



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 408795













# CONTES

ET

## FABLES INDIENNES,

DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN;

*Traduites d'Ali Tchelebi-ben-Saleh ;  
Auteur Turc.*

Ouvrage commencé par feu M. GALLAND, continué & fini par M. CARDONNE, Secrétaire-Interprète du Roi pour les Langues Orientales, Professeur en Langue Arabe au Collège Royal, Inspecteur de la Librairie & Censeur Royal.

T O M E P R E M I E R.



A P A R I S,

Chez { P. G. SIMON, Imprimeur, rue Mignon.  
LAMBERT, Imprimeur, rue de la Harpe.  
HUMBLOT, Libraire, rue Saint-Jacques.  
DEBURE, fils aîné, quai des Augustins.  
NYON, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

---

M. DCC. LXXVIII.

GR

305

B585

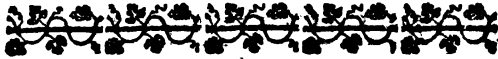
24

1778

v.1

058 385 454

A 408 795



Folklore  
10/3/23  
Heffer  
8999  
3v.

## P R É F A C E.

**L**ES Fables de Bidpaï , si célèbres dans tout l'Orient depuis plusieurs siècles , ont servi sinon de modèle , au moins de matière à plusieurs bons ouvrages François. J'ose espérer que le Public en verra volontiers une traduction complète. Feu M. Galland , Auteur des *Mille & Une Nuit* , avoit traduit les quatre premiers Chapitres de ce Livre , qui furent imprimés à Paris en 1724 ;

ij P R É F A C E.

sa mort priva le Public des dix Chapitres suivans. L'accueil favorable que l'on fit à cet Ouvrage m'a enhardi à en donner la suite.

L'origine de ces Fables remonte à la plus haute antiquité. Voici ce qu'en dit La Fontaine dans une Préface : *Seulement je dirai par reconnaissance que je dois une partie de mes Fables à Bidpai , sage Indien ; les gens du Pays le croient fort ancien , & original à l'égard d'Ésope , si ce n'est*

*P R É F A C E. ij*

*Ésope lui-même sous le nom  
du sage Lokman.*

Bidpai étoit un Brachmane  
ou Philosophe Indien : il vi-  
voit sous la domination d'un  
Roi des Indes très-puissant.  
Ce Philosophe ayant reconnu  
dans le Prince, qui étoit en-  
core fort jeune, des inclinations  
nobles & un heureux naturel,  
résolut de composer un Livre  
pour son instruction ; mais  
comme dans les Monarchies  
Orientales, les Princes sont ac-  
coutumés à la plus grossière

## vi P R É F A C E.

flatterie, & que personne n'ose donner des conseils à celui qui peut ôter la vie, Bidpai crut devoir présenter la vérité sous l'emblème de la Fable.

Dabichelim, c'étoit le nom du Monarque, lut avec plaisir ce Livre qui renfermoit les maximes de la plus saine morale. Persuadé que personne n'étoit plus en état de les mettre en pratique, que celui qui les avoit dictées, il força le Brachmane, malgré son indifférence pour les grandeurs,

## P R É F A C E.

d'accepter le fardeau du ministère de Dieu.

Dabichelim régna long-tems & rendit ses sujets heureux. En mourant, il remit à ses enfans l'ouvrage de Bidpai, comme l'héritage le plus précieux qu'il pût leur laisser & leur recommanda de suivre les conseils que ce Livre renfermoit.

Ces Princes & leurs successeurs suivirent les intentions de Dabichelim : ils se maintinrent plusieurs années,

## vj P R É F A C E.

sur le Trône , aimés & adorés de leurs sujets , & redoutés de leurs voisins.

L'on savoit bien que les sages successeurs de Dabichelim se gouvernoient par des maximes écrites ; mais l'on savoit aussi qu'ils s'étoient fait une loi de ne point communiquer le Livre dans lequel se trouvoient ces maximes.

Kosroès premier , surnommé Nouchirevan par les Orientaux , qui régnoit vers la fin du sixième siècle , voulut avoir



*P R É F A C E. vij*

une copie de cet Ouvrage ,  
espérant y trouver des préceptes  
qui contribueroient à la gloire  
de son règne & au bonheur  
de ses sujets. Il choisit un Mé-  
decin de sa Cour , nommé  
Barzoviah , pour le charger de  
cette difficile entreprise. Celui-  
ci se rendit dans les États des  
successeurs de Dabichelim.  
Après y avoir fait un séjour  
assez long , pendant lequel il  
avoit eu le tems d'apprendre  
la langue du Pays , il s'intro-  
duisit à la Cour du Prince ré-

viii P R É F A C E.

gnant, à la faveur de la Médecine, & parvint enfin à avoir une copie du Livre de Bidpaï. De retour en Perse, il en fit une traduction en langue du Pays, qu'il présenta à Kosroès. Ce Prince en fut très-content.

Les Rois de Perse, successeurs de Kosroès, conservèrent précieusement cet Ouvrage; mais les Arabes, sous le règne d'Osmar, s'étant emparés de la Perse, ces Fables demeurèrent dans l'oubli.

*P R É F A C E. ix.*

Abou-Hiafer-Almanfor ,  
second Calife de la race des  
Abbassides , qui connoissoit  
par la renommée le mérite de  
ces Fables , en fit faire une  
recherche exacte. Il fut assez  
heureux pour recouvrer l'exem-  
plaire même que Barzoviah  
avoit présenté à Kosroès : il  
le fit traduire en Arabe par  
Abdallah-ben-Mocannah, son  
Secrétaire , qui étoit fort versé  
dans les deux langues. Bientôt  
ce Livre devint fameux dans  
tout l'Orient. Mamoun , sep,

x *P R É F A C E.*

tième Calife de la même Dynastie des Abbassides , Prince sous le règne duquel les sciences fleurirent , qui les protégeoit & les cultivoit lui-même, fit traduire de nouveau ces Fables par Sahal-ben-Haroun.

Aboulhafan troisième , Prince de la race des Samanides , qui régnoit dans le Pays au-delà de l'Oxus , en fit faire une autre traduction en langue Persienne, telle qu'on l'écrivoit alors , celle de Barzoviah étant devenue presque inin-

*P R É F A C E. xj*

intelligible par les changemens qui étoient arrivés dans cette langue depuis l'établissement du Mahomérisme dans ces contrées.

Voilà quel fut le sort des Fables de Bidpai en Perse, en Arabie & aux Indes, qui étoient leur berceau. Il faut parler du sort qu'elles eurent en Turquie. Elles n'étoient guères connues que de ceux qui avoient l'intelligence de la langue Persienne. Ali-Tchéliben-saleh, Molla très-habile,

*xij* P R É F A C E.

qui enseignoit la Théologie & le Droit suivant les principes du Mahométisme à Andrinople, crut rendre service à sa Nation en traduisant ces Contes en langue Turque. Il préféra pour son Ouvrage la traduction d'Hussein-Vaëz, supérieure à toutes celles qui avoient paru : il y travailla pendant vingt années, & la dédia à Sultan Seuleiman ; c'est Soliman second, l'ami de François premier, & l'ennemi de Charles - Quint. Ce Molla

P R É F A C E. *xiiij*

donna à son Ouvrage le titre d'*Humaiounnamé*, ou Livre Impérial.

Après avoir mis la dernière main à son Livre, il en fit mettre deux exemplaires au net; il en présenta un à Loutfi, Pacha, alors grand Visir, & le supplia de faire parvenir le second au Sultan.

L'Auteur qui s'attendoit à des louanges, peut-être à des récompenses, fut bien mortifié d'essuyer de la part du Visir des reproches assez amers. Vous

xiv *P R É F A C E.*

devriez pleurer , lui dit ce Ministre , un tems que vous eussiez mieux employé à travailler à la décision de quelque question du Droit des Musulmans ; mais le bon accueil du Sultan , & les bienfaits dont il combla Ali-Tchélebi , le consolèrent de la mauvaise réception du Visir. Ce Prince , qui aimoit les Belles-Lettres , enchanté de cet Ouvrage , nomma Ali-Tchélebi , Cadi ou Juge de Brouse , dignité très-considérable , & qui lui



*P R É F A C E. xv*

frayoit le chemin à celle de Cadiasker ou même de Mufti. En vain le grand Visir, honteux de s'être trompé, & ne voulant point revenir de son erreur, fit des représentations au Sultan.

Ce Livre, depuis ce tems-là, c'est-à-dire, depuis environ l'an 1540, est regardé par les Savans de l'Empire Ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue Turque puisse être susceptible.

*xxvj* P R É F A C E.

Le Lecteur trouvera ici les quatre premiers Chapitres tels qu'ils furent imprimés à Paris en 1724 ; je n'ai pas eu la témérité de les retoucher d'après M. Galland , dont les Ouvrages ont eu tant de succès.

CONTES

**C O N T E S**  
*E T*  
**FABLES INDIENNES.**

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



# C O N T È S

E T

FABLES INDIENNES,

DE BIDPAÏ ET DE LOKMAN.

*Traduites d'Ali Tchelebi - ben - Saleh ;  
Auteur Turc.*

---

---

P R E M I E R E P A R T I E .

---

---

*Aventure d'Humaioun-fal.*

**E**NTRE les choses mémorables dont les Histoires des siècles passés font mention , rien n'est plus remarquable que ce que l'on raconte d'un Empereur de la Chine. Sa

*Tome I.*

A

puissance & sa grandeur étoient si extraordinaires , que l'Univers étoit rempli de son nom & de ses vertus. Il s'étoit même rendu si redoutable aux Sultans & aux Khans ses voisins , qu'ils se trouvoient honorés d'être ses tributaires , & de se dire ses esclaves. Il avoit la magnificence de Feridoun , la majesté de Gemschict (1) , les forces d'Alexandre le Grand , & la gravité de Darius. Ses Ministres étoient remplis de sagesse , les Gouverneurs de ses Provinces , expérimentés dans la guerre ; ses Conseillers , gens de probité , & distingués par leur savoir. Ses trésors étoient remplis de pierreries , d'or & d'argent ; ses armées com-

---

(1) Anciens Rois de Perse , selon les Orientaux.

posées de braves soldats, & de troupes innombrables. Il étoit vaillant, libéral & juste : sa valeur le faisoit triompher de tous ceux qui entreprennoient de troubler la tranquillité de son règne. Il enrichissoit ses sujets par ses libéralités, & les rendoit heureux par sa justice. Ce Prince s'appelloit Humaiou-fal, c'est-à-dire, *Heureux augure* ; nom qui lui fut donné à l'occasion de ce qu'au moment de sa naissance, on conçut les plus grandes espérances de ce qu'il devoit être un jour.

Le Vifir qui administroit les affaires de son Empire, avoit les mêmes inclinations, & , après lui, il servoit de père à ses sujets, par le soin qu'il prenoit de les rendre heureux. Il étoit naturellement

touché de compassion pour tous les affligés qui avoient recours à lui. Sa valeur à la guerre, ne le cédoit en rien à sa prudence dans les conseils. Il étouffoit dès leur naissance tous les troubles capables d'interrompre le repos de l'Etat. Son habileté dans les affaires publiques & particulières, étoit montée à un tel point, qu'un seul de ses conseils eût procuré la paix à cent peuples armés les uns contre les autres, de même qu'une seule de ses lettres eût conquis à son Prince un climat entier. En quelque fâcheux événement qu'il se trouvât, il étoit inébranlable, & aussi ferme qu'un navire à l'ancre dans la tempête la plus violente. Enfin sa vigilance prévint, dans tous les cas, jusqu'à la moindre



ET FABLES INDIENNES. §

apparence de révolte & de fédition. Aussi le bonheur, qui accompagnoit toujours ses entreprises, lui avoit-il fait donner le nom de *Khogesteh-raï*, ou *Heureux conseil*. Humaïoun-fal, qui avoit une parfaite connoissance de sa capacité, n'entreprendoit rien sans le consulter.

Un jour, le Monarque, accompagné de ce sage Ministre & des Gouverneurs de ses Etats, qui faisoient alors l'ornement de sa Cour, sortit de sa capitale pour prendre le divertissement de la chasse, & jouir de la beauté de la campagne. Dès qu'il fut arrivé dans la plaine qui avoit été choisie, les lions, les léopards, les tigres, les cerfs, les daims, les lievres, les lapins & les renards furent épouvantés par le

bruit des chevaux & les cris des chasseurs ; & si quelques-uns d'eux étoient assez heureux pour éviter une grêle de fleches ; dont l'air étoit obscurci , ils étoient aussi-tôt arrêtés par les chiens qui ne les épargnoient pas. En même-temps les éperviers & les faucons lâchés de la main , après avoir , à l'imitation de l'aigle qui pénètre jusqu'aux cieux , percé l'air , & s'être élevés à perte de vue , fondoient sur les oiseaux , & se repaissoient de leur sang. La chasse fut enfin si complete , qu'en peu de temps on ne vit plus de bêtes courir par la campagne , ni oiseaux voler dans l'air ; ce qui obligea Humaioun-fal de la faire cesser , après en avoir pris tout le divertissement qu'il pouvoit souhaiter. Il permit à ses

gens de prendre le devant, & reprit le chemin de son Palais au petit pas, avec son grand Vifir & le reste de sa Cour.

La chaleur étoit si excessive ce jour là, qu'Humaioun-fal, ne pouvant plus en supporter l'incommodité, se tourna du côté du grand Vifir : arrêtons-nous, lui dit-il, il est contre le bon sens, non-seulement de marcher, mais même de se mouvoir, par une chaleur aussi vive; je suis fâché, dit-il, de n'avoir pas fait apporter mon Pavillon. Ton esprit inventif ne pourroit-il pas, en cette occasion, me trouver un abri où je puisse attendre le retour de la fraîcheur.

Sire, répondit le Vifir, Votre Majesté, qui est le Soleil de ses Etats, & l'ombre de Dieu, devrait

être à l'abri des atteintes de l'astre qui éclaire l'Univers. Pour moi, cette incommodité m'est tolérable avec le bonheur & l'avantage d'être à l'ombre de ses bonnes grâces. Mais puisqu'il s'agit de conserver une santé si précieuse & si nécessaire à ses peuples, il est juste de la mettre à couvert de cette chaleur insupportable. La montagne que nous voyons est couverte de verdure depuis le haut jusqu'en bas ; elle est la plus agréable que l'on puisse souhaiter, par les ruisseaux d'eau vive qui y coulent, & par la quantité de rossignols qui y font un ramage charmant. Votre Majesté pourra rester autant qu'il lui plaira sur le bord de l'eau, à l'ombre des arbres dont elle est bordée.

Le grand Visir n'avoit pas ache-

vè de parler , que le Sultan marchoit du côté qu'il lui avoit marqué , & preffoit le pas pour être plutôt délivré de l'incommodité qu'il éprouvoit. Quoique la montagne fût fort haute , néanmoins elle n'étoit pas difficile , & l'on y montoit de la plaine presqu'insensiblement par un chemin un peu détourné. Son cheval , qui éga-  
loit l'Alborat (1) en vitesse , le porta , en peu de temps , jusqu'au sommet , où il fut agréablement surpris de voir mille beautés , & d'appercevoir une plaine d'une si

---

(1) L'Alborat ou le Bourak , selon les rêveries du Mahométisme , est la monture qui enleva Mahomet au Ciel , & qui lui en fit faire le voyage en si peu de temps , que l'eau de son pot de chambre qu'il avoit renversé en partant , n'avoit pas achevé de se vuider lorsqu'il fut de retour.

longue étendue , que l'on n'en voyoit pas plus l'extrémité que celle des sables des déserts : la verdure qui couvroit la montagne , les ruisseaux dont elle étoit arrosée , la fraîcheur que l'ombrage des arbres touffus y procuroit , l'émail des fleurs qui embaumoient l'air de leur odeur , le doux concert des oiseaux qui y faisoient leur séjour ordinaire ; & enfin la beauté des cyprès , des pins , des sapins , & des platanes plantés si près les uns des autres , qu'ils sembloient se donner la main , & n'être là que pour faire honneur à ceux qui venoient y chercher du repos , rendoient ce lieu si charmant , que le Sultan ne put voir tant d'agrémens réunis , sans s'imaginer être dans un paradis terrestre.

Au milieu de ce jardin , formé

par les soins de la nature, étoit un grand bassin d'eau si claire, que les poissons de couleur d'argent, sembloient autant de nouvelles lunes, qui donnoient de la lumière dans ce miroir des cieux. Ce fut sur le bord de ce bassin que le grand Visir fit poser le siege de campagne du Sultan, & que ce Monarque, qui avoit déjà mis pied à terre, s'assit, & commença à jouir de la fraîcheur qu'il cherchoit. Alors, les Courtisans & les Officiers qui l'accompagnoient, s'éloignerent par respect, & le laisserent en liberté avec le grand Visir, pour aller se reposer à l'écart.

La première chose que firent le Sultan & le grand Visir, fut, dans leur entretien, de comparer avec plaisir la chaleur incommode qu'ils

venaient de souffrir , à la douceur de l'air qu'ils respiroient , & de réciter là dessus des vers, dont le sujet étoit que l'état agréable , où ils se trouvoient , étoit bien différent de celui dont ils venoient d'éprouver la rigueur , puisqu'au sortir des plaines arides & brûlantes d'un desert affreux , ils se trouvoient transportés dans un jardin délicieux & frais.

Ensuite , comme s'ils eussent oublié le soin & l'embarras de toutes sortes d'affaires , ils firent plusieurs réflexions sur les ouvrages merveilleux & infinis du Créateur ; ils louerent sa toute-puissance , & cet art avec lequel il perfectionnoit tous ses ouvrages , & la manière dont il avoit disposé sur cette montagne , avec tant d'éclat & de sa-



gesse, une si grande variété de plantes. Puis passant à d'autres pensées, ils récitoient des vers qui marquoient que le rossignol ne se posoit pas sur les roses vermeilles qu'ils voyoient devant leurs yeux, pour chanter les louanges de Dieu, parce que les épines dont elles étoient environnées, étoient autant de langues qui faisoient le même office. Ensuite ils en récitoient d'autres, qui signifioient que quelquefois Dieu prenoit plaisir à faire transporter sur le dos des zéphirs, les feuilles qui tomboient des branches des rosiers; & que d'autres fois il humectoit d'une douce pluie le pied du cyprès, pour lui fournir une seve abondante, & lui donner lieu de s'élever plus haut. Rien enfin ne se

présentoit à leurs yeux, qui ne leur donnât lieu d'exercer leur mémoire, & de faire paroître la vivacité de leur esprit.

Près de l'endroit où ils étoient assis, il y avoit un arbre d'une hauteur si démesurée, qu'il égaloit, ou même surpassoit les colonnes qui soutiennent le palais du Paradis terrestre, & les poutres qui avoient servi à la construction de l'Arche de Noé. Ses branches étoient toutes rompues, & il étoit si vieux, que non-seulement il ne portoit plus de feuilles ni de fruits, mais même, semblable à ces vieillards décrépits, il n'avoit plus de mouvement; de sorte qu'à le voir, on pouvoit dire que le vent d'Aquilon lui avoit enlevé plumes & aîles; & que le temps, qui renverse tout, l'avoit

déjà endommagé de sa faulx : quoiqu'il fût en cet état , son tronc étoit rempli d'effaims d'abeilles qui y dépofoient leur miel.

Elles y travailloient encore, lorsque le Sultan , jetant les yeux par hafard fur cet arbre , s'attacha fortement à remarquer ces petits animaux , & fut surpris de leur industrie merveilleufe : leurs mouvemens , & l'application avec laquelle ils travailloient , lui causerent une fi grande admiration, qu'il ne put s'empêcher de s'adresser à son Visir, dont les vastes connoissances s'étendoient sur toutes choses. Dites-moi quel dessein ont ces petits oiseaux , qui volent avec tant de légereté , de s'assembler autour de cet arbre , & ce qu'ils prétendent en allant & venant de

côté & d'autre dans ce bocage ?  
A qui appartient cette armée si  
nombreuse ? Qui est le Chef de ce  
petit peuple ? A qui obéit-il ?

Le Vifir reprenant la parole avec  
respect : Sire , répondit-il , ces ani-  
maux , malgré leur petitesse , sont  
très-utiles par le profit que l'on  
peut retirer de leur conduite ad-  
mirable. Ce sont des mouches à  
miel , qui ne font de mal à per-  
sonne ; & leur nature est telle ,  
qu'il semble qu'elles soient ani-  
mées de l'esprit de Dieu qui les fait  
agir en toutes choses , & exécute-  
tent sa volonté , comme toutes les  
autres créatures. Elles ont un Roi  
qui se nomme Iasoub , plus gros de  
corps qu'elles , sous les ordres de qui  
elles tremblent comme la feuille  
d'un faule , & tombent devant lui ,

comme les feuilles defféchées dans l'automne, au soufflé impétueux de l'aquilon. Il fait sa résidence dans une demeure quarrée & bien éclairée, en forme de Palais. Pour marque de sa grandeur, & pour l'exécution de ses ordres, il a un Visir, des Huiffiers de sa chambre, des Chaoux, des Lieutenans, des Portiers & des Gardes. Ses Favoris, ses Courtifans & ses Sujets ont un esprit merveilleux ; & ils sont si expérimentés dans l'Architecture, qu'ils lui bâtissent eux-mêmes son Palais avec tant d'art, que Simmar (1) & Archimède, ces Architectes célèbres, seroient surpris en voyant un édifice si admirable, bâti par un peuple d'insectes. Le

---

(1) Simmar étoit un Architecte célèbre chez les anciens Persans.

Palais achevé, le Roi reçoit le ferment des mouches à miel ses sujettes, par lequel elles s'engagent à ne se fouiller d'aucune ordure. Conformément à cet engagement, on ne les voit jamais se poser que sur les feuilles de roses, d'hyacinthe, de basilic, & sur toutes sortes de fleurs belles & fraîches. Elles en tirent une nourriture délicate, dont se forme dans leur estomac le suc admirable que nous appelons miel, qui sert à composer une boisson très-utile pour la santé. Lorsqu'elles retournent à leur demeure, les Portiers examinent avec soin, si elles ne sont pas sales. Quand elles sont pures, ils leur donnent entrée; si au contraire elles sont infectées d'ordures, ils les tuent aussi-tôt de

leur aiguillon. Lorsque, par négligence, les Portiers en laissent entrer quelques-unes d'impures, le Roi qui s'en apperçoit, en fait lui-même la recherche; & après avoir fait venir les Portiers & les coupables au lieu du supplice, il fait d'abord punir de mort les Portiers, & ensuite les mouches à miel convaincues d'avoir contrevenu à la discipline de l'Etat, afin que ce terrible exemple en impose à ceux qui auroient la hardiesse de tomber dans la même faute. Les Histoires rapportent que c'est à l'exemple des Abeilles, que le fameux Empereur Gemschid établit le premier des Portiers, des Gardes, des Huiffiers de sa Chambre, & des Lieutenans à sa Cour, & se fit dresser un Trône; que depuis lui,

fûr feroit d'abandonner le monde ,  
& de se jeter dans une profonde  
retraite , où l'on travailleroit à cor-  
riger ses mœurs. Peut-être que par  
ce moyen , l'on éviteroit le risque  
où l'on est de se laisser corrompre,  
en restant parmi eux. Selon mon  
sentiment , il faut se tirer du milieu  
de cette mer orageuse , & gagner  
le rivage. Je n'avois pu concevoir  
jusqu'à présent , que le véritable  
repos consistât dans l'éloignement  
de la foule des hommes ; je con-  
nois enfin qu'il est plus dangereux  
de les fréquenter , que d'être envi-  
ronné de vipères , & qu'il est très-  
difficile de se sauver en leur com-  
pagnie. Je ne suis plus étonné ,  
d'après cela , que tant de saints  
personnages aient pu se résoudre à  
choisir une caverne pour demeure,  
&



& à passer le reste de leurs jours dans la pauvreté. Je vois bien qu'ils se sont réglés sur ce principe de morale, qui dit que le bon sens consiste à se cacher. En effet, le véritable contentement se trouve dans la retraite ; & il vaut mieux vivre dans les ténèbres, que dans un chaos de mœurs corrompues. Ainsi, comme un homme de bien qui veut se conformer entièrement à Dieu & jouir du calme de son ame, doit rompre tout commerce avec les humains, c'est le parti que je me décide à prendre, afin que, lorsqu'il plaira à l'Etre-Suprême de me rappeler à lui, je sois entièrement détaché du monde & de ses erreurs.

A ce discours, le Visir voyant que l'intention du Sultan étoit d'a-

bandonner toutes choses , voulut le détourner de cette résolution, Sire , lui dit-il , tout ce que vient de dire Votre Majesté , est véritable , & procède d'un génie très-éclairé. Je conviens que la société des hommes corrompt souvent le cœur , & jette dans de grands égaremens ; que la retraite fait rentrer en soi-même , tant pour ce qui regarde l'intérieur , que l'extérieur ; néanmoins , tout bien considéré , d'habiles gens , & d'une intelligence profonde , soutiennent que la société est préférable à la solitude , parce que c'est dans le monde qu'on acquiert plus de vertus en combattant les vices.

Le sentiment de ces sages , est qu'il ne faut pas abandonner le grand monde ; parce que , disent-

ils, l'on est en danger de perdre l'esprit & le bon sens dans la retraite. Votre Majesté se souviendra aussi de la maxime de sa Religion (1), qui rejette la vie solitaire, & qui dit qu'il n'y a pas de célibat dans la Religion Musulmane; & elle en tirera cette conséquence, que la société lui est préférable. De plus, comment peut-on s'imaginer qu'il faille préférer la solitude à la vie civile, lorsque Dieu met les hommes dans la nécessité d'avoir besoin les uns des autres? De-là, il est aisé de conclure qu'il faut rechercher la société.

A ces choses, j'ajouterai à votre Majesté, que les hommes ne pou-

---

(1) C'est la Religion Mahométane.

vant vivre fans un secours mutuel ; il est impossible qu'ils se le donnent , s'ils ne vivent ensemble. Supposons qu'un homme dans la solitude , veuille vivre , se vêtir , & se faire une maison : pour être en état de pourvoir à sa subsistance , il faut d'abord qu'il se fasse des instrumens propres à labourer la terre. Pendant qu'il y travaillera , demeurera-t-il fans nourriture ? C'est cependant tout ce qu'il pourroit faire dans le cours de sa vie , que d'achever , je ne dis pas tous les instrumens & tout l'attirail qui lui seroit nécessaire , mais même la moindre partie de tout cela. C'est à ce sujet que des Sages ont dit qu'il falloit que mille ouvriers eussent employé leur travail , avant de pouvoir porter un morceau de

pain à la bouche. Cela fait voir qu'un homme seul ne peut rien sans secours, & ce secours ne peut s'obtenir que par la société. Ainsi, loin que l'on puisse prétendre que la vie solitaire soit avantageuse à l'homme, ce que je viens de dire fait connoître que c'est une vie dans laquelle il est impossible de subsister, & que Votre Majesté doit se tenir à l'état dans lequel elle se trouve; car, à le bien prendre, la vie solitaire est une vie de gens qui ne peuvent, ou qui ne veulent rien faire.

C'est la Philosophie, reprit le Sultan, & les connoissances que vous avez, qui vous font dire de si belles choses. Mais, quoique vous puissiez dire, vous ne pourrez vous empêcher de convenir

que les hommes ne peuvent vivre en communauté, sans avoir des différends, des disputes & des procès les uns avec les autres; il faut juger ces procès; on ne peut donner gain de cause aux uns, sans désoler les autres en les condamnant. Si ceux qui auront perdu leur procès sont opiniâtres, & ne veulent pas se tenir à la décision prononcée, jugez quel désordre ce doit être.

A cela, répartit le Visir, je répondrai à Votre Majesté, qu'il n'est pas si difficile d'étouffer les disputes & les procès, qu'elle s'imagine, en observant la loi constante & certaine, qui veut que chaque particulier se contienne dans les bornes de son devoir & de son état, & soit réprimé dès qu'il en sort,

C'est par cette observation que l'on arrive à la distribution de la justice, qui consiste dans la médiocrité ; & la médiocrité n'est autre chose que la réduction de chaque chose dans ses propres limites. Je supplie Votre Majesté de se souvenir de la maxime, qui dit que la médiocrité est la règle de toutes les affaires.

Voilà, dit le Sultan Humaiounfal, qui est le mieux du monde ; mais qui sera le particulier assez sage pour administrer cette justice avec équité ? Le Visir reprit aussitôt sans hésiter : Sire, celui que Dieu aura choisi pour commander aux autres. Comme les hommes négligent de faire leur devoir, par le penchant qu'ils ont à se gouverner selon leurs passions, Dieu leur donne un chef pour les obliger à

pratiquer ce qui est selon l'ordre de la justice , & à s'abstenir de ce qui lui est opposé.

○ Mais quelles qualités, demanda le Sultan, doit avoir ce chef que vous dites ? car vous le chargez d'une fonction qui demande bien des soins , & beaucoup d'exactitude ; & je ne sçais s'il est aisé d'en trouver qui puisse s'en acquitter dignement.

○ Ce chef, Sire, répondit le Visir, doit avoir une connoissance profonde des regles du gouvernement, & de ce qu'il y a de plus singulier dans la distribution de la justice ; autrement sa puissance ne sera pas assurée, & ses Etats seront exposés à changer de maître. Un Empire n'est affermi que par la justice : tout l'Univers ne subsiste que par elle.



Il faut aussi que ce chef connoisse parfaitement les personnes de la plus haute qualité , & les principaux Officiers de ses Etats , afin qu'il sçache , autant qu'il est possible , proportionner ses égards pour eux , selon leur rang & leur mérite. Il n'est pas moins nécessaire qu'il connoisse jusqu'à quel point il doit tenir ses peuples dans la soumission , afin qu'il en tire tout le service & tout le secours qu'il en doit attendre. Il doit particulièrement s'étudier à connoître ceux qui approchent le plus près de sa personne ; parce qu'il y en a peu qui soient assez dévoués aux intérêts de leur Souverain , pour n'avoir autre chose en vue que le bien de ses Etats , & la conservation de sa personne.

Cette connoissance est d'autant

plus importante , que la plupart abusent du rang qu'ils tiennent à la Cour , pour mieux exécuter leurs desseins pernécieux ; & , loin d'avoir de la reconnoissance envers l'auteur de leur élévation , ils ne cherchent qu'à lui susciter mille troubles & mille embarras. Si , d'un côté , le Prince s' imagine qu'il en tire des services , il a de l'autre mille sujets de chagrin de leur conduite. Les belles paroles ne leur manquent jamais pour capter son estime ; leur véritable intention , la plupart du temps , n'est que d'en tirer de nouvelles faveurs. Ils cachent leur avidité & leur intérêt sous le voile d'une modestie affectée ; & le plus souvent , ils ont une haine & une envie mortelle les uns contre les autres.

Le Prince doit avoir une aversion toute particuliere pour ces derniers , qui font beaucoup plus nuisibles à l'Etat, qu'ils ne lui sont avantageux ; & employer tous les moyens possibles pour les éloigner de sa personne dès qu'il s'apperçoit de leurs mauvais desseins & de leurs cabales , afin d'en arrêter les suites dangereuses. Si au lieu de se garder d'eux , il écoute leurs discours trompeurs , & néglige de pénétrer dans ce qu'ils se font proposé , il peut donner lieu à un bouleversement général. Il ne doit donc pas prêter l'oreille à ces sortes de personnes , parce qu'ils n'agissent que par la haine & l'envie qu'ils ont dans le cœur ; & s'ils se sentent soutenus , ils peuvent en un moment mettre tout en com-

buffion. Si le Prince joint à sa pénétration , la vigilance la plus exacte , il se gardera facilement des surprises qu'ils pourroient lui faire , & découvrira la vérité à travers leurs mensonges. Par son attention à les observer , il évitera non-seulement le trouble & le désordre , mais il arrivera même au plus haut degré d'autorité & de grandeur ; & la vigilance jointe avec la modération seront la base de son bonheur & de celui de ses peuples.

Après qu'il se sera fait une étude des maximes de la sagesse & des règles de la justice , qui constituent le gouvernement de son Empire , il est encore très-important à un Monarque de prendre conseil de personnes sages & consommées

dans les affaires, & avoir soin que ses Etats soient peuplés & cultivés, & que ses sujets vivent heureux & contents. C'est de cette maniere que Dabchelim, ce puissant Roi des Indes, gouverna autrefois par les sages conseils du fameux Bidpai, pour servir de modele, comme il le fit, à tous les Monarques de l'Univers qui vinrent après lui. Ce fut aussi par ce moyen, qu'il jouit d'un regne paisible, & de longue durée, conformément à ses souhaits, & qu'à sa mort, il laissa cette grande réputation, qui le rend si recommandable à la postérité. Cette réputation doit être l'objet & le but d'un grand Monarque, qui aspire à la gloire; parce que de toute la grandeur, & de tout l'éclat dont il

jouit en ce monde, c'est la seule chose qui reste après lui.

Aux noms de Dabchelim & de Bidpai, le Sultan se sentit épanouir le cœur, de la même manière qu'un bouton de rose s'ouvre le matin au souffle d'un doux zéphir : il y a long-temps, dit-il au grand Visir, que je desiré être informé de l'histoire de Dabchelim & de son Brame, & d'entendre le récit de leurs entretiens les plus particuliers. Quelque soin que j'aie pris, jusqu'à présent, de me procurer cette satisfaction, je n'ai trouvé personne qui m'en ait pu dire la moindre chose. Mais je loue Dieu de ce que vous sçavez une histoire que depuis si long-temps je desiré d'apprendre. J'ai trouvé enfin ce que je cherchois, & je me vois au

moment de jouir de ce que je demandois à Dieu avec tant de ferveur. Je me flatte que vous ne me remettrez pas à un autre temps, & que dès-à-présent vous me ferez part des discours que ces deux personnes si illustres eurent ensemble, sans omettre rien de tant de choses exquisés, dont je veux profiter.

Les marques de ma reconnoissance vous feront connoître à quel point je me tiendrai obligé du plaisir que j'attends de vous. Comme je prétends que mes sujets tirent tout l'avantage des sages conseils que je vais entendre ; cela doit vous faire juger de l'estime que j'en ferai. Ne doutez pas aussi que je ne sçache très-bien que la langue du sage, est la clef du trésor de la sagesse. Ouvrez donc ce trésor &

parlez. Vous ne pouvez rien faire qui mérite davantage mon approbation, & celle de tout le monde, que d'exposer à votre Souverain, des choses dont il puisse faire son profit, puisqu'il s'agit de la tranquillité & du bonheur de ses peuples.

Le grand Visir, qui avoit l'esprit présent & une grande facilité de s'énoncer, ne put se dispenser d'obéir au Sultan son Maître, qui le pressoit si obligeamment. Il lui donna la satisfaction qu'il fouhaitoit, & raconta dans les termes suivans, & avec toute l'éloquence dont il étoit capable, l'histoire qu'il demandoit.





---

HISTOIRE

*DE DABCHELIM ET DE BIDPAI.*

SIRE, dit le grand Visir, dans les anciennes histoires qui sont parvenues à ma connoissance ; j'ai lu que dans les Indes noires qui sont, dans l'Univers, le même effet de beauté, qu'une mouche sur un beau visage, il y avoit un Monarque fortuné & glorieux par le nombre de ses victoires & de ses conquêtes, ou plutôt, pour parler selon le langage du pays qui lui étoit soumis, un Roi doué de qualités si excellentes, qu'il étoit capable de gouverner tout le monde ; aimant ses sujets, gouvernant avec une justice si exacte, qu'il avoit

entièrement banni la tyrannie de ses Etats, & que ses peuples vivoient dans un repos parfait sous son regne ; il portoit le nom de Dabchelim.

La grandeur de Dabchelim étoit parvenue à un si haut degré d'élevation, qu'aucun autre Monarque, de son temps, ne pouvoit lui être comparé ; son unique occupation étoit de donner tous ses soins aux affaires les plus importantes de son Empire. En mille endroits, il avoit des éléphans d'une grandeur si prodigieuse, que les autres ne paroissoient être que des chameaux auprès d'eux ; & les troupes dont ses armées étoient composées, étoient si nombreuses, que l'on n'en sçavoit pas le détail. Son Empire, dans sa vaste étendue, étoit très-

peuplé ; & ses fujets étoient fi bien traités , qu'ils menoient une vie heureufe & exempte de mifere. Il faut ajouter , que rien n'étoit plus magnifique que la Cour. Il poffédoit lui feul enfin tous les avantages que les autres Monarques avoient tous enfemble. Environné de tant de grandeur , il ne dédaignoit pas de prendre connoiffance des différends qui naiffoient entre fes fujets , & de les concilier. Il fe chargeoit fur-tout des affaires qui regardoient le Gouvernement , parce qu'il jugeoit que la néceffité de fon devoir étoit indifpenfable fur ce point.

Après que le bel ordre fut établi dans fes provinces , & qu'il eut éloigné les ennemis de fes frontières , il employoit l'heureux repos

dont il jouissoit , à présider aux fêtes magnifiques qu'il donnoit à toute sa cour , où il invitoit tous les Sçavans de distinction , de tel état que ce fût ; & là il donnoit lieu à des entretiens très-agréables , qui lui faisoient un véritable plaisir.

Un jour il fit préparer un superbe festin , & y assista en personne , assis sur son trône. L'on y servit tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus recherché , tant pour les viandes que pour la boisson ; les viandes étoient servies dans des plats d'or massif , & les différentes boissons dans des coupes de même métal , au bruit des fanfares de toutes sortes d'instrumens. Après les charmes de la table & de la musique , pour satisfaire l'esprit aussi

bien que le corps, il témoigna qu'il fouhaitoit s'entretenir sur des matieres de sciences & de morale, dont il pût tirer quelque profit. Pour en fournir lui-même la matiere, il fit plusieurs questions à ses courtifans & aux fçavans, touchant ce qui regardoit les bonnes mœurs, & il exigea que chacun parlât, à son rang, sur une vertu, en fit la description, & en expoſât tous les avantages.

Le discours dont il fut le plus touché, fut celui qui eut la libéralité pour ſujet. En effet, après que l'on eut ſatisfait à ce qu'il avoit propoſé, chacun tomba d'accord que cette vertu ſurpaſſe toutes les autres, & qu'elle doit leur être préférée dans la pratique, parce qu'il n'y a aucune créa-

ture raisonnable qui ne puisse la pratiquer ; & que par elle , entre toutes les autres , l'on se rend digne de la gloire céleste. Cette pensée donna lieu d'en marquer l'excellence , en disant que c'est un des arbres plantés dans le Paradis : & l'on conclut enfin que la libéralité est si agréable à Dieu , que c'est par elle qu'il se laisse apaiser , & qu'il fait miséricorde .

Dabchelim , pénétré de ce qu'il venoit d'entendre , voulut sur le champ mettre en pratique une leçon si profitable ; il ordonna sur le champ qu'on ouvrît son trésor , & qu'on en distribuât toutes les richesses , tant aux petits qu'aux grands de sa capitale , sans en excepter les étrangers qui s'y trouvoient ; par ce moyen les pauvres ,

qui furent compris dans cette largesse , devinrent riches. Le reste de la journée fut employé à cette distribution ; & lorsque la nuit eut succédé au jour , Dabchelim se retira dans son appartement , & se coucha. Au plus fort de son sommeil , comme son imagination ne lui représentoit que des objets agréables , un vieillard vénérable environné de lumière lui apparut en songe , & en l'abordant : *Tu as fait aujourd'hui , lui dit-il , une largesse de grandes sommes , & tu as épuisé un riche trésor en aumônes. Cette action mérite récompense : demain , dès que le soleil sera levé , monte à cheval , & prends ta route vers le levant , tu trouveras de ce côté-là , un trésor proportionné à la haute dignité que tu possèdes , & avec*

*ce trésor , je t'annonce que tu élèveras ta grandeur à un degré si sublime, qu'elle arrivera jusqu'aux cieux.*

Dabchelim se réveilla à cette bonne nouvelle ; & , le cœur rempli de joie , il fit sa priere , comme il avoit coutume de la faire tous les matins , & remercia Dieu de la faveur qu'il venoit de recevoir.

Dabchelim eut à peine achevé sa priere , qu'on lui amena un cheval richement enharnaché , selon l'ordre qu'il en avoit donné en se levant ; en même-temps il mit le pied dans l'étrier , & prit le chemin qui lui avoit été marqué. Lorsqu'il fut en pleine campagne , il jetoit les yeux de tous les côtés , & cherchoit s'il n'appercevroit rien qui eût rapport à ce qui lui avoit été prédit la nuit précédente.

Comme



Comme il côtoyoit une haute montagne, il apperçut l'ouverture d'une grotte peu éloignée du chemin, où un bon vieillard, qui y vivoit retiré du monde, étoit assis. Il eut envie de s'entretenir avec lui, & détourna son cheval pour aller à la grotte. Dès que le vieillard s'apperçut du dessein de Dabchelim, il se leva & alla au-devant de lui : ô vous, lui dit-il, l'œil de mon cœur, à qui Dieu a donné l'Empire du monde, cette demeure est à vous, mettez pied à terre & prenez la peine d'y entrer.

Lorsque Dabchelim fut descendu de cheval, & qu'il se fut assis, le vieillard reprit la parole en ces termes : Sire, quoique la chétive retraite d'un misérable accoutumé à souffrir, soit fort méprisable en

comparaifon du palais éclatant d'or & d'azur qui fert d'afyle à Votre Majefté ; cependant les anciens Monarques , vos prédéceffeurs , ont daigné quelquefois honorer les Solitaires de leur préfence, & leur ont donné des témoignages de leur confidération , n'étant portés à le faire que par leur bon naturel & leurs inclinations louables, qui ne les diftinguoient pas moins des autres hommes , que leur puiffance ; d'ailleurs il n'eft pas indigne des grands de vifiter les pauvres , puifque Salomon , ce Roi fi puiffant , daigna jeter les yeux fur la fourmi.

Dabchelim fatisfait du compliment du vieillard , lui témoigna le defir qu'il avoit d'être fon ami , & de trouver l'occafion de l'obliger. Il lui marqua auffi que , malgré la

gloire & l'éclat qui l'environnoient, il ne laissoit pas d'avoir besoin du secours de ses prieres.

Après un entretien de quelques momens, comme le vieillard vit que Dabchelim se dispoisoit à remonter à cheval, & à passer outre; Sire, lui dit-il, quoiqu'un pauvre Solitaire tel que moi ne paroisse pas avoir de quoi régaler un hôte du rang de Votre Majesté selon son mérite, j'ose néanmoins mettre à ses pieds ce qui se trouve en cette grotte. C'est, Sire, un trésor très-considérable en or & en argent, en pierreries & autres choses précieuses que mon pere m'a laissé en mourant. Je ne me suis pas mis en peine d'en profiter, parce que je suis suffisamment content & satisfait du trésor de la

sobriété, qui me suffit pour le bien de mon ame, avec une entiere résignation à Dieu. Ainsi, comme j'ai trouvé mon repos dans la vie que j'ai embrassée, & que j'ai renoncé à toutes les grandeurs du monde, si Votre Majesté veut bien accepter le présent que je lui fais, elle peut faire enlever tout ce qui se trouvera enfoui dans cette grotte ; ce sera de quoi augmenter ses trésors, & subvenir aux besoins de ses Etats.

A ce discours, Dabchelim crut voir l'accomplissement de son songe ; la joie qu'il en ressentit l'engagea à en faire le récit au vieillard, & l'espérance qu'il avoit de le voir réaliser. Sire, reprit le Solitaire, peut-être que le trésor n'est pas convenable à la grandeur de Votre

Majesté; mais elle ne doit pas le refuser, puisque c'est Dieu qui le lui envoie, & que l'on ne doit rien rejeter de ce qui vient de sa part.

Dabchelim-commanda aussi-tôt que l'on mît la main à l'œuvre, & ceux qui s'y employèrent ne travaillèrent pas long-temps, sans découvrir l'ouverture du trésor, d'où ils tirèrent tout ce qui s'y trouva, & l'apportèrent devant lui. Outre un grand nombre de couronnes, de bagues, de joyaux, de bijoux, de pendans d'oreilles, de fils de perles, il y avoit des coffres d'or massif, renfermant quantité de vaisselle d'or & d'argent. Dabchelim fit ouvrir ces coffres, il y vit une quantité prodigieuse de perles, d'émeraudes, de

rubis, de diamans, & autres pierres précieuses d'un prix inestimable. Parmi tous ces coffres, il s'en trouva un remarquable par les pierres dont il étoit enrichi, par les barres dont il étoit renforcé, & par un cadenas d'émail qui le fermoit. Mais il n'y avoit point de clef, & on ne la trouva pas, quelque recherche que l'on fît dans les autres coffres.

Cette difficulté piqua la curiosité de Dabchelim, qui souhaita plus ardemment encore de voir ce qui étoit renfermé dans ce coffre. Il dépêcha des Officiers, avec ordre de faire venir en diligence, non pas un, mais plusieurs Serruriers. Il fut obéi promptement, & le cadenas rompu, l'on trouva dans ce coffre, une cassette enrichie de

pierreries , dans laquelle étoit une boëte d'or , d'un travail admirable & d'une très-belle forme ; Dabchelim la prit , & , en l'ouvrant , il y trouva un morceau d'étoffe de soye blanche , sur lequel étoient écrits des caractères Syriaques. Il en fut étonné , & demanda ce que ce pouvoit être. Quelques-uns dirent que c'étoit le nom de celui à qui le trésor avoit appartenu , d'autres que c'étoit un Talisman , qui y avoit été renfermé pour sa conservation , & autres choses semblables. Quand chacun eut dit ce qu'il en pensoit : quoi qu'il en soit , dit Dabchelim , il s'agit de lire ces caractères , & je veux absolument sçavoir ce qu'ils contiennent. Mais de tous ceux qui étoient près de sa personne , aucun ne s'étant trouvé

capable de satisfaire sa curiosité , il ordonna qu'on allât lui chercher quelqu'un qui pût lui expliquer ce que ces caractères signifioient. On découvrit avec peine un Philosophe très-sçavant & très-versé dans les langues étrangères , qu'on lui amena. Dabchelim le reçut avec beaucoup d'honneur , & lui présentant le morceau d'étoffe : je vous ai fait venir , lui dit-il , pour que vous m'e donniez l'interprétation de cette écriture , qui contient apparemment des choses qui me feront plaisir. Le Philosophe , après avoir lu avec attention ce que cet écrit contenoit , s'adressa au Sultan : Sire , lui dit-il , ceci est un trésor plus considérable que tous les autres , par rapport aux bons conseils & aux avis utiles qui



y sont contenus ; en voici l'interprétation fidelle.

*Testament du Roi Houschenk.*

Moi , Houschenk , qui suis maître du monde , je mets ces richesses en dépôt dans ce lieu , pour le grand & puissant Empereur des Indes , Dabchelim , sur la connoissance que j'ai , par révélation , qu'elles lui sont destinées. Et avec cet or , cet argent & ces joyaux , j'ai fait enfermer ce testament en forme d'instruction , afin qu'il en fasse son profit lors de la découverte de ce trésor.

Il sera averti que ce n'est pas avoir l'esprit juste , que de se laisser éblouir par l'éclat de l'or & des pierreries ; c'est au contraire une

grossiereté manifeste de se laisser séduire par le brillant de ces fortes de choses ; semblables aux marchandises de vil prix , qui se gâtent à force de passer d'une main dans l'autre , & à ces fameuses courtisannes qui changent de galant toutes les nuits. Quelle simplicité de rechercher les biens & les grandeurs de ce monde avec tant d'empressement ! Qui sont ceux qui en ont joui tranquillement , pour espérer que nous puissions avoir le même avantage ? Ce monde ressemble à un os sans moëlle , & c'est une demeure où l'on ne doit pas attendre de sûreté. Ce testament est toute autre chose ; c'est le fondement & la base de l'administration des Etats , & la véritable règle selon laquelle l'édifice d'un

Empire doit être élevé. Si ce sage Empereur employe ces instructions pour se bien gouverner, son regne fera ferme & durable, & la renommée de ses belles actions fera glorieusement portée & continuée jusques à la fin des siècles. Les Monarques qui les mépriseront, & qui se gouverneront autrement que ce qu'elles prescrivent, doivent s'attendre que leur Empire s'ébranlera infailliblement, & tombera en ruine sans ressource. Ces instructions sont comprises en quatorze articles, que voici :

1°. Le Monarque n'écouterà pas les rapports qu'on lui fera, contre ceux qu'il aura une fois admis & élevés au nombre de ses Conseillers, parce que celui qui est une fois entré dans la faveur d'un Sul-

tan, est auffi-tôt en but à l'envie de ceux qui font dans la même faveur. Ces envieux n'ont pas plutôt remarqué que le Sultan s'est confirmé dans les bonnes intentions qu'il a pour lui, & qu'il le comble de fes bienfaits, qu'ils employent toutes les ruses poffibles, & tous les discours flatteurs dont ils peuvent s'avifer, pour le détruire dans fon efprit, & faire enforte qu'il n'ait plus la même confidération, & qu'il change fa bienveillance en haine, & fes bienfaits en mauvais traitemens.

2°. Il ne fouffrira pas les médifans ni les calomniateurs près de fa perfonne, parce qu'ils ne font propres qu'à caufer le trouble & la fédition. Il ne doit pas hésiter de mettre le glaive en ufage, pour

faire périr le premier qu'il connoîtra être de ce nombre , afin d'éteindre , dès son origine , le feu qui pourroit s'allumer & faire de grands ravages dans ses Etats. Et il doit se souvenir qu'il n'y a pas d'autre remede au feu qui menace de consumer les mortels , que de l'éteindre.

3°. Il entretiendra la bonne intelligence entre les Ministres & les principaux Seigneurs de ses Etats, parce que les affaires importantes ne peuvent réussir que par leur bonne union , & particulièrement les grandes conquêtes. De même qu'une parfaite beauté peut donner de l'amour à tout le monde , de même aussi , une parfaite union est capable de conquérir l'univers.

4°. Il ne se laissera pas séduire

par les dehors trompeurs , ni par les flatteries intéressées & dissimulées de ses ennemis. Quelqu'amitié & quelque apparence de soumission qu'il remarque en eux , qu'il prenne toujours ses précautions , & n'ajoute pas foi légèrement à toutes leurs protestations de bonne intelligence , qui n'est pas plus possible , qu'il est vrai qu'il y ait un griffon , ou que l'on ait trouvé la pierre philosophale. En fait de politique , jamais un ennemi ne devient ami , & jamais l'on ne voit rien de sa part qui annonce une parfaite union.

5°. Lorsqu'après beaucoup de peines & de travaux , il sera venu à bout de ses desseins par de grandes conquêtes , il ne doit rien négliger pour les conserver , & pour

empêcher qu'elles ne lui échappent par sa faute ; car une fleche une fois décochée , ne revient plus à la main , quand même par dépit , l'on mangeroit à belles dents le poing qui l'a lâchée.

6°. Il n'agira pas avec précipitation dans les affaires qu'il entreprendra ; il en examinera & pesera bien toutes les circonstances , parce que la patience & le temps produisent des avantages infinis , au lieu que la précipitation cause souvent des malheurs difficiles à réparer. Qu'il ne fasse donc rien , qu'après y avoir mûrement réfléchi. On peut faire ce qui n'est pas fait : mais le repentir est vain , lorsque la faute qu'on a faite est irréparable.

7°. Jamais il n'abandonnera les

rênes de la prudence , & dans le cas où ses ennemis se ligueroient pour venir l'attaquer , s'il entrevoit le moindre stratagème pour se délivrer du danger en dissimulant , & en affectant le plus grand desir de vivre en paix avec eux , qu'il n'hésite pas d'embrasser ce parti. Un semblable détour tient lieu de bataille gagnée , & c'est un trait de sagesse d'éviter & de faire ainsi avorter leurs desseins. L'on peut , par adresse , disent les sages , se soustraire à la méchanceté de ses ennemis.

8°. Qu'il ait pour maxime , de ne se croire jamais en sûreté parmi les envieux , ni d'ajouter foi à leurs adulations , ni à leurs flatteries. Lorsque l'envie est enracinée dans le cœur des hommes , elle est sou-



vent la source de bien des crimes.

9°. Il fera toujours prêt à pardonner, & ne mortifiera pas même ses courtisans, pour des fautes légères. Il est glorieux pour un Prince d'être clément envers ses sujets; & ce n'est que lorsque les crimes intéressent sa personne ou l'Etat, qu'il doit se résoudre, non sans regret, à employer toute la rigueur des Loix pour punir les coupables. Un Roi doit craindre de suivre les premiers mouvemens de sa colere à l'égard de ceux qui, par un abus de leur rang & de leur crédit, auroient fomenté des troubles; car souvent un Souverain peut ramener, par la douceur, ces illustres criminels à leur devoir, & les rendre les plus fideles de ses sujets. Ne précipitez pas, disent les sages,

dans le premier mouvement de votre colere , ceux que votre main bienfaisante a élevés.

10°. Qu'il ne fasse de mal ni de tort à personne , afin que l'on en use de même envers lui ; le mal , selon le proverbe , est la récompense du mal. Qu'il répande plutôt ses bienfaits & ses largeffes , afin qu'on lui rende le bien pour le bien. Si l'on fait du bien , l'on reçoit du bien en récompense ; si l'on fait du mal , on reçoit ordinairement un plus grand mal. Souvent l'on vit dans l'ignorance du bien & du mal ; un jour arrive , cependant que l'on rend compte du bien & du mal que l'on a fait.

11°. Qu'il n'entre pas dans les affaires , qui ne regardent ni sa personne , ni son caractère , ni ses

Etats. Mille gens pour avoir entrepris de se mêler des affaires qui ne les touchoient pas, non-seulement n'y ont pas réussi, mais même ont ressenti un très-grand dommage dans leurs propres affaires. Un corbeau pour avoir voulu apprendre à marcher comme la perdrix, ne vint pas à bout de ce qu'il prétendoit; il oublia même la manière de marcher qui lui étoit naturelle.

12°. Qu'il joigne un cœur doux à ses autres perfections : un cœur doux & affable est capable de gagner tout le monde. La douceur fait plus d'effet qu'un sabre de fin acier. Elle est plus propre à vaincre & à soumettre, que cent armées jointes ensemble.

13°. Lorsqu'il aura à sa Cour des Ministres surs & fideles, il se gar-

dera d'y admettre des fourbes & des féditieux. Quand les Ministres font une fois tels qu'on peut les souhaiter, les secrets de l'Etat ne sont pas exposés aux surprises des mal intentionnés, & les peuples sont à couvert. Mais, si les Ministres ont de méchantes intentions, il peut arriver qu'en les écoutant, le Prince fasse périr un innocent, & cela peut lui attirer quelque malheur imprévu.

14°. Les afflictions & les revers de fortune ne doivent causer aucun changement, ni dans sa conduite, ni dans la grandeur de son courage. Il considérera que le sage est toujours dans les travaux; mais qu'il les souffre patiemment, & qu'il n'est pas ébranlé de voir l'insensé dans les plaisirs & dans les

délices. Qu'il se console de la fermeté du lion dans les chaînes, & qu'il se soucie peu que le renard ait la liberté de faire sa retraite dans des palais ruinés. Il doit, enfin, être persuadé que l'on n'arrive à la félicité parfaite, que par une grace particulière d'en-haut, & que l'on ne tire aucun avantage de toutes les grandeurs du monde, sans le secours du ciel. La félicité ne s'acquiert dans la vie, ni par la science, ni par les arts. Elle consiste en une soumission très-étroite aux décrets de la divine providence.

Chacun de ces quatorze préceptes a rapport à une histoire surprenante & merveilleuse : si le grand Raï desire d'entendre ces histoires, il faut qu'il aille à la montagne de

l'Isle de Sarandib, où le premier des hommes vint du Paradis terrestre sur la terre. Il y trouvera aussi la solution de toutes ces difficultés, & les questions qu'il pourra faire lui seront expliquées.

L'écrit finissoit en cet endroit, & le Philosophe en achevant, le remit entre les mains de Dabcheim. Ce Monarque le reprit avec beaucoup de respect, comme un préservatif qu'il étoit résolu de porter sur lui, attaché au bras, ou pendu au col. Il embrassa le Philosophe, pour lui marquer sa satisfaction : par la lecture que je viens d'entendre, lui dit-il, je connois que ce trésor ne m'a pas été indiqué seulement pour l'or, ni pour l'argent qui le composent ; mais pour les conseils si utiles qui y

étoient cachés. Avec la grace de Dieu, je n'ai pas lieu de desirer plus de richesses que j'en possède. Je me contente des avis salutaires que renferme cet écrit, que j'estime plus que tous les trésors du monde ; je donne même tout le reste aux pauvres de bon cœur, en action de grâces à Dieu, tant pour le soulagement que l'âme du Roi Houschenk pourra en recevoir, que pour le mérite qui peut en retomber sur ma personne.

En même-temps, Dabchelim fit faire la distribution de toutes les richesses contenues dans ce trésor, & par ce moyen après qu'il se fut délivré de l'inquiétude qu'elles auroient pu lui causer, il retourna à sa capitale, & rentra dans son palais, où il passa la nuit, l'esprit

occupé du voyage à la montagne de Sarandib , dans l'impatience où il étoit de voir la fin d'une découverte si heureuse.

Le lendemain dès que le soleil eut commencé à répandre ses rayons sur la surface de la terre , il envoya chercher deux de ses Vifirs, qu'il considéroit le plus , & qui avoient toute sa confiance , il les reçut avec les témoignages de la plus parfaite satisfaction, & leur tint ce langage : depuis l'aventure d'hier , j'éprouve le plus vif desir d'aller à l'Isle de Sarandib , & je sens qu'il me seroit impossible de ne le pas satisfaire ; mais avant tout , je serois bien aise de sçavoir votre sentiment touchant mon dessein. Il y a long-temps que je me fers avantageusement de vos conseils



seils pour résoudre les plus grandes difficultés, & que je me repose sur votre capacité, de l'administration de mon Empire, tant pour ce qui regarde sa sûreté, que pour ce qui concerne mes finances; j'espère qu'aujourd'hui vous voudrez bien m'aider de vos lumières sur cette entreprise, afin que je puisse prendre une résolution conforme à vos avis, étant persuadé d'ailleurs, qu'on ne doit rien entreprendre d'important, sans en soumettre la cause aux réflexions de gens sages & éclairés.

Les deux Visirs répondirent unanimement que cette affaire étoit d'une assez grande importance, pour mériter que l'on y fît de sérieuses réflexions; & que comme elles ne pouvoient être l'ouvrage

d'un moment, ils le supplioient de leur accorder ce jour là & la nuit suivante pour y penser , & que le lendemain matin ils auroient l'honneur de communiquer à Sa Majesté le fruit de leur examen. Dabchelim leur accorda ce délai. Le lendemain les deux Visirs retournerent à l'heure marquée , prirent leur place ordinaire , & attendirent que Dabchelim leur ordonnât de parler. Le grand Visir qui eut ordre de commencer le premier , mit le genouil en terre , & après la priere ordinaire pour la prospérité de Sa Majesté , il commença ainsi son discours :

Puissant & juste Monarque , l'avis de votre esclave touchant le voyage que Votre Majesté se propose , est , qu'à la vérité , il paroît

qu'elle tirera quelque avantage de l'entreprendre. Mais, je ne puis me dispenser de lui remontrer qu'elle aura de terribles fatigues à effuyer dans les chemins ; & elle doit être assurée qu'elle n'aura ni plaisir ni repos , tant qu'elle sera obligée d'être en marche ; elle sera au contraire exposée à souffrir les plus grandes incommodités. D'ailleurs Votre Majesté n'ignore pas le proverbe qui compare les peines qu'éprouve un voyageur , aux tourmens que l'on endure dans l'enfer. Si la prunelle fait le plus bel ornement de l'œil , c'est qu'elle ne sort jamais de son orbite , au lieu que les larmes qui en tombent sont foulées aux pieds. Ainsi considérant l'état de peines & de fatigues qu'éprouve un voyageur , avec les

douceurs du repos que goûtent ceux qui se fixent dans le même lieu ; il est plus sage de jouir avec modération des biens présens , quels qu'ils soient , que de courir après un fantôme de bonheur que notre imagination , toujours accessible à l'illusion , nous peint sous les traits les plus séduisans , mais dont l'expérience a seule le droit de nous détromper. C'est pour s'y être trop légèrement livré , qu'un Pigeon éprouva le malheur trop ordinaire à ceux qui n'ont pour guides que leurs passions. Dabchelim interrompit le grand Visir en cet endroit , & le chargea de lui faire le récit de cette aventure : le Visir le satisfit en ces termes.

## LES

## DEUX PIGEONS,

## FABLE.

DEUX pigeons s'aimoient au point de n'avoir que le même nid pour demeure, & la provision de grains & d'eau qu'ils y avoient en abondance, leur faisoit préférer ce genre de vie retirée, à toutes les délices du monde, qu'une résolution réfléchië & appuyée sur de puissans motifs de retraite, les avoit déterminés à abandonner. L'un se nommoit Bazendeh, & l'autre Nevazendeh. Unis par le caractère & les mêmes inclinations, ils passoient des jours heureux; chaque aurore voyoit croi-

tre leur amour, & étoit le témoin du ferment qu'ils se faisoient mutuellement de ne se séparer jamais. Cependant le temps, qui détruit tout, parut être jaloux de la durée d'une union si intime, & leur apprit qu'il faut se défier des résolutions les plus fermes. Bientôt succéderent à l'amitié la plus tendre, l'indifférence & le dégoût de n'habiter toujours que le même lieu. Ces idées long-temps combattues, mais sans succès, forcerent enfin Bazendeh, à déclarer à son ami le sujet de sa mélancolie : ma chere ame, lui dit-il, prétendons-nous passer toute notre vie dans ce nid comme dans une prison ? Pour moi, je ne puis vous cacher que j'ai le plus vif desir de voyager, & de voir un peu le monde. Je

conçois qu'en le faisant , je verrai beaucoup de choses extraordinaires qui , en m'instruisant , me procureront de l'expérience. Le sabre n'est pas destiné à rester dans le fourreau , mais pour agir dans les combats ; & la plume ne met pas au jour tant de belles productions d'esprit en demeurant dans son étui , mais en faisant son chemin sur le papier. Le Ciel qui est toujours en mouvement , est à l'endroit le plus élevé de l'Univers ; la terre qui est dans un repos continuel , est foulée aux pieds des hommes & des animaux. C'est dans les voyages enfin que l'on s'instruit , & que l'on acquiert de l'honneur , des richesses & de la vertu.

Nevazendeh n'étoit nullement

Div

touché de la passion qui obligeoit Bazendeh à lui tenir ce langage : cher & inséparable Bazendeh, reprit-il, il m'est aisé de juger par ce que vous me dites, que vous n'avez pas éprouvé les peines que l'on souffre dans les voyages, ni les fatigues qu'il faut essuyer dans les pays étrangers, & vous ignorez sans doute la maxime très-véritable, qui dit que les voyages ne sont semés que d'afflictions & de chagrins inévitables; & une autre qui porte que la séparation d'avec ce que l'on aime, ( je suppose que vous êtes dans le même cas ) affecte le cœur & ôte toute espece de repos. Le beau plaisir de se trouver à la fin de chaque journée, sur le bord d'un chemin, faisi de crainte & de frayeur !



Je ne nie pas , répartit Bazendeh , que l'on ne souffre en voyageant ; il y a de la fatigue à effuyer , j'en conviens ; mais on en est bien récompensé par le plaisir que l'on a de passer de province en province , & de voir tous les jours quelque chose de nouveau & d'extraordinaire. On se fait à la fatigue , & pendant que l'on est occupé des choses que l'on remarque , on est peu sensible à ce que l'on souffre.

A la bonne heure , reprit Nevazendeh , voyagez par le monde , voyez-en toutes les beautés ; mais que ce soit en la compagnie de vos amis. On ne peut goûter de vrai plaisir , même en voyant les plus beaux objets , lorsqu'on est éloigné de ses amis intimes , & de ses parens ; c'est absolument ce

qui ne peut pas être. C'est aussi ce qui a fait dire que la séparation d'avec ses amis, est une image de l'enfer. Mais, l'on peut encore dire avec plus de raison, que l'enfer est l'image de tout ce que fait souffrir l'absence. Ainsi, puisque par la grace de Dieu, vous avez de quoi vivre largement, & une demeure commode, contentez-vous de votre bonheur : ne vous abandonnez pas si facilement à une passion mal réglée, qui vous entraîne, & demeurez dans l'état où vous êtes.

La pensée de notre séparation, répliqua Bazendeh, ne doit pas si fort vous alarmer. L'on trouve des amis autant que l'on veut, & l'on n'en a pas si-tôt perdu un, qu'il est aisé d'en retrouver un

autre. Vous avez sans doute entendu ce qu'un Poëte dit là dessus, en ce sens : ne vous attachez pas trop à aucun ami ni à aucun pays ; les hommes sont en si grand nombre qu'il n'en manque pas , & la terre & la mer sont d'une vaste étendue. Si ce raisonnement ne vous satisfait pas , prenez la chose d'un autre sens , & considérez que l'absence n'est pas fâcheuse à un point, qu'elle n'ait encore ses douceurs ; & que les plaisirs de l'amitié , & même de l'amour, les plus satisfaisans , ne sont pas tous renfermés dans la possession de ce que l'on aime.

A ce discours, Nevazendeh s'écria, ah Bazendeh ! vous trouverez des amis en voyageant , je l'avoue , mais ce seront des amis

passagers , & ils ne seront amis qu'autant de temps que vous serez ensemble. Je vois bien pourquoi vous vous obtenez si fort à vouloir voyager , sur quelque apparence de plaisir & de satisfaction, que vous entrevoyez ; c'est que vous n'avez pas encore senti ce qu'il en coûte pour se séparer d'un véritable ami. Je ne puis m'empêcher de vous répéter, que rien au monde n'est plus fâcheux que d'abandonner son pays & ses amis ; & que sans parler de la difficulté des chemins, l'on s'expose à mille accidens & à mille dangers. Rendez-vous donc aux vœux d'un ami qui vous chérit ; & qui veut vous éviter le repentir que vous causera infailliblement l'exécution d'un dessein dont l'issue ne peut que vous être funeste.

Cela passe votre connoissance , interrompt Bazendeh ; cessez de me parler davantage des peines & des fatigues que l'on souffre dans les voyages. Il faut les avoir essuyées , pour sçavoir ce que c'est que de vivre , & pour acquérir un esprit mûr. Ne sçavez - vous pas que la viande crue , ne se cuit qu'à force d'être tournée & retournée devant le feu ?

Je vois bien , dit encore Nevazendeh , que vous êtes résolu de vous éloigner de moi , & que la considération d'une amitié aussi ancienne que la nôtre , n'est pas capable de vous arrêter. Vous devriez cependant écouter le conseil d'un sage , qui dit qu'il ne faut jamais se détacher d'un vieil ami , pour se donner au premier venu ,

dont on ne se trouve jamais bien. Mais , vous voulez voir d'autres pays , pour suivre la maxime pernicieuse de ceux qui se flattent , & disent que chaque nouveauté a sa douceur & son plaisir particulier. Puisqu'il n'est pas possible que les conseils que je vous donne avec tant de chaleur , échauffent la froideur de votre cœur insensible , il est inutile de vous parler davantage. Souvenez-vous seulement de ce que je vous prédis , que la fin de votre voyage ne fera pas heureuse , que vous vous repentirez de l'avoir entrepris ; & , ce qui m'afflige le plus , que votre repentir fera accompagné de chagrins & de mortifications très-sensibles.

La contestation finit en cet en-

droit ; les deux pigeons s'embrassèrent & versèrent des larmes en se disant adieu , & Bazendeh se sépara & partit. En ce moment , Nevazendeh , les yeux baignés de larmes , ne put s'empêcher de dire : mon ami s'éloigne de moi , en me donnant le coup de la mort. Tout le monde redoute la nuit de la mort , & moi j'abhorre le jour d'un départ.

Bazendeh , qui n'étoit pas encore assez éloigné pour ne pas entendre ces paroles , n'en fut pas plus touché que des conseils qu'il n'avoit pas voulu écouter. Il prit son vol , & s'éloigna en s'élevant dans l'air. Il vola long-temps par d'agréables campagnes qui le divertirent ; & vers la fin du jour , il alla se poser dans un jardin qui

étoit à l'abri d'une haute montagne, dont la verdure, les eaux & l'émail d'une grande variété de fleurs, faisoient un spectacle admirable. Cela lui plut extrêmement, & il admira le tout dans le détail avec beaucoup de satisfaction. Après que le soleil fut couché, lorsque les ténèbres commencerent d'obscurcir l'horifon, il se posa sur un des plus beaux arbres du jardin, qui sembloit être une greffe du Toba (1) du Paradis terrestre, dans l'intention d'y passer la nuit tranquillement. Mais il eut à peine le temps de se remettre de la fatigue du chemin qu'il venoit de faire, qu'un vent impétueux couvrit tout-à-coup de nua-

---

(1) Arbre que les Mahométans placent dans leur Paradis.



ges épais, l'air qui étoit auparavant fort serein. Les éclairs & le tonnerre qui suivirent, interrompirent le repos dont l'univers commençoit de jouir, & Bazendeh effrayé du bruit, & de voir l'air tout en feu, fut encore assailli d'une grosse grêle; de sorte que loin de dormir, il étoit fort embarrassé de sa contenance, pour se garantir du danger où il étoit. Il changeoit de place à chaque moment, pour se faire un abri des branches ou des feuilles contre la grêle & la pluie. Cela ne lui servoit presque de rien, & l'orage augmentoit toujours avec un vent véhément, & une pluie si forte, qu'elle sembloit menacer d'un second déluge. Il essuya tout ce mauvais temps qui continua jus-

immobile, & à ne rien faire pour se sauver. Il fit néanmoins un effort, avec des vœux & une promesse solennelle, s'il pouvoit sortir heureusement du danger qui le menaçoit de ne plus considérer son cher Nevazendeh, que comme un elixir, qui l'auroit retiré de l'anéantissement, & de n'avoir jamais la pensée de voyager une autre fois. Il poussa encore sa protestation plus loin : il fit ferment de ne jamais prononcer le mot de voyage tant qu'il vivroit, & de ne faire jamais le moindre pas pour s'éloigner de son nid, s'il pouvoit une fois y arriver. Et cette résolution parut avoir contribué à le tirer d'un pas si dangereux.

Comme l'heure fatale de Bazendeh n'étoit pas encore venue, se-

Ion le mot qui porte que Dieu dispose les causes des choses qu'il veut être exécutées; dans le temps que le faucon le pourfuiroit; une aigle cherchoit du haut de l'air une proie qui lui fût convenable, & elle apperçut ce qui se passoit entre lui & le pigeon: chose étrange, dit-il en lui-même! Peut-on voir rien de pareil? J'ai soif, comme dit le proverbe; & au lieu d'une eau salubre, je trouve devant moi une eau empoisonnée. Il est vrai qu'un pigeon est un morceau méprisable, & de trop peu de conséquence pour moi; dans la faim néanmoins qui me dévore, c'est de quoi l'appaiser & me consoler en attendant une meilleure aventure dans quelques heures. En même-temps l'aigle fondit en terre,

pour prévenir le faucon, & lui enlever le pigeon de devant le bec. Comme le faucon, qui ne manquoit ni de courage ni de forces, vit qu'il ne pouvoit éviter de céder à l'aigle, il ne se soucia pas de perdre sa proie, pourvu que l'aigle n'en eût pas plus que lui; & pour l'en empêcher, il alla l'attaquer. Alors il s'éleva une guerre cruelle entre les deux oiseaux à coups de bec & de griffes. Bazendeh les laissa aux prises: il ne manqua pas l'occasion de se sauver. Il s'échappa, & alla se fourrer sous des pierres, dans un trou si étroit, qu'un nid de moineau est d'une lieue d'étendue à le comparer avec ce trou, & il y demeura tout le reste du jour & la nuit, avec bien de la peine & de la douleur.

Le lendemain dès que le soleil parut , quoique Bazendeh fût extrêmement foible d'avoir été si long-temps sans manger , il se fit violence néanmoins , & prit son vol le mieux qu'il put , après avoir regardé à droite & à gauche , & examiné s'il n'avoit rien à craindre. En volant , il vit à l'entrée d'un petit bois un autre pigeon , avec du grain devant lui en abondance ; & à cet objet comme la faim le pressoit , il alla droit au grain , & se jeta dessus avec d'autant plus de confiance , qu'il voyoit auprès un pigeon comme lui , avec lequel il étoit bien aise de faire amitié en passant. Il eut à peine avalé un grain ou deux , qu'il se sentit le corps embarrassé dans des filets. Il se lamenta , &

en se plaignant au pigeon de sa mauvaise foi, il lui dit : mon frere, j'ai vu que vous étiez de même espece que moi ; & sçachant que chaque oiseau a de l'inclination pour son semblable , j'étois venu pour faire connoissance , & m'entretenir avec vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti , & pourquoi avez-vous ainsi manqué de pratiquer , à mon égard , le droit d'hospitalité ? Je me fusse gardé de ce danger , & j'eusse continué ma route jusqu'où je devois aller.

Cher hôte, répondit le pigeon, l'on ne peut que rarement éviter ce qui doit arriver , & lorsque l'arrêt du destin est prononcé , aucune prévoyance ne peut soustraire à ses coups. N'avez-vous jamais entendu dire que les plus clair-voyans

clair-voyans & les plus spirituels, font eux-mêmes étonnés & étourdis à la présence du destin, & que lorsque l'on en sent l'effet, il n'y a d'autre remède, que celui de se résigner, & de se soumettre à la volonté de Dieu? Lorsqu'une fois le destin a passé en commandement au conseil éternel, & qu'il a été couché sur le registre de la toute-puissance, sçachez que vous, & les oiseaux les plus fameux, descendent des branches où ils sont posés, pour venir se laisser prendre dans les filets. Ainsi, puisqu'il étoit résolu de toute éternité que vous fussiez pris, il n'y a pas d'autre remède que de souffrir votre mal sans murmurer. Vous sçavez le proverbe qui dit que l'oiseau

pris dans les filets , doit prendre patience.

Il ne s'agit pas ici de faire parade de votre éloquence , ni de votre mémoire , répartit Bazendeh , dites-moi seulement si vous pouvez m'indiquer un moyen pour me tirer d'ici , je vous en sçaurai gré , & vous en trouverez la récompense qu'une aussi bonne action vous aura méritée.

Mais vous n'y pensez pas , reprit le pigeon ; si je sçavois ce que vous me demandez , & s'il m'étoit possible de contribuer à délivrer quelqu'un , je n'aurois pas le pied lié , comme vous le voyez , & je commencerois par me délivrer moi-même , sans attendre , aussi vainement que je l'ai fait jusqu'à



présent, les caravanes des oiseaux pour me procurer une liberté après laquelle je soupire. De la maniere dont vous me parlez, vous ressemblez assez au jeune chameau, qui, fatigué de marcher en voyageant avec sa mère, lui disoit en pleurant : mere sans amour, arrêtez-vous un peu ; jusques à quand voulez - vous donc marcher ? Est-ce ainsi qu'une mère doit avoir compassion de son fils ? Moi, pauvre petit chameau à qui vous avez donné la vie, je n'ai plus de forces, & je vais périr par votre faute. Fils étourdi & dépourvu de bon sens, répondit la mere ; ne vois-tu pas que ce que tu demandes, ne dépend pas de moi, & n'est nullement en mon pouvoir ? Ne jetterois - je point à terre le

fardeau dont je suis chargée , & ne me délivrerois-je pas de la fatigue de marcher sur les épines , sans différer plus long-temps , si j'étois libre de le faire ? Plût à Dieu que cela fût ! jamais on ne me verroit dans les caravanes , liée à la queue d'un autre chameau.

Bazendeh n'écoutant que son désespoir , se mit à battre des pieds & des aîles , pour essayer de s'envoler. Heureusement les filets étant vieux & pourris , se rompirent par les efforts qu'il fit , & il se mit en liberté. Il prit aussi-tôt la route de son pays natal ; & , satisfait d'avoir la vie sauve , il ne songea plus à la faim : il passa près d'un village , où , pour se délasser un peu , il alla se poser sur un mur

près d'un champ nouvellement semé. Un jeune paysan , muni d'une arbalète , gardoit ce champ , & se promenoit à l'entour , dès qu'il apperçut le pauvre voyageur , il forma le projet de le tuer , pour se procurer par là un régal dont son imagination favouroit déjà les délices. Se croyant donc presque sûr de sa proie , il tire sans ajuster sur le pauvre Bazendeh , qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cet accident ; le coup porte dans une de ses aîles , & le précipite dans un puits à peu de distance de l'endroit où il s'étoit posé : heureusement il ne se trouvoit point d'eau dedans , & sa profondeur fit désespérer au jeune paysan de pouvoir l'en retirer.

Bazendeh resta dans ce pitoya-

ble état le reste du jour & la nuit qui suivit. Lorsqu'il fut revenu de l'évanouissement que lui avoit causé sa chute , il se rappela avec douleur les prédictions de Nevazendeh : & croyant parler à cet ami , il lui adressoit ces mots : où est l'heureux temps , disoit-il , où j'étois continuellement près de vous , & que je ne jetois mes regards sur aucun autre objet ? Rien alors n'égalait mon bonheur , & je passois mes jours le plus agréablement du monde. Le jour suivant comme il se sentit assez bien remis de sa douleur & de son étourdissement , il gagna le haut du puits avec assez de peine ; & de-là , malgré sa foiblesse , il prit son vol & arriva à son nid vers le midi.

Nevazendeh connut au batte-

ment des ailes que c'étoit Bazendeh qui arrivoit, il alla au-devant, & en l'abordant : je ne fais , lui dit-il , comment vous exprimer la joie que j'ai de vous revoir. Ils se firent plusieurs complimens l'un & l'autre ; mais quand Nevazendeh se fut apperçu combien Bazendeh étoit changé : cher ami, cher compagnon de mes jours , lui demanda-t-il , que veut dire cette foiblesse ? d'où vient que vous baissez les ailes , que vous êtes si changé , & que je ne reconnois plus cet air de santé que vous aviez quand vous partîtes ?

Cher Nevazendeh , répondit Bazendeh , je vous conjure au nom de Dieu , si vous m'aimez encore , de ne me pas faire de demandes sur le mauvais état où vous me

voyez. Ne-m'interrogez pas sur mes douleurs, ni sur les soupirs cuisans que je n'ai cessé d'avoir durant le peu de temps de mon absence. Il me seroit impossible de vous expliquer en détail, même la moindre partie de ce que j'ai souffert depuis que je me suis éloigné de votre présence. Il me faudroit trop de temps pour vous raconter & vous exprimer la grandeur de mes maux avec toutes leurs circonstances. Pour vous dire la chose en peu de mots, j'avois entendu dire que les voyageurs rapportoient de belles expériences de leurs voyages. De celle que je viens de faire, je conclus que jamais, tant que je vivrai, l'envie de voyager ne me tentera; que je ne sortirai point de mon nid, à

moins qu'un malheureux destin ne m'y contraigne, & que de mon bon gré je ne changerai pas le plaisir de voir un ami comme vous, pour le déplaisir & le chagrin d'une fâcheuse absence. Non, je ne m'aviserai point de m'éloigner de vous d'un seul pas. Je fais trop bien présentement ce que l'on souffre, en ne voyant pas ce que l'on aime.

Si Votre Majesté, ajouta le grand Visir en achevant, a entendu le récit de cette fable avec attention, il n'est pas nécessaire de lui faire un plus long discours, celui-ci doit lui faire comprendre qu'elle fera bien de renoncer au dessein qu'elle a de se priver de son repos pour voyager, & de ne pas mettre ses états dans un deuil

universel, par une absence volontaire. Je la supplie de faire réflexion sur les paroles d'un Poëte touchant les voyages : je baigne , dit-il , de mes larmes, les lieux où je me trouve en mon absence , toutes les fois que je pense à ce que j'aime , & au pays qui m'a vu naître.

Dabchelim prit la parole après le grand Visir : je veux, dit-il , que l'on souffre dans les voyages, mais il faut aussi que vous conveniez avec moi que l'on en tire de grandes utilités. L'on a beaucoup de choses à dire contre le vin ; mais l'on peut aussi dire bien des choses favorables pour son apologie. Qui voyage , profite & s'instruit par les difficultés qu'il rencontre , & qu'il a à essuyer. Il fait



une infinité d'expériences du bien & du mal, qui lui servent d'instructions pour le reste de ses jours. Quoi que l'on puisse dire, il est constant qu'à travers les peines du voyage, l'on acquiert plusieurs fortes de perfections. Ne voyez-vous pas au jeu des échets, qu'un pion devient dame en avançant de case en case, à force de surmonter les difficultés qu'il rencontre en son chemin? De même aussi, la lune qui fait sa course avec tant de légèreté, en parcourant les signes du Zodiaque, de croissant devient pleine, à force de faire du chemin pendant quatorze jours & quatorze nuits. Cette pensée a fait dire à un Poëte, qu'à l'imitation de la lune, un Monarque ne pouvoit faire des conquêtes, qu'en

voyageant par le monde. Ajoutez à cela que ceux qui se réduisent à une vie sédentaire, & qui se font une loi de ne pas s'éloigner d'un pas du lieu qu'ils ont choisi pour leur repos, sont privés de la vue de toutes les choses singulieres qui se remarquent en chaque pays, & de la fréquentation des personnes illustres & distinguées dans l'univers, de même que de la connoissance de mille choses qu'il est impossible d'acquérir autrement que par cette voie. Le faucon est logé dans le palais des Sultans, parce qu'il ne peut demeurer renfermé dans son nid au haut d'un rocher, pendant que les hibous, vils & méprisés, se cachent dans les vieilles masures, d'où ils ne sortent que pour être importuns par leur ramage lugubre.

Un Scheikh, grand homme de bien, exhortoit ses disciples à voyager, & il leur disoit qu'un voyageur est bien reçu, & qu'on le voit par-tout avec plaisir; parce que ceux qui ne voyagent pas, soit par inclination, soit à cause de leur emploi ou de leur profession qui les en empêche, aiment généralement les étrangers, & se plaisent dans leur entretien. Pour les y exciter davantage, il ajoutoit que rien n'étoit plus net & plus pur que l'eau, mais qu'elle devenoit trouble & puante quand elle croupissoit. Si un certain faucon, qui avoit été élevé avec de petits vautours, fût toujours demeuré avec eux dans leur nid, & qu'il n'eût pas voyagé en volant par les campagnes, jamais il ne

feroit parvenu au bonheur de baiser la main d'un Sultan.

En cet endroit le grand Visir prit la liberté d'interrompre Dabchelim , le supplia respectueusement de vouloir bien les honorer , son collegue & lui , du récit de cette fable ; le Sultan voulut bien avoir cette complaisance , & reprit la parole en ces termes.

---

## LE VAUTOUR

*E T*

## LE JEUNE FAUCON,

*F A B L E.*

**D**EUX faucons, mâle & femelle, dit-il, qui étoient liés d'une telle amitié, qu'ils ne se séparoient ni

jour ni nuit, avoient posé leur nid à la pointe d'un rocher qui étoit d'une hauteur prodigieuse & très-escarpé, comme dans un endroit de sûreté & hors d'insulte. Là, ils passoit la vie, l'esprit libre & content, avec toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter, & ils profitoient du bonheur qu'ils avoient de voir régner entr'eux une union parfaite. En effet, ils sçavoient que le véritable bonheur ne consistoit que dans cette union, qui produisoit la tranquillité dont ils jouissoient, & que hors de cet état, le monde n'avoit que des amertumes.

Au bout d'un temps, le ciel les favorisa d'un petit faucon ; & comme les enfans sont l'objet des soins des peres & des meres, la

tendresse qu'ils avoient pour lui , faisoit qu'ils alloient tous les jours lui chercher de quoi vivre , & lui mettoient dans le bec , avec beaucoup d'affection , ce qu'ils apportent ; par ce moyen , le petit faucon prit des forces & de la vigueur en peu de temps. Un jour les deux faucons le laisserent seul , & , selon leur coutume , ils allerent , chacun de son côté , à la quête de sa nourriture , & demurerent dehors plus long-temps qu'à l'ordinaire. Le petit faucon cependant , tourmenté par la faim , commença à se démener & à se tourner si fort , de tous les côtés du nid , qu'il se trouva sur le bord , & tomba. Voici quel fut son bonheur.

Un vautour qui cherchoit de la

nourriture pour ses petits , étoit alors sur cette montagne , il vit tomber ce petit faucon , & crut d'abord que c'étoit une souris qu'un autre vautour avoit lâchée dans l'air , il vola à lui promptement , le reçut dans son bec , avant qu'il fût tombé sur les rochers , & l'emporta à son nid. Quand il l'eut posé au milieu de ses petits , il le considéra , & connut à ses griffes & à son bec , qu'il étoit de la race des oiseaux carnassiers. Il conçut aussi-tôt de l'amitié pour le petit faucon , par la considération qu'il étoit de même genre d'oiseaux que lui , & il lui en donna des marques , comme s'il eût été son propre pere. Il disoit en lui-même en le regardant avec attention : la grace toute particuliere , & en même-temps la

sageſſe de Dieu ſont admirables , d'avoir voulu que je fuſſe la cauſe que ce petit oiseau eſt encore envie. Si je ne me fuſſe trouvé en cet endroit là , le petit miſérable tomboit ſur les rochers , où il ſe fût rompu & brifé les os. Puisque les décrets de Dieu l'ont conſervé par mon miniſtere , la raiſon & la charité veulent que je le nourriſſe & que je l'éleve avec mes petits , & même que je l'adopte , & que je faſſe pour lui la même choſe que je ſuis obligé de faire pour eux. Cette réſolution priſe , le vautour eut ſoin du petit faucon , avec la même affection & avec la même tendreſſe que pour ſes petits vautours , & il ne faiſoit rien pour eux qu'il ne fît auſſi pour lui.

Le petit faucon devint gros &



grand, ses ailes, son bec & ses griffes prirent la figure & la consistance qu'ils devoient avoir; & comme il prenoit des forces de jour en jour, il commença de suivre son instinct, & à vouloir sortir du nid pour voler. Il n'hésitoit pas, dans la croyance où il étoit, d'être fils du vautour. Quand il faisoit réflexion néanmoins sur ce qu'il sentoit de vif en lui, & qu'il considéroit que sa conformation & ses manières étoient différentes des autres petits, cela le jetoit dans une profonde rêverie, & lui donnoit un juste sujet de s'en étonner. Il disoit quelquefois en lui-même: si je suis étranger, par quelle aventure ai-je été apporté en ce nid? Si je suis de la famille, comment suis-je d'une autre figure que mes

frères ? D'un côté il semble qu'il n'y a point de différence entre nous : d'un autre, il paroît que je ne suis pas de leur espece. Dans l'incertitude de ce que je suis, & de ce que je ne suis pas, je ne laisserai pas d'être joyeux, & de passer le temps agréablement.

Malgré cette résolution, le jeune faucon avoit toujours quelque chose de sombre, le vautour s'en apperçut : mon fils, lui dit-il un jour, je vous vois toujours triste & rêveur; quel sujet pouvez-vous avoir d'être en cet état ? Si cela vient d'une indisposition, & si vous avez besoin de quelque chose, ne craignez pas d'en parler & de nous le dire, nous n'oublirons rien pour vous procurer la santé. Si ce n'est pas cela, & que ce soit

quelque chose que vous ayez dans l'esprit, déclarez-nous ce que c'est, nous ferons ce que nous pourrons pour y satisfaire.

J'apperçois aussi en moi des marques de tristesse, répondit le jeune faucon ; mais je vous assure que moi-même je n'en sçais pas la cause ; & quand je la sçaurois, je me garderois de vous en rien dire, pour ne vous pas donner de chagrin. Je vous ayouverai cependant que je ne suis pas maître d'empêcher que ce que je sens ne paroisse à l'extérieur. Autant qu'il me le semble, ce qui contribueroit à dissiper cette mélancolie, ce seroit d'obtenir de vous la permission de voler quelque temps, & de voir un peu le monde ; peut-être que cet exercice contribueroit à bannir

le chagrin que j'ai dans le cœur. Oui, si vous me faites cette faveur, j'espère en voyant tant de belles choses que je n'ai jamais vues, & tant de pays & de campagnes, que la joie prendra en moi la place de la tristesse, dont vous vous êtes apperçu.

A ces paroles, qui marquoient que le petit faucon cherchoit à se séparer, le vautour qui avoit trop de tendresse pour y consentir facilement, répartit en soupirant : ah ! ce discours de séparation que vous me tenez est bien amer. Vous ferez telle autre chose que vous voudrez ; mais, au nom de Dieu, ne parlez pas de vous éloigner. Mon cher fils, quelle pensée vous est venue de vous absenter ? Se pourroit-il que vous vous seriez

mis dans l'imagination celle de voyager ? Je ne puis mieux vous exprimer combien le voyage est affreux , qu'en vous disant que c'est une mer qui engloutit tout , & un serpent qui dévore tout. On ne voyage pas que l'on ne s'expose à mille dangers & à mille fatigues , & jamais l'on ne doit s'y engager , que l'on ne soit réduit à chercher sa vie , ou que l'on ne soit dans la nécessité d'abandonner sa patrie. Dieu merci , vous n'êtes pas réduit à ces extrémités : vous vivez sans soin de maison , sans soin de nourriture , & vous êtes celui de mes fils que je considère le plus. Vous êtes le premier de tous , & je les ai si bien élevés , qu'ils sont entièrement sous votre dépendance , & prêts d'obéir à vos ordres.

Puisque rien ne vous manque, que vous avez tout en abondance, & que vous n'avez qu'à vivre joyeux & content; bannissez le dessein de voyager, je vous en conjure. Le bon sens ne veut pas que l'on abandonne sa patrie, ses parens & ses amis, lorsque l'on a toutes les commodités que vous avez. Qui se porte bien, qui a de quoi vivre & un lieu de retraite, ne se met au service de personne, ni ne voyage.

Le conseil que vous me donnez, reprit le petit faucon, part de l'affection paternelle, & de la tendresse que vous avez pour moi; mais, tout bien examiné, je ne trouve pas que ce lieu, ni la nourriture que je prends, conviennent à ma santé; & pour vous dire la vérité,

vérité, je ne puis m'y accoutumer.

A ce langage & à cette sincérité du faucon, le vautour reconnut la vérité du proverbe, qui dit que chaque chose retourne à son origine & à sa source; & il se souvint en même-temps de certains vers qui disent : mettez sous le paon du Paradis terrestre, l'œuf d'un corbeau, de qui la nourriture ne peut se changer; nourrissez le paon de figes de ce jardin délicieux, & ne lui donnez à boire que de l'eau de la fontaine de vie : avec cela que l'Ange Gabriël échauffe l'œuf de son haleine; à la fin de ces soins & de toutes ces précautions, l'œuf de corbeau ne produira qu'un corbeau, & le paon du Paradis terrestre aura perdu sa peine & son temps. Ainsi, comme il vit que

tout ce qu'il venoit de dire n'avoit pu le persuader, il tâcha d'y réussir par un autre endroit, & continua de lui parler, en disant :

Ce que je vous ai dit ci-devant, tendoit à vous obliger de vous contenir dans les bornes de la sobriété, dans laquelle je vous ai élevé jusqu'à présent. Mais ce que vous venez de me dire, me fait connoître que c'est l'intempérance qui vous gouverne. Sçachez, mon fils, que cette avidité a été la perte de mille & mille oiseaux les plus distingués, qu'elle a fait descendre du haut de l'air, pour se laisser prendre le pied dans des entraves. Il y a long-temps que les Sages ont dit que l'avide n'obtient jamais l'objet de son avidité. **Croyez-moi, ceux qui ne vivent**



pas dans la sobriété, n'ont jamais de repos; & ceux qui ne connoissent pas le prix de cette vertu, ne réussissent en aucune chose. L'on ne peut imaginer un trésor plus riche, que celui de cette vertu, lorsque l'on en sçait faire bon usage. Le Sage peut-il souhaiter une demeure plus commode, que celle où il s'est dépouillé du soin de toutes les affaires du monde? Vous n'êtes pas reconnoissant envers Dieu des avantages dont vous jouissez, & vous ne comprenez pas l'importance de n'avoir pas d'embarras dans la vie. Je crains fort que vous ne tombiez dans le même malheur qu'un certain chat avide & gourmand éprouva. Le faucon demanda quel étoit ce malheur, & comment il étoit arrivé

au chat , à quoi le voutour satisfait  
par le récit de la fable suivante.

---

## LA VIEILLE

ET

## LE CHAT MAIGRE ,

FABLE.

UNE vieille, dit-il, plus maigre  
qu'une épine sèche , demouroit  
dans une cahute aussi peu solide  
qu'une toile d'araignée , plus  
étroite que la main d'un avare ,  
& plus obscure que l'esprit d'un  
ignorant. Elle n'avoit qu'un chat  
pour toute compagnie. Ce chat  
ne vivoit que de méchant brouet  
que la vieille lui donnoit , & ja-  
mais il n'avoit vu image ou figure

de pain, pas même en idée, ni entendu prononcer à étranger ou ami, le nom de quelque viande que ce fût. Tout son plaisir & toutes ses délices se terminoient à s'approcher de l'entrée du trou d'une souris, & à se repaître de l'odeur qui lui en venoit au cerveau, ou à contempler les traces des pattes de souris sur la poussière; & lorsque cela lui arrivoit, il étoit aussi content & aussi éveillé qu'un pauvre qui a trouvé une maille. Mais lorsque le bonheur vouloit qu'il attrapât une souris, & qu'il la tint entre ses pattes, il étoit dans une joie aussi inexprimable que celle d'un gueux qui a trouvé de l'or. Cette joie duroit des mois entiers, & le chagrin étoit banni de sa tête à cent jour-

nées de distance. Il étoit même du temps sans manger après un repas de cette importance , & il tenoit cela pour une faveur très-singulière qui lui venoit d'en-haut. Qu'est-ce ceci, disoit-il , que vois-je ? Ciel ! est-ce veille ou songe , d'être si à mon aise après tant de misère ? Comme cela lui arrivoit néanmoins très-rarement , & que la maison de la vieille étoit pour lui un lieu de famine , de peine & d'affliction , à la fin il se trouva si affaibli , qu'il pouvoit à peine se soutenir.

Un jour qu'il étoit si foible qu'il n'en pouvoit plus , il grimpa sur le toit avec beaucoup de peine ; & là en regardant de côté & d'autre , il apperçut un autre chat , dont la vue le surprit ; c'étoit un

chat bien nourri, qui avoit le port d'un lion, l'embonpoint d'un léopard, l'œil vif & brillant comme l'œil de chat des Indes, le poil fin comme de la soie, aussi beau & aussi luisant que la marthe zibeline. Avec cela, il jetoit les yeux fièrement çà & là, & son miaulement approchoit du rugissement d'un lion. Il marchoit aussi avec gravité & à pas comptés, tant il étoit gros & chargé de graisse.

Quand le chat de la vieille vit un autre chat de son espece; si puissant & si gaillard: vraiment, lui dit-il, à vous voir marcher si majestueusement, & à cet air de fanté, il ne faut pas demander d'où vous venez. Vous êtes de ceux qui mangent à la table d'Abouherireh, ou vous venez de la salle des fes-

rins du Kan de la Chine. D'où vient cet air de grandeur ? Quelle est la cause de l'embonpoint & de la force qui paroissent en vous ? Ne dédaignez pas la demande que je vous fais ; je vous conjure de me dire qui vous nourrit si bien.

Le chat voisin répondit d'un air de satisfaction, je mange les restes de la table du Sultan. Je me trouve chaque matin à la porte de son palais, avec la même exactitude que si j'en étois portier ; & lorsque la salle où l'on mange est remplie de plats que l'on a desservis, je me jette dessus hardiment, & je prends quelque bon morceau de viande bien grasse, ou de pain qui vaut du gâteau, & j'ai de quoi faire bonne chere pour ce jour-là, & pour la nuit suivante. Voilà

de quelle maniere je passe la vie.

Dites-moi, je vous prie, lui demanda le chat de la vieille, qu'est-ce que de la viande grasse dont vous venez de parler, & qu'entendez-vous par ce pain qui vaut du gâteau? Jamais je n'ai entendu parler de ces ragoûts, & je n'ai mangé de ma vie que de la soupe d'une bonne vieille, & de la chair de souris, mais rarement. Le chat voisin surpris de cette simplicité, le regarda avec étonnement, & lui dit en raillant: c'est de-là que tu es si léger, & que tu as la taille si raccourcie, avec un ventre de toile d'araignée. Misérable que tu es, comme te voilà fait! Tu couvres de confusion & d'une infamie éternelle, tout ce que nous sommes de chats, par le

bel état où te voilà. Tu n'as que les oreilles & la respiration de chat. Dans tout le reste, tu n'es proprement qu'une toile d'araignée. Si tu fréquentois le palais du Sultan, & si tu y remplissois tes entrailles de morceaux friands & de viandes exquises, peut-être qu'avec une nouvelle vie tu trouverois l'embonpoint que tu n'as pas.

A cette réprimande outrageante, l'avidité & la gourmandise firent un étrange ravage & un terrible remuement dans les entrailles du chat de la vieille, & ce fut ce qui lui fit dire au chat voisin, d'une manière suppliante : mon frere, vous êtes mon voisin, & de même espèce que moi, & vous sçavez qu'entre les animaux, les chats



observent religieusement les loix de l'amitié entr'eux. La premiere fois que vous irez au palais du Sultan, qui vous empêche de faire paroître votre générosité, d'user du devoir d'un frere envers un frere, & de vouloir bien que ce miserable qui vous en supplie, ait l'avantage de vous servir de compagnie. Peut-être que par votre appui & votre autorité, ce corps ruiné & défait se remettra, & deviendra tout autre. Le chat voisin se laissa toucher de compassion à ses prieres, & il lui promit qu'il viendrait le prendre le lendemain pour le mener au festin, après quoi ils se séparèrent.

Le chat maigre descendit du toit rempli de joie & d'espérance, & fit le récit de son aventure

à la bonne vieille. Comme elle l'aimoit & le conservoit depuis long-temps, elle tâcha de le détourner de son dessein, de crainte de le perdre. Cher camarade, lui dit-elle, prends garde, ne te laisse pas tromper par les ruses des gens du monde, & ne change pas pour tous les autres biens, la provision de sobriété dont tu jouis avec moi. L'avidité présente d'abord un beau dehors, mais ce n'est que de la poussière & de la pourriture au dedans, de même que dans les tombeaux; & toutes les belles espérances qu'elle donne finissent plutôt par la mort, que par la possession de ce que l'on attend d'elle. Ainsi, puisque cette trompeuse conduit à l'infini, le plus sûr est de se fixer. Ceux qui ne se fixent

pas, ne sont jamais riches, quand même ils auroient toutes les richesses de Caroun (1). Elle lui dit encore plusieurs autres choses pour lui représenter le danger auquel il s'exposoit. Mais, le chat mal-avisé, étoit tellement enchanté & rempli du desir de goûter du festin du Sultan, qu'il n'étoit plus capable de recevoir, ni d'écouter aucun avis. Il en étoit de lui, de même que des amans, auprès de qui les conseils sont comme du vent que l'on voudroit renfermer dans une cage, ou comme de l'eau dont on entreprendroit de remplir un crible.

En un mot, le lendemain, au temps & à l'heure prescrite, le

---

(1) Caroun, selon les Mahométans, vivoit du temps de Moïse, & possédoit des richesses immenses.

chat de la vieille n'alla pas, ( il n'en avoit pas la force ) mais il se traîna au palais du Sultan avec le chat voisin. Par malheur pour lui, la maxime qui porte que le gourmand va où sa passion le conduit, dans le temps qu'il doit être frustré de son attente, se trouva véritable à son égard. En effet, avant qu'il arrivât, son mauvais destin avoit disposé les choses d'une manière toute contraire à ce qu'il s'étoit promis : car, le jour précédent les chats avoient commis un si grand désordre, que le Sultan en colere avoit ordonné très-expressément, que des archers armés d'arcs & de fleches, se missent en embuscade, & tirassent sur tous les chats qui paroïtroient, ou qui prendroient le premier morceau, qui devoit

être le dernier de leur vie.

Le chat de la vieille, qui ne sçavoit rien de cette ordonnance, enivré de la gourmandise dont il étoit pouffé, n'eût pas plutôt senti l'odeur des viandes, & entendu le son des plats, des bassins & des autres vases de porcelaine, dans lesquels elles étoient servies, qu'il se jeta dessus, malgré sa foiblesse, avec l'impétuosité d'un épervier sur sa proie, sans considérer qu'elles étoient préparées pour le Sultan. Mais son heure étoit venue, & ce n'étoit pas pour lui que la marmite avoit bouilli. A peine se fut-il saisi d'un gros morceau, qu'il se sentit frappé d'une fleche. Il le lâcha dans le moment, & s'enfuit à toutes jambes, jusqu'à ce que les forces lui manquerent. Alors

voyant ruisseler le sang de ses entrailles : si, dit-il, je ne meurs pas de ce coup fatal, je me contenterai de souris & de la fouse de ma vieille. Puisque la douceur du miel ne console pas de la piquûre de l'abeille, il vaut mieux manger du raisinet que du miel.

Je vous ai rapporté cette histoire remarquable, ajouta le vautour, afin que vous teniez à grand honneur, d'avoir place dans notre nid, & que vous compreniez quel est l'avantage que vous avez de trouver de quoi vivre en abondance, sans peine & sans soin, que vous vous contentiez de ce que Dieu nous envoie, & que vous n'en cherchiez pas davantage. Puisque vous êtes si bien ici, ne vous éloignez pas pour voyager. N'abandonnez

pas le bonheur que vous possédez, & ne vous précipitez pas vous-même dans le malheur. En un mot, n'étendez pas vos desirs jusqu'au dérèglement, & passez-vous de ce que la providence vous donne. Si la fourmi n'avoit cette retenue, & si elle vouloit entrer dans toutes les maisons pour en tirer de quoi remplir ses magasins, elle feroit tous les jours écrasée à l'entrée des portes.

Ce discours pathétique, ne fut pas capable de convaincre le faucon. Il répliqua, & dit encore au vautour : je vois bien que tous ces conseils sont un effet de la bonne volonté que vous avez pour moi; mais permettez-moi de vous dire, qu'ils ne sont pas conformes à mon génie, qui me porte à des choses

grandes & relevées. Et pour vous dire mon sentiment avec liberté, j'ajouterai qu'il n'y a que les bêtes les plus grossières, qui se contentent simplement de boire & de manger. Qui aspire au bonheur parfait, ne doit avoir pour but que de hautes entreprises, & qui veut porter la couronne parmi les grands Monarques, doit mettre la main à l'œuvre, & faire des efforts dignes de la noblesse de ses idées. Un esprit élevé comme le mien ne se borne pas à des actions de gens qui vivent de ménage. Qui veut habiter dans les logemens les plus apparens, ne s'arrête point parmi le menu peuple, & qui tend à une haute élévation, proportionne ses démarches à son ambition.

Le vautour insista pour combat-



tre le sentiment du faucon : il est impossible, dit-il encore, qu'une pensée déraisonnable, mal fondée & singulière comme la vôtre, puisse avoir son effet, & qu'une passion si démesurée, puisse arriver à sa fin. Un ouvrier ne fait rien sans avoir les instrumens nécessaires avant de travailler, & l'on ne se propose pas une fin, que l'on n'ait les moyens pour y parvenir : il est donc déraisonnable de prétendre une place parmi les grands, si auparavant on n'est muni de tous les avantages qui les accompagnent.

Le faucon interrompit le vautour en cet endroit : est-ce, dit-il, que la force de mes griffes n'est pas capable de m'élever à de gran-

des dignités ? & mon bec ne peut-il pas contribuer à me procurer le même avantage ? Sans doute que vous n'avez pas connoissance de l'histoire de ce brave qui arriva au plus haut degré du bonheur , que des oiseaux racontaient l'autre jour près de ce nid , & que j'écoutai avec plaisir. Je vous en ferai le récit , si vous avez la patience de m'écouter. Comme il vit le vautour disposé à l'entendre , il continua de parler en ces termes.



LE FILS

D'UN ARTISAN,

CONTE.

UN pauvre artisan, qui travailloit à force de bras, & qui avoit beaucoup de peine à gagner de quoi subsister lui & sa famille, eut un fils qui naquit sous une heureuse étoile; ce fils donna d'abord une marque de ce qu'il seroit un jour, en ce que dès le moment de sa naissance, son pere commença de gagner beaucoup plus qu'il ne dépensoit chaque jour, ce qui n'étoit pas arrivé auparavant. Cela fit qu'en attribuant ce bonheur à l'augmentation de sa famille, il n'oublia rien pour lui donner une bonne

éducation. Mais l'inclination du fils se porta d'abord aux armes. Car l'on eut à peine cessé de l'envelopper dans les langes, qu'il avoit continuellement l'arc & les fleches à la main, & cette passion augmenta si fort avec l'âge, que lorsque l'on voulut lui apprendre à écrire, on lui voyoit plutôt manier la lance ou le sabre, qu'une table ou de la craie pour former ses lettres dessus. Il n'y avoit pas d'exercices guerriers enfin, auxquels ils ne s'appliquât, plutôt qu'à l'étude.

Lorsqu'il fut arrivé à l'âge propre au mariage, son pere le prit en particulier, & lui parla ainsi : mon fils, lui dit-il, pour vous donner une marque du soin que je prends de vous, je veux bien vous

avertir de considérer que vous êtes présentement dans un âge mûr, & que l'âge d'enfance est passé, surtout en ce temps où l'on n'est déterminé à rien, que l'on n'agit que par passion, & que le sang bouillonne dans les veines. Ainsi, avant que le dérèglement vous jette dans le précipice de la tentation, & que le démon se serve de la concupiscence pour vous faire égarer dans le chemin de perdition, comme le mariage est un moyen propre pour retirer la jeunesse de la débauche, je veux vous unir avec une fille de même état & de même rang que vous, & pour cela je vous ferai tout l'avantage qui sera en mon pouvoir. Dites-moi ce que vous en pensez, & si vous consentez à la proposition que je

vous fais. Mon pere, répondit le fils, je vous prie de ne pas vous embarrasser du soin de me marier. Je ne vous serai pas à charge à l'égard de celle à qui je dois m'unir & donner ma foi, & je n'attends de vous aucun secours pour ce sujet. Mon fils, reprit le pere, je fais ce que vous pouvez & ce que vous ne pouvez pas. Mais je voudrois sçavoir l'argent que vous pouvez compter, & quel est le mariage dont vous entendez parler? Le fils se leva & entra dans une chambre, d'où il apporta un sabre tranchant, cent fois plus terrible que les regards des belles, & mille fois plus précieux, à son avis, que le corail de leurs levres, & en le montrant à son pere : je vous déclare, dit-il, que c'est une couronne

couronne à laquelle je dois me marier, & que ce sabre est le bien que je porterai à la communauté du mariage. Une haute fortune n'est déshonorable à personne, & le sabre est le sceau le plus propre pour légitimer le contrat d'une pareille alliance.

Ce jeune brave, guidé par son courage, n'eut pas de peine à venir à bout du dessein qu'il avoit formé, de conquérir un Empire. Il se fit chef de parti, & subjuga en peu de temps de grands pays, dont il se fit reconnoître Souverain. Cela nous apprend, ajouta le faucon, qu'un sabre pour tout bien, suffit pour se rendre maître d'un Royaume; & je vous cite cet exemple pour vous faire comprendre qu'avec mon courage & mon

intrépidité, je ne défespere pas de parvenir à la dignité la plus élevée & la plus sublime. Le cœur me dit que je réussirai dans mon projet, & que je parviendrai à l'objet de mes desirs. Ainsi, quoique vous puissiez dire, j'exécute-  
rai ce que j'ai résolu, & toutes vos raisons ne m'en empêcheront pas.

Le vautour vit bien que le faucon étoit né pour de grandes choses, que son parti étoit pris, & que ce seroit inutilement qu'il s'efforceroit de le dissuader. Il lui témoigna néanmoins par ses soupirs, la douleur qu'il ressentoit de cette séparation. Le faucon prit donc congé de son nourricier & des petits vautours, s'éloigna d'un nid où sa fortune ne devoit pas se borner, & alla en chercher une autre qui



lui fût plus convenable. Il vola long-temps par la vaste étendue de l'air, & enfin il se posa sur le sommet d'une montagne, pour prendre un peu de repos. Là, en jetant les yeux de tous les côtés, il apperçut une perdrix qui se promenoit & faisoit retentir la campagne de son chant. Pouffé par son naturel, qui le portoit à la chasse des perdrix, il s'élança dessus sans hésiter, & s'en saisit du premier vol. D'abord il la mit en pieces par l'estomac, & remplit son gosier de sa chair; il commença de goûter la délicatesse d'une viande qui surpassoit à son goût, tout ce que l'on dit de l'excellence de l'eau de la fontaine de vie, & de la douceur du sucre. Comme il n'avoit rien mangé de si friand

jusqu'alors , il disoit en lui-même en s'adressant à la perdrix qui n'étoit plus en état de l'entendre : je te trouve excellente depuis les pieds jusqu'à la tête , & je vois bien que c'est pour moi que tu as été créée. Puis se parlant à lui-même : n'est-ce pas , disoit-il , avoir gagné beaucoup en voyageant , que de t'être délivré si heureusement des méchans alimens dont l'on te nourrissoit ? En peu de temps , te voilà parvenu au bonheur de te repaître de viandes délicieuses ; & au lieu d'être renfermé dans un nid étroit & obscur , accompagné d'oiseaux vils & méprisables , tu jouis d'une pleine liberté en des lieux spacieux , où tout contribue à ta félicité. Mais , ce ne sont ici , sans doute , que les

prémices des douceurs du monde. Qui sçait ce que la fortune fera encore pour moi, & quelles faveurs elle prépare pour ma satisfaction ? Eprouvons quelle doit être notre destinée. Après ces réflexions, il reprit son vol, l'esprit satisfait, en s'occupant & en se divertissant à chasser aux perdrix.

Etant un jour sur le haut d'un rocher, qui faisoit partie d'une montagne, & attentif à découvrir quelque proie, il vit au pied de la montagne, une troupe de chasseurs & plusieurs faucons; c'étoit le Roi du pays, accompagné des gens de sa Cour, qui prenoit le divertissement de la chasse. Attentif à un spectacle aussi nouveau pour lui, son étonnement redouble en voyant un faucon s'élever

de dessus le poing du Roi, & voler après un oiseau : cette action enflamme son courage ; il devance d'une aîle rapide, le faucon royal, & lui dérobe sa proie. Le Roi, témoin de la vitesse, de l'ardeur & de la hardiesse du jeune faucon, fut enchanté de cette action ; il commanda aux plus habiles de ses chasseurs, de faire en sorte de le prendre. Les chasseurs obéirent, & lâcherent un faucon du côté où il étoit, il ne s'effaroucha pas quand il l'eut reconnu pour un oiseau de son espece. Il vola même au-devant lui, le salua, & lui fit un compliment & plusieurs demandes sur son état & sur sa fortune. Le faucon du Roi, surpris de ses manieres honnêtes, le satisfit sur sa curiosité, & lui fit naître

insensiblement le desir de devenir courtisan ; il y réussit si bien , qu'il le persuada , & qu'il se laissa prendre par les chasseurs.

Ce fut de cette maniere que le jeune faucon parvint au bonheur où son courage l'avoit conduit , & le Roi n'eut pas plutôt remarqué toutes ses bonnes qualités , qu'il l'établit dans l'honneur d'être ordinairement sur son poing. C'est ainsi que parmi les faucons , il se vit au souverain degré de félicité , après s'être vu dans la dernière bassesse.

Ce que je conclus de cette fable , ajouta Dabchelim , c'est que qui ne fait point de démarches pour arriver à la gloire , est méprisable , & qu'on ne doit pas se rebuter , malgré la fortune contraire. Pour bien mériter le nom d'homme ,

il faut avoir de grands desseins, & de hautes idées. Tel est l'homme, tel est son courage. Si ce brave faucon se fût borné à demeurer dans le nid des vautours, s'il n'eût pas abandonné leur compagnie, s'il n'eût point parcouru la mer aérienne, & s'il n'eût pas traversé montagnes & campagnes, & rôdé en mille endroits, jamais il ne fût arrivé à ce bonheur. De-là, il est manifeste qu'un homme, même de néant, malgré les difficultés qu'il rencontre, s'éleve au-dessus de sa condition en voyageant, & se procure une haute fortune. Le voyage est le printemps du cœur, & le chemin pour acquérir ce que l'on peut souhaiter ; un Poëte dit excellemment :

*Le Voyageur obtient l'objet de ses desirs.*

Dabchelim acheva son discours en cet endroit, & alors l'autre Vifir lui fit une inclination très-respectueuse, & parla en ces termes : Sire, l'on ne peut avoir aucun doute sur toutes les maximes que Votre Majesté vient d'avancer avec tant d'éloquence, & tant de netteté. Ce qui fait de la peine à vos serviteurs, c'est que la conservation de l'État, & le repos de ses sujets sont attachés à sa santé, & qu'il ne convient pas à sa sagesse d'entreprendre un voyage si pénible, & de renoncer aux plaisirs & aux commodités dont elle jouit, pour aller s'engager en des deserts impraticables.

Dabchelim arrêta le Visir en cet endroit : les hommes , répliqua-t-il , doivent être accoutumés aux peines & aux fatigues , de même que les lions , aux assauts & aux combats. On ne peut pas nier que les peuples ne peuvent être à couvert des insultes , si les Rois eux-mêmes ne se mettent en campagne , & ne parcourent leurs frontières pour les mettre en sûreté. Vous sçavez , Visirs , qu'il y a deux sortes de serviteurs de Dieu : les Rois , à qui le gouvernement des Etats & des Empires est confié , les peuples , auxquels les Rois sont obligés de procurer toute sorte de sûreté , de repos & de tranquillité. Si cela est constant , comme l'on ne peut en douter , le Roi & les sujets ne peuvent avoir en



même-temps le même privilège. Si le Roi veut jouir du repos, il ne peut le faire sans lâcher les rênes de l'Empire; & s'il veut faire son devoir, & prendre soin de sa gloire, il faut qu'il renonce à la douceur du repos. Quiconque se donne tout entier aux plaisirs & aux délicatesses, mène la vie du monde la plus heureuse en fait de plaisirs: mais, un Monarque doit être dans son Empire, comme la rose au milieu d'un jardin, où elle couche sur les épines. Selon les Philosophes, il faut voyager pour arriver à une demeure stable. Malgré la longueur de ses peines, un amant arrive au bonheur de voir l'objet après lequel il soupire. L'acquisition d'un état paisible & tranquille, dépend d'une suite de tra-

vaux & de soins , de même que la possession de ce que l'on cherche , dépend de la patience dans les souffrances. Qui donne dans la mollesse , ne doit pas se charger du fardeau d'un Empire. Mais qui veut bien s'acquitter de son devoir en régnant , doit se priver du repos & du sommeil , & s'abstenir de la débauche du vin & de l'oïiveté. Par ces moyens il acquiert une gloire solide dans tout le monde , & réussit dans tous ses souhaits. Ce fut ainsi qu'un jeune léopard parvint en peu de temps au comble de ses vœux , & rentra dans la possession de la forêt de Ferah-Efza , qui lui appartenoit de droit & par héritage. Dabchelim ayant remarqué sur le visage des deux Visirs , la curiosité qu'ils

avoient d'entendre le récit de la conduite du léopard, il leur en donna la satisfaction, & dit en continuant son discours.

---

L E

J E U N E L É O P A R D ,

F A B L E .

AUX environs de la ville de Balfora; il y avoit une île, dont l'air étoit extrêmement tempéré, couverte d'une forêt agréable, & arrosée de plusieurs sources d'eau vive, d'où couloient des ruisseaux qui serpençoient de tous les côtés, & excitoient par-tout de doux zéphirs rafraîchissans, qui donnoient la vie. Ces ruisseaux étoient bordés de fleurs de différentes cou-

leurs , & les arbres qui régnoient le long des rivages , formoient des berceaux , dont l'ombrage étoit impénétrable à l'ardeur des rayons du soleil. Le cyprès s'entremêloit avec le buis , le sapin avec le platane , & ainsi des autres arbres de différentes especes , tellement pressés les uns contre les autres , que le vent passoit seulement au-dessus , & laissoit jouir au-dessous d'un grand calme , & d'une fraîcheur admirable ; & tous ces agrémens avoient fait donner à cette forêt le nom de *Ferah-Efza* , c'est-à-dire , augmentation de joie.

Un léopard des plus féroces , s'étoit emparé & rendu maître de cette forêt , avec un pouvoir si absolu , que les lions les plus fiers , n'osoient seulement penser à cette

retraite , tant il s'étoit rendu redoutable. Il en étoit de même , à plus forte raison , de toutes les autres bêtes sauvages , dont pas une de sa vie , ne passoit même par l'endroit , où il s'étoit arrêté un seul moment. Il y avoit long-temps qu'il en étoit en pleine possession , sans que rien lui eût donné le moindre ombrage , ou qu'il eût trouvé aucun obstacle à ses volontés. Il n'avoit pour successeur , qu'un jeune léopard , qu'il aimoit comme la prunelle de ses yeux , & son dessein étoit dès qu'il seroit dans un âge mûr , & qu'il auroit ensanglanté ses griffes & ses dents du sang des lions , de lui remettre le commandement entier de la forêt , & de se retirer dans une solitude pour y passer le reste de ses

phant le plus puissant, ne mettroit pas même le pied impunément sur le bord de ses terres. La crainte que les autres animaux ont du malheur qui pourroit leur en arriver, fait qu'ils ne passent ni par les bocages, ni par les collines de sa dépendance. Nous pouvons encore vous assurer que le griffon du Caucase, ne se hasarderait pas de voler par-dessus ses états, à cause de son souffle envenimé, & vous pouvez juger si les autres oiseaux osent le faire. Vous devez donc croire que des animaux comme nous, aussi foibles que des gazelles, n'osent se mesurer avec lui; & vous savez qu'un renard ne peut pas tenir contre un loup. Vous ne devez pas non plus songer à l'attaquer corps à corps, parce qu'un

léopard, jeune & foible, comme vous l'êtes, qui entreprend de venir aux mains avec un ennemi plus fort que lui, court risque de tomber d'une maniere à ne se relever jamais. Pour vous dire notre sentiment touchant vos intérêts, si vous voulez nous croire, allez vous réfugier à sa cour, excusez-vous de votre hardiesse sur l'état misérable où vous êtes, & dites-lui avec sincérité & sans déguisement, que vous vous remettez à sa merci. Dans le mauvais état où sont vos affaires, le meilleur conseil que vous puissiez prendre, est de diffimuler.

Le jeune léopard goûta l'avis de ces animaux; il les remercia & se mit en chemin sans différer, résolu de se soumettre à tout. En arrivant

à la cour du lion, il se présenta à lui, & lui fit son compliment, avec le respect & toutes les humiliations d'un esclave le plus soumis. Le lion lui fit un accueil très-favorable, & lui donna un emploi conforme à sa qualité, dont le léopard le remercia avec des vœux pour sa prospérité, & en des termes choisis, qui firent admirer la vivacité de son esprit par le lion même, & par les courtisans qui étoient présens; le léopard s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa charge avec exactitude, & il le fit d'une manière qui ne marquoit pas moins son zèle, qu'une capacité extraordinaire. Le lion, qui connoissoit & qui sçavoit récompenser le mérite, le distingua bientôt par-dessus les autres. Pour



lui donner des marques réelles de son estime , & de la satisfaction qu'il avoit de sa conduite , il le combla de bienfaits , & le reçut dans sa faveur. Cela lui attira l'envie des autres courtisans ; mais quelque bonté que le lion lui témoignât , il n'en abusoit pas ; il étoit au contraire plus assidu à faire sa cour , & n'étoit pas un moment sans s'appliquer aux affaires que le lion lui avoit confiées. Il sçavoit que plus l'on travaille , & plus l'on est considéré en quelque état que ce soit.

Un jour le lion eut une commission pressante à faire exécuter dans un bois un peu éloigné , mais dans un temps de chaleur si grande , que les montagnes & les campagnes paroissent impraticables , & que la

moëlle bouilloit dans les os des animaux : par une chaleur si excessive, disoit-il en lui-même, que l'huître au fond de la mer, & les oiseaux dans l'air en sont rôtis, & que la salamandre, même pour l'éviter, se tient cachée dans son feu ; qui seroit celui de mes Officiers, qui sans se ménager & sans avoir égard à un si grand obstacle, voudroit se charger de mes ordres, qui ne demandent pas de retardement.

Le jeune léopard arriva pour faire sa cour, dans le moment que le lion étoit occupé de cette pensée, & il remarqua qu'il étoit reçu en lui-même. Alors, comme il se sentoît assez de courage pour entreprendre les choses les plus difficiles, il s'approcha du trône

du lion , & après lui avoir témoigné qu'il s'appercevoit que quelque chose lui faisoit peine , il le supplia de vouloir bien lui en faire part , s'il le jugeoit capable de contribuer à l'en délivrer. Le lion s'expliqua , & le jeune léopard se chargea de ses ordres. Il prit un nombre d'animaux sujets du lion , dont il avoit besoin pour l'exécution , & avec une grande diligence , il arriva sur le midi , au lieu où il devoit se rendre , & après avoir exécuté l'ordre qu'il avoit , il retourna de même auprès du lion , qui fut très-satisfait de son zèle & de ce qu'il avoit fait. Comme il se retiroit chez lui , des courtisans qui étoient d'intelligence , & qui avoient leur dessein , l'aborderent : Vous avez

fait, lui dirent-ils, beaucoup de chemin par cette grande chaleur ; Dieu soit loué, votre voyage a été heureux, & il ne reste aucune crainte de trouble. Vous feriez sagement de venir vous reposer quelques momens à l'ombre d'un arbre, & appaiser avec de bonne eau fraîche la grande soif que vous devez avoir. Venez, prenez un peu de relâche, les peines de ce monde ne sont pas le but que l'on doit se proposer dans la vie.

Le jeune léopard ne se laissa pas surprendre par ce conseil diffimulé : c'est en travaillant, pour le repos du lion notre maître, répondit-il avec un souris, que j'ai acquis le bonheur d'être bien dans son estime ; voulez-vous que je contribue moi-même à la détruire par mon oisiveté

oisiveté & par ma négligence ? Après avoir achevé cet ouvrage avec tant de difficulté, seroit-il de bon sens que j'en sapsse les fondemens, en m'abandonnant aux plaisirs & à la mollesse ? Peut-on amasser un trésor sans soins ? Trésor & soins sont deux choses qui s'accompagnent, & qui ne se quittent point. On n'arrive où je me suis proposé d'arriver, qu'en souffrant tout ce qu'il y a de plus difficile, & l'on n'y arrive pas en se laissant entraîner par le torrent de ses desirs & de ses passions.

Le lion fut informé des particularités de cet entretien, & il demeura un espace de temps plongé dans une mer de différentes pensées, dont il fut agité. Il leva la tête enfin, avec un visage ouvert,

qui marquoit sa bonne intention : Qui aspire , dit-il , à commander aux autres , doit s'élever lui-même aux travers des peines & des souffrances , & les peuples ne peuvent jouir du repos , que lorsqu'ils sont commandés par des Princes qui ne mettent pas la tête sur le coussin pour en prendre. Le Monarque qui ne se donne pas de repos , fait naître le repos. En achevant ces paroles , il fit appeler le jeune léopard , & après de grands honneurs & toutes les carettes imaginables , il lui remit en toute souveraineté , la forêt qui lui appartenoit par droit de succession ; non content de cette grace , il le déclara encore son lieutenant général dans tout ce qui étoit du ressort de ses Etats.

Par cette fable, ajouta Dabchelim, il est aisé de connoître que personne n'est jamais arrivé à la fin de ses espérances, qu'en y employant toute sorte d'efforts. C'est pourquoi, puisque dans le voyage de l'Isle de Sarandib, je ne me propose autre chose, que d'acquérir de la vertu, c'est une résolution que je veux exécuter absolument, quelques peines, quelques fatigues, quelques difficultés qu'il y ait à effuyer.

Les Visirs connoissant que rien n'étoit capable de détourner le Roi de son dessein, se rendirent à tout ce qu'il voulut. Ainsi ils ne songerent plus qu'à mettre ordre aux préparatifs du voyage. Dabchelim cependant reçut les complimens des seigneurs de son Em-

pire sur son départ, & il en choisit un sur la fidélité & sur la capacité duquel il avoit le plus de confiance, qu'il chargea du gouvernement pendant son absence. Et afin qu'il s'en acquittât avec plus de connoissance pour le bien de ses sujets, il lui laissa une instruction fort ample, remplie des maximes qu'il devoit suiivre dans l'administration de la justice. Après avoir pourvu à tout ce qu'il jugea nécessaire, il partit enfin, accompagné des Officiers qui approchoient le plus près de sa personne, & avec une suite convenable à sa grandeur & à sa puissance. Il passa de ville en ville, en faisant de belles remarques qui l'instruisoient & qui le consoloient suffisamment des incommodités & des peines qu'il souffroit; & après un long voyage,



tant par terre que par mer , il aborda enfin à l'Isle de Sarandib , avec une satisfaction d'autant plus grande , qu'il y respiroit un air le plus pur & le plus délicieux du monde. Avec cela , il trouva que l'eau que l'on y buvoit , étoit très-excellente , que la terre y fentoit le musc & l'ambre , & que les quatre élémens y conservoient une température si parfaite , qu'il étoit impossible de n'y pas vivre agréablement.

Quand ce Monarque fut arrivé dans la ville qui donne son nom à toute l'Isle , il s'y remit de ses fatigues pendant quelques jours , avant de prendre le chemin de la montagne , qui étoit au milieu de l'Isle. Il fit ce voyage seulement avec un nombre choisi de ses cour-

rifans les plus favoris, & d'Officiers les plus nécessaires. Quoique la montagne fût d'une hauteur excessive, les environs néanmoins n'en étoient pas affreux, comme il arrive assez souvent. Ce n'étoit que verdure émaillée de fleurs de tous les côtés, & que jardins arrosés de ruisseaux, parsemés de roses & de toutes sortes d'herbes odoriférantes. Il vit & parcourut tous ces lieux, qui avoient été honorés de la présence d'Adam, selon la tradition, avec autant de plaisir que de dévotion. Il arriva enfin à un endroit où il apperçut une ouverture de grotte, dont l'entrée, quoiqu'obscure, avoit quelque chose de majestueux. Il s'informa dans les habitations voisines de ce que c'étoit, & il ap-

prit qu'un Philosophe ou Bramine de grande réputation y faisoit sa demeure, que son nom étoit Bidpai, c'est-à-dire, *Philosophe charitable*, & que c'étoit un personnage de grande vertu, rempli de plusieurs belles connoissances, lequel avoit défriché les épines des mœurs dépravées, par une vie pénible & solitaire, & passoit les jours & les nuits en des prieres & veilles continuelles.

Dabchelim s'avança jusqu'à la grotte, & s'arrêta quelque temps à l'entrée, avec grande impatience de voir le Bramine; mais sans ouvrir la bouche de crainte de l'interrompre. Le vénérable vieillard, qui sçavoit par révélation le sujet du voyage du Roi des Indes, étoit au fond de la grotte, d'où il l'ap-

perçut, & connut son inquiétude entrez en paix ; lui cria-t-il. Dabchelim entra, & en saluant celui qui l'avoit appelé, il ne douta pas qu'il ne fût celui qu'il cherchoit, & le personnage qui lui donneroit la satisfaction qu'il souhaitoit. Le Bramine le reçut avec respect & avec honneur, le pria de s'asseoir, lui demanda le sujet d'un si grand voyage, qui devoit lui avoir coûté beaucoup de peines. Dabchelim lui fit le récit du songe qu'il avoit eu, du trésor qu'il avoit trouvé, & sur toute chose du testament qui l'avoit principalement déterminé à l'entreprendre ; & lorsqu'il eut achevé : béni soit le Monarque de grand courage, dit le Bramine avec un visage rempli de joie, qui s'est exposé à tant de fatigues, dans

l'intention d'acquérir de la vertu, des connoissances & des instructions pour le bien de ses états, & pour le repos de ses sujets. Alors, sans se faire prier, il témoigna qu'il étoit prêt de découvrir ses secrets, & d'ouvrir le trésor de sa sagesse ; & que pour cela il vouloit bien se priver, pendant quelques jours, de ses exercices ordinaires, afin de lui faire part des hautes maximes de son profond sçavoir.

Dans le cours des entretiens qu'ils eurent ensemble, Dabchelim qui possédoit le testament de Houschenk en sa mémoire, proposoit les articles ; sur chacun, le Bramine lui donnoit des explications, avec des enseignemens convenables au sujet dont il s'agissoit, & Dabchelim ne perdoit rien de tout ce qu'il lui disoit. H v

---

**C H A P I T R E I.**

*Qu'il ne faut pas écouter les discours  
des médifans.*

**L**E premier enseignement du testament , dit Dabchelim au Bramine , porte que celui qui se trouve honoré de la faveur d'un Sultan , devient d'abord l'objet de l'envie , tant des peuples que des courtifans , & que ceux de ces derniers qui approchent le plus près de la personne du Prince , employent toutes les adresses & toutes les ruses imaginables , pour détruire les autres dans son esprit par leurs médifances : ainsi un Monarque doit être continuellement sur ses gardes , afin de ne pas se laisser sur

prendre par leurs discours. C'est, d'après ce principe, qu'un Sage a dit : ne donnez pas accès auprès de vous aux médifans, qui ne s'épargnent pas eux-mêmes en dardant leurs aiguillons les uns contre les autres. Ils témoignent de l'amitié en apparence ; dans le fond, ils n'ont d'autre intention que de tromper. Vénéralde Philofophe & fage Bramine, j'efpere que, pour me fervir d'exemple & de modele fur ce fujet, vous me ferez l'hiftoire d'un favori ou d'un Miniftre que les difcours empoifonnés de l'envie auroient privé de l'amitié de fon Maître.

Croyez-moi, puiffant Roi, répondit le Bramine ; il eft constant que le fondement le plus folide d'une Monarchie, eft pofé fur -

cette maxime : que si un Monarque prête une fois l'oreille aux discours pernicioeux des courtisans animés par envie , contre ceux qu'il a favorisés de sa confiance pour l'administration de ses affaires , il n'aura pas long-temps pour eux la considération qu'il doit avoir , il les éloignera , ou même leur fera perdre la vie. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que l'on ne détruit pas un Ministre , que l'Etat n'en souffre considérablement. J'ajouterai même que toutes les fois qu'un mal-intentionné trouve le moyen de se mettre entre deux amis bien unis , il ne manque pas de dissoudre cette union par ses artifices. Un fourbe de renard en donne un bel exemple dans l'amitié qui étoit entre un bœuf & un lion , qu'il détruisit par



une méchanceté signalée : en voici l'histoire.

---

UN MARCHAND

ET

SES DEUX FILS,

CONTE.

AUTREFOIS un Marchand qui avoit vu le monde , & qui avoit éprouvé également les bonnes & les mauvaises fortunes , avoit aussi acquis en même - temps de la sagesse , de la prudence , de la bonne foi , de l'intelligence dans les affaires , & la connoissance d'une infinité de choses. Il avoit voyagé en plusieurs Etats , où le négoce l'avoit appelé ; & à force d'avoir

passé de provinces en provinces , il étoit aussi peu embarrassé de se mettre en chemin pour aller à l'extrémité d'une quatrième partie de la terre , que s'il n'eût eu à faire qu'un voyage d'une semaine. Aussi, par les peines & par les fatigues qu'il s'étoit données, il avoit amassé de grandes richesses, tant en argent qu'en possessions, & en bestiaux.

Après une vie d'une assez longue durée, se voyant les cheveux blancs, foible, voûté, & accablé d'incommodités, il connoit fort bien que la mort approchoit, & que ses infirmités lui marquoient suffisamment qu'il devoit songer à partir de ce monde, & abandonner toutes ces choses. Pour s'y disposer, il appela deux fils qu'il

avoit , & qu'il confidéroit comme des rejets par lesquels il devoit revivre. A l'âge qu'ils avoient l'un & l'autre ; ils ne manquoient ni de courage , ni de lumieres fuffifantes pour se conduire eux-mêmes. Comme ils se fioient néanmoins aux grands biens , qui ne pouvoient leur échapper , & que par un emportement de jeunesse , ils faisoient de grandes dépenses , & passoit leurs plus belles années dans la débauche & dans l'oifiveté , le pere qui les aimoit tendrement , & vouloit tâcher de les mettre dans le bon chemin par ses conseils , leur dit : Mes enfans , vous n'avez pas éprouvé quelle est la peine d'acquérir des richesses ; c'est pourquoi vous êtes excusables de n'en pas connoître la

valeur, parce que, selon le proverbe, l'on ne connoît qu'après avoir goûté. Il est bon que vous sachiez que les richesses sont le capital sur lequel on doit fonder le bonheur de cette vie, & que c'est par elles que l'on se met au-dessus du commun des hommes, qui peuvent être rangés en trois classes. Les uns recherchent les plaisirs & la tranquillité de la vie, & n'ont d'autre but que de manger, de boire, & de satisfaire leurs passions. Les seconds veulent s'élever au-dessus des autres, & ce sont ceux qui aspirent après les charges & les dignités ; ces deux fortes de personnes ont besoin de richesses pour vivre suivant leurs desirs. Les troisiemes s'appliquent seulement à mériter pour l'autre monde, &

par cet endroit ils sont préférables aux autres, & d'un ordre plus relevé. Ils ont néanmoins besoin de richesses bien acquises, pour en faire de bonnes œuvres, & on ne peut les employer à un meilleur usage. Ainsi, en quelque état que ce soit, les richesses sont nécessaires; mais il est impossible de les acquérir, sans se donner beaucoup de peine, & si quelqu'un en obtient par d'autres voies, elles se dissipent bientôt, parce qu'il n'en connoît pas la valeur, & n'a pas travaillé à les amasser. Un vent les lui a amenées, & un vent les emporte de même. Je vous dis tout ceci, afin de vous faire comprendre la nécessité qu'il y a de vous retirer de la négligence à laquelle vous vous êtes abandonnés, &

afin que vous vous donniez entièrement à l'épargne , & au soin de menager & d'acquérir en vous attachant au négoce , l'unique ressource pour amasser des biens solides , comme vous sçavez que je m'y suis appliqué.

Quand le bon vieillard eut achevé de parler , son fils aîné prit la parole : mon pere , dit-il , vous nous prêchez d'amasser & d'acquérir du bien ; mais vous me permettez de vous représenter que vos conseils sont opposés à la résignation & à la confiance que l'on doit avoir aux décrets éternels du ciel. En effet , il est constant que personne n'a de richesses , ni de quoi subsister , qu'autant qu'il plaît à Dieu. Quelque peine que l'on se donne , l'on n'en a pas plus pour

écla, ni au-delà de ce qu'on en doit avoir. Qu'on se fatigue, ou que l'on demeure en repos, l'on n'a d'abondance ou de disette, qu'autant que le destin en a ordonné. Chacun a son destin de toute éternité, qui n'est sujet à aucun changement, malgré tous les efforts & tous les soins du monde. J'ai voulu éviter mon destin, me disoit une personne de bon sens & de distinction; à la fin, cependant je n'ai pas laissé d'en sentir les effets; & quelque peine que je me fois donné pour arriver à mon but, jamais je n'ai pu y réussir. Ainsi, soit que nous travaillions mon frère & moi, & que nous embrassions une profession à gagner du bien, ou que nous passions notre vie à ne rien faire, jamais nous ne ferons

changer le sort qui nous est prescrit ; ce qui arriva à deux Princes, est un témoignage bien authentique de ce que j'avance. L'un acquit un trésor, & l'autre perdit un Royaume, sur la confiance qu'il avoit que ce trésor étoit en sa possession, quoique cela ne fût pas. Le pere demanda comment cela étoit arrivé, & le fils en continuant, dit.



## L E R O I

E T

## L E D E R V I C H E ,

C O N T E .

**D**ANS la ville d'Halep, aux confins de l'Arabie, régnoit un puissant



Roi, qui avoit effuyé plusieurs revers de fortune , & passé pour le moins autant de fâcheuses nuits que d'heureux jours. Deux Princes, ses fils, enflés de la grandeur de leur naissance , des trésors & de la couronne qu'ils attendoient, passaient les jours & les nuits dans la débauche , & au milieu des concerts de voix & d'instrumens , en se faisant chanter différentes chansons à boire , & une particulièrement, dont voici le sens. « Garçon, » fais rouler le verre que tu tiens » à la main ; puisque nous devons » bientôt être privés de ce monde, » que la voûte des cieux emploie » si peu de momens à mesurer le » cours de notre vie , & qu'à peine » on a le temps d'ouvrir & de fermer l'œil , pour s'appercevoir

» que l'on vit , ne fois pas aussi un  
 » moment sans nous verser à boire,  
 » redouble , que nous n'ayons pas  
 » même le temps de cligner l'œil ».  
 Et cette autre : » Garçon , apporte-  
 » nous de ce vin de couleur & d'o-  
 » deur de rose. Puisque personne  
 » ne demeure éternellement en ce  
 » monde , réjouissons - nous au  
 » moins dans le moment que nous  
 » avons à vivre , & chantons à  
 » pleine gorge , comme le rossignol ».

Quoique le Roi , leur pere , sage , prudent & d'une grande expérience , eût de grands trésors en pierreries & en argent comptant , il craignit que les Princes , ses fils , ne dissipassent mal-à-propos tant de richesses qu'il avoit amassées avec des peines incroyables : pour

empêcher que cela n'arrivât, il fit enterrer toutes ces richesses dans l'hermitage d'un Derviche retiré près de la ville, qu'il honoroit de son estime, & qui d'ailleurs s'étoit acquis une grande vénération parmi le peuple, qui le regardoit comme un saint personnage; il le fit si secrètement, que personne n'en eut connoissance. Il chargea même sur cela le Derviche de sa dernière volonté, & lui dit : lorsque la grandeur & les honneurs inconstans auront abandonné les Princes mes fils, qu'ils seront pauvres, misérables, & réduits à la dernière nécessité, je vous recommande de leur donner avis de ce trésor, & pas plutôt. Peut-être qu'après avoir bien souffert, ils sortiront de leur assoupissement,

fongeront à leurs affaires, & s'abstiendront des dépenses frivoles qui les auront jetés dans cette misère. Le Derviche promet de s'acquitter fidèlement & ponctuellement de sa dernière volonté.

Pour mieux cacher ce qu'il venoit de faire, le Roi fit construire une espèce de tour forte dans son palais, & en feignant qu'il y avoit enfermé toutes ses richesses, il dit aux Princes qu'ils y trouveroient tout ce qu'il avoit de plus précieux; si par la révolution du temps inconstant, ajouta-t-il, vous vous trouviez dans l'indigence, ouvrez ce trésor, il y a de quoi rétablir le mauvais état de vos affaires.

Peu de temps après, selon le cours de la nature, par laquelle tout homme est mortel, le Roi &  
le

le Derviche moururent en peu de jours l'un après l'autre, & le trésor demeura dans l'hermitage, sans que personne en pût donner la moindre nouvelle. Le Roi mort, les deux freres se firent une guerre cruelle & sanglante; pour la succession du Royaume & pour la possession du trésor, l'aîné enfin, de qui le parti étoit plus puissant, demeura vainqueur & possesseur absolu de l'un & de l'autre, à ce qu'il croyoit, & laissa son frere dans un état à ne pouvoir se relever.

Ce dernier, qui se vit déchu de ses espérances, & même privé de ce qui lui appartenoit par droit d'héritage, dit en lui-même: puisque du suprême degré de bonheur où je me suis vu, me voici tombé

dans le dernier degré de misère ; que le ciel trompeur & la fortune outrageante , ont fait éclater leur haine contre moi , que gagnerois-je autre chose qu'un fâcheux repentir , si j'entreprendois une autre fois de monter au même degré de félicité ? Je n'en aurois que du chagrin & de l'affliction , & la seconde tentative ne seroit pas plus heureuse que la première. Il faut donc abandonner le monde , puisqu'il est passager , autant pour les jeunes gens , que pour les vieillards. Je veux chercher un autre Royaume plus estimable que celui qui vient de m'être ravi , & m'ouvrir une porte plus heureuse que celle qui vient de m'être fermée. Puisque la souveraineté à laquelle je croyois déjà être arrivé , m'est échappés ,

le parti le plus avantageux que je puisse prendre, est d'embrasser la vie de retraite & de résignation à Dieu, & de m'engager dans la profession de Derviche, que l'on peut appeler avec justice un Empire qui n'est pas sujet à révolution. Le Derviche qui a pris le trésor de la solitude en partage, est Derviche de nom; mais dans la vérité, il est maître de tout le monde.

Cette résolution prise, le Prince sortit de la ville, & en marchant, sans avoir encore déterminé de quel côté il tourneroit ses pas, pour l'exécution de son dessein: un tel Derviche, se dit-il à soi-même, étoit grand ami du Roi mon père, qui avoit beaucoup de vénération pour lui, je ne puis

mieux faire que d'aller à son hermitage comme à un asyle de sûreté. J'espère que ce sera une bénédiction pour moi de demeurer dans un lieu où il respire, & dont il foule la terre sous ses pieds, pour se perfectionner dans le culte de Dieu, & arriver à la possession du Royaume d'un parfait abandonnement de toutes choses. Il arriva à l'hermitage; mais il n'y trouva personne. On lui dit que le Derviche avoit passé de cette vie à l'autre monde, & que depuis sa mort personne ne s'étoit présenté pour prendre sa place. Cela l'affligea sensiblement, & lui fit faire encore plusieurs réflexions sur le malheureux état de sa destinée. Il prit néanmoins confiance sur les grâces qu'il espéroit d'obtenir par



l'entremise de ce saint homme, & après s'être déterminé à s'établir dans l'hermitage, il y resta.

Au bout de quelques jours, comme le Prince examinoit toutes les dépendances de l'hermitage, il apperçut un tuyau qui servoit à conduire de l'eau de pluie dans une cîte, & même une ouverture pour en puiser l'eau. Il essaya d'en tirer, & il ne s'y en trouva pas. Il s'étoit pourvu d'eau ailleurs jusqu'alors; mais l'avantage d'en trouver chez lui, le fit résoudre à mettre la cîte en état de s'en servir. Il y descendit, & en l'examinant, outre qu'il apperçut que le tuyau étoit bouché, il remarqua aussi un endroit, où il paroissoit que l'on avoit remué la terre il n'y avoit pas long-temps. Il

voulut voir ce que c'étoit , & en peu de temps, il découvrit l'entrée du trésor que le Roi son pere avoit fait cacher. Il l'ouvrit, & lorsqu'il eut vu les pierreries, l'or & l'argent dont il étoit rempli, il se prosterna, & remercia Dieu de sa bonté, & de la faveur dont il le combloit. En se consultant sur cette aventure: Voilà, dit-il, des richesses immenses & prodigieuses; mais je serois indigne de ma bonne fortune, si je passois les bornes de la modération par une joie trop éclatante de cette découverte. Il ne faut pas que cela me porte à rien faire d'opposé à la vie retirée que j'ai embrassée, ni à m'écarter des routes de la médiocrité, pour m'exposer à tout perdre. Je veux attendre & voir

ce que le temps fera naître de favorable, pour en pouvoir faire un usage légitime.

Le Roi son frere occupoit cependant le trône, & jouissoit du pouvoir absolu. Mais il n'avoit ni expérience, ni habileté pour maintenir ses troupes dans la discipline, il se fia sur le trésor qu'il prétendoit que son pere avoit caché dans le palais, & dépensa le peu qu'il avoit sans ménagement. Avec cela il étoit si prévenu de sa puissance, qu'il tenoit beaucoup au-dessous de sa grandeur, de penser seulement que ses voisins osassent l'attaquer. Il négligeoit même de s'informer de ce que le Prince son frere étoit devenu.

Il étoit dans cette tranquillité apparente, lorsque tout-à-coup un

puissant ennemi prit les armes contre lui , résolu de le chasser de ses Etats , & de s'en emparer. A cette nouvelle , sçachant que le peu de finances qu'il avoit trouvé à son avènement à la couronne , étoit épuisé , & que ses troupes n'avoient ni armes ni équipage , il eut recours à la tour où son pere avoit marqué qu'il avoit caché ses trésors. Le besoin de s'en servir étoit pressant pour se maintenir dans son Royaume , fondé sur la maxime qui dit que les Rois ne sont Rois que par leurs troupes , & que l'on n'a de troupes qu'à proportion que l'on a de l'argent. Il chercha le trésor avec grand empressement ; mais il ne trouva rien , & tous ses soins ne servirent qu'à lui causer l'affliction la plus sensible.

que l'on puisse imaginer, puisque la douleur de ne pas trouver ce qu'il cherchoit dans le besoin qu'il en avoit, augmentoit d'autant plus qu'il se donnoit de peine à le chercher inutilement.

Privé de la ressource qu'il croyoit lui rester, il ramassa autant de troupes qu'il lui fut possible, & marcha à leur tête au-devant de l'ennemi, il le rencontra, & accepta la bataille qui lui fut présentée. Il combattit en personne avec valeur, pour donner exemple à ses soldats; mais au plus fort de la mêlée, il reçut un coup de fleche, dont il mourut. De l'autre côté, le Roi ennemi reçut un coup de sabre qui lui abattit la tête. Par cette perte mutuelle, les deux armées demeurées sans Roi, & sans

Chef, furent dans une grande confusion, & peu s'en fallut qu'elles ne s'entre-détruisissent l'une & l'autre, tant elles étoient animées à venger une mort qui leur étoit réciproquement si funeste. Après beaucoup de sang répandu, les généraux de l'une & de l'autre armée s'abouchèrent enfin, & consulterent sur les moyens de rendre les deux nations amies. Ils convinrent qu'il falloit choisir pour Roi des deux nations, un sujet qui fût d'une maison royale, & en chercher un avec cette qualité, capable d'ailleurs de soutenir dignement le poids du souverain pouvoir. Après plusieurs délibérations, ils fixerent leur choix sur la personne du Prince retiré dans l'hermitage, prévenu qu'après avoir

pris la résolution d'abandonner le monde, il les gouverneroit avec toute la justice & l'équité possible.

En conséquence de cette élection, les plus distingués des deux Etats députés pour lui offrir la couronne dont il avoit été jugé digne, se rendirent à l'hermitage, & après lui avoir rendu leurs respects, ils lui firent part du vœu des deux nations. Le Prince ne put se dispenser d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit, & les députés l'ayant tiré de l'hermitage le mirent sur le trône. Ainsi, après s'être abandonné à la volonté de Dieu, il se vit en possession non-seulement du trésor du Roi son pere, mais même de deux puissans Etats.

Cet exemple, ajouta le fils du Marchand, fait voir que tous les

soins & toutes les peines que l'on se donne, ne produisent aucune avance pour arriver à l'état où l'on est appelé, & que le plus grand secret est de demeurer là-dessus dans une parfaite résignation sur ce que Dieu en a ordonné. C'est Dieu qui se charge du soin de tout le monde, & particulièrement de ceux qui se donnent à lui, qu'il protège par-dessus les autres. Rien n'est plus avantageux que cette résignation. En effet, est-il rien de plus aimable que de renoncer à soi-même? C'est aussi le seul parti que j'ai résolu de suivre.

Mon fils, répliqua le pere à ce discours, quoiqu'il y ait de la vérité dans ce que vous venez de me dire; rien néanmoins ne se fait en ce monde que par un concours de



causes, & Dieu gouverne toutes choses, de maniere que les plantes & les arbres, par exemple, ne produisent rien qu'à force d'une bonne culture. C'est pour cela qu'un laboureur qui avoit l'expérience de plusieurs années, disoit à son fils, que le bonheur du labourage consistoit à bien employer la charrue. La véritable résignation que vous devez embrasser, est de n'entreprendre aucune chose, qu'en vous servant des moyens par lesquels vous pouvez les obtenir, & posséder en même-temps ce que Dieu vous accorde. C'est ce qui a fait dire à des personnes d'une grande sagesse, qu'il faut agir pour ne pas croupir dans l'oïveté, & rapporter à Dieu tout ce que l'on acquiert par le travail; qu'autrement

l'on feroit coupable d'une négligence criminelle. Un Poëte nous avertit de notre devoir, quand il dit :

*La résignation ne doit pas vous jeter  
dans l'inaction.*

Ecoutez aussi ce qu'un ami de Dieu dit sur le même sujet. Travaillez & mettez votre confiance au Tout-Puissant, & en vous résignant à sa volonté, ne laissez pas de travailler. Sans doute que vous n'avez pas entendu parler de l'histoire d'un Derviche, qui, après avoir vu ce qui étoit arrivé entre un faucon & une petite corneille, se mit en fantaisie d'abandonner toute sorte de travail, même celui qui étoit nécessaire pour sa subsistance,

Mais cela lui attira une rude réprimande de la part de celui qui a fait toutes choses. Le pere qui vit que ses enfans lui prêtoient attention, leur récita le conte suivant.

---

## LE DERVICHE

ET

LA PETITE CORNEILLE,

CONTE.

UN Derviche traversoit un jour une forêt, & faisoit de profondes réflexions sur les marques visibles & continuelles de la bonté, de la miséricorde & de la toute-puissance de Dieu. Il étoit en cette méditation, lorsqu'il vit un faucon voler & se poser sur un arbre avec

un morceau de viande au bec , qu'il déposa dans un nid en le couvrant de ses aïles , & en criant d'une maniere qui marquoit qu'il faisoit une action de piété & de compassion. Surpris de cet objet , il s'arrêta pour découvrir ce que c'étoit, il vit qu'il y avoit dans ce nid une petite corneille sans plumes & sans aïles , abandonnée de pere & de mere , que le faucon nourrissoit de cette viande par morceaux , à proportion de la capacité de son gosier.

A cette merveille : que la bonté & la miséricorde de Dieu sont admirables , s'écria le Derviche , de ne pas permettre qu'une petite corneille orpheline , & incapable de sortir de son nid , manque de nourriture ; & par sa providence , un

faucon qui a les griffes fortes & le bec perçant , prend soin d'un petit oiseau d'une espece toute différente de la sienne , & fait plus pour lui , que ne feroient peut-être le pere & la mere de cette corneille ! La surface de la terre est une table commune , que Dieu a préparée à toutes ses créatures , elles y sont également invitées. Sa libéralité s'étend même à pourvoir le grifson d'alimens sur le Caucase. Absorbé dans une profonde avarice , j'emploie cependant tous mes soins à chercher ma vie , & à me pourvoir d'un morceau de pain. C'en est fait , je veux dorenavant me délivrer de tout cet embarras , & effacer absolument de mon cœur , la passion d'acquérir , dans laquelle je suis malheureusement plongé :

je laisserai même toute sorte de travail qui peut y avoir rapport, puisque Dieu est la source de tout bien.

La résolution du Derviche , toute inconfidérée qu'elle étoit , fut si ferme , qu'il commença dès lors à l'exécuter. Il se retira dans un lieu à l'écart ; & là , sans faire aucune démarche pour sa subsistance , il se remit entièrement à la providence de celui qui prend soin généralement de toutes choses. Pour se confirmer davantage dans cette résignation : N'attache pas ton cœur , se disoit-il , aux causes secondes , repose-toi sur la première de toutes. Il demeura trois jours & trois nuits dans une inaction parfaite , sans boire & sans manger , en attendant en sa

faveur un miracle semblable à celui de la petite corneille. A la fin, il fut attaqué d'une foiblesse si grande, qu'il n'étoit plus en état de faire même ses exercices de dévotion. Pour le tirer de son erreur, Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit : toi qui me fers, sçache que j'ai créé la machine de l'univers telle qu'elle est, à la charge & condition que les causes secondes agiroient, & que les hommes travailleroient pour se nourrir. Je pourrois, par ma puissance, contribuer immédiatement à ta nourriture, sans aucun soin de ta part; mais par un décret de ma sagesse, les besoins des créatures sont sujets aux causes secondes, & c'est par elles qu'elles subsistent, & se maintiennent. Prétends-tu, par ta

résignation, t'opposer à ma sagesse & à ma providence?

Mon fils, poursuivit le père, apprenez de cet exemple, que les causes secondes doivent avoir leur cours, & par conséquent qu'il est nécessaire d'agir & de travailler. Posons encore comme une vérité, selon votre prétention, que l'on obtient tout en se remettant à la volonté de Dieu & à sa providence; cela n'empêchera pas qu'il ne soit toujours vrai de dire que les avantages du travail sont plus estimables, & beaucoup au-dessus des avantages de votre prétendue résignation. En effet, la résignation ne peut tout au plus être avantageuse qu'à celui qui se résigne. Mais les avantages du travail ne sont pas seulement pour



celui qui agit; ils se communiquent encore au dehors, & cette communication est ce qui détermine le bien. C'est, comme vous devez le sçavoir, ce qui a aussi donné lieu à la maxime, qui dit que le meilleur des hommes, est celui qui fait du bien aux hommes. C'est un crime à celui qui est capable de faire du bien de demeurer dans l'oïveté, & de s'attendre qu'un autre lui en fasse. Imitiez le faucon, & poursuivez la proie comme lui; c'est-à-dire, travaillez pour nourrir vos enfans, & gardez-vous bien de suivre l'exemple de la petite corneille, qui n'est pas encore en état de chercher sa nourriture.

Le fils aîné, qui n'avoit rien à répartir au raisonnement si convainquant du bon vieillard, se tut,

en laissant la parole à son cadet. Mon pere , dit le cadet , je vois fort bien que nous ne devons pas prendre le parti de nous abandonner à la providence , de la maniere que mon frere l'entendoit. Mais après que nous aurons fait nos efforts pour acquérir , & que Dieu par sa libéralité parfaite , nous aura donné du bien & des richesses , qu'en ferons - nous , & comment nous y prendrons - nous pour les conserver ? Nous attendons vos sages conseils là-dessus.

Mon fils , répondit le pere , votre demande est juste. Il est aisé d'amasser des richesses , il est vrai , la difficulté est de les garder & d'en faire un bon usage. A mesure qu'on les acquiert , l'on doit observer deux choses. La premiere , de

les mettre en un lieu de sûreté, afin qu'elles ne se perdent pas, & qu'elles ne soient pas exposées à être enlevées par les voleurs; parce qu'une infinité de gens aiment les richesses, & que ceux qui les possèdent ont des ennemis sans nombre. La seconde, de ne les pas prodiguer, & de s'en servir à propos. Au lieu de se contenter du revenu, si l'on dépense sur le fonds, l'on ne se trouve en peu de temps que du vent dans les mains. Le lit d'une rivière où l'eau ne coule pas, demeure bientôt à sec; & si l'on ôte toujours d'une montagne sans rien mettre à la place, l'on en trouve le pied en peu de temps. Il en est de même de celui qui, sans aucun revenu, tire toujours de sa bourse & se plaît à faire de la dépense, il tombe in-

failliblement dans le besoin, & on le voit périr sans ressource ; c'est ce qui arriva à une souris qui se tua elle-même de déplaisir, & dont Lokman (1) nous a conservé

---

(1) Les Orientaux sont de différens avis au sujet de Lokman, les uns croient qu'il étoit neveu de Job du côté de sa sœur, d'autre petit-neveu d'Abraham, & quelques-uns qu'il naquit sous le regne de David, qu'il vivoit encore sous le Prophete Jonas, & que le cours de sa vie dura près de 300 ans, que sa condition étoit servile, & qu'il étoit Tailleur, Charpentier ou Berger ; mais tous conviennent qu'il étoit Habaschi, c'est-à-dire, Abissin, natif d'Ethiopie ou de Nubie, de la race de ces esclaves noirs, à grosses levres, que l'on vendoit en ces pays, de sorte que Lokman se trouva porté & vendu par les Israélites, sous les regnes de David & de Salomon. Son maître trouva en lui tant de vertu & de sagesse qu'il lui donna sa liberté.

Il y a beaucoup de vraisemblance que Lokman est le même qu'Esopé, qui en grec signifie Ethiopien. En effet, on trouve dans la vie, les

l'histoire.

l'histoire. Le pere fut interrompu en cet endroit par le fils , qui le pria de ne pas le priver du récit de cette aventure , qu'il raconta de la maniere qui suit.

---

paraboles, proverbes & apologues de Lokman, les mêmes traits que nous lisons dans les Fables d'Esope, de sorte que l'on ne sçait pas certainement si les Arabes les ont empruntés des Grecs, ou si les Grecs les ont pris des Arabes; ce qu'il y a de certain, c'est que cette maniere d'instruire par des Fables, est plus conforme au génie des Orientaux, qu'à celui des autres peuples, & que la plupart des Fables de ce recueil, ont leur source dans les œuvres de Lokman, si recommandable par la supériorité de son génie, que Mahomet dans le 31<sup>e</sup> chapitre de l'Alcoran, fait parler Dieu en ces termes : *Nous avons donné la Sagesse à Lokman.*



---

*LA***SOURIS PRODIGUE,***FABLE.*

**U**N jour, après une moisson abondante, un laboureur qui songeoit à l'avenir, enferma une grande quantité de bled dans un magasin, résolu de ne l'ouvrir que dans un temps de disette, & il cacha la clef dans un lieu que personne que lui ne sçavoit.

Le hasard voulut qu'une souris affamée, qui avoit son trou près du magasin, se mit à ronger le bois, & fit tant avec ses petites dents aiguës, qu'elle s'apperçut que du bled tomboit dans son trou, par l'ouverture qu'elle avoit faite.

Elle se réjouit de son bonheur, & le regarda comme un don du ciel. Mais la découverte de ce magasin la rendoit si fiere, qu'en ce moment elle ne s'estima pas moins que Caroun & Pharaon, qui furent autrefois si puissans, l'un par ses richesses immenses, & l'autre par des trésors qui répondoient à sa grandeur. Les fouris du voisinage, au bruit de sa fortune, qui se répandit en peu de temps, vinrent en diligence & en foule lui faire la cour, & lui offrir leur amitié par l'esperance de profiter de la sienne, semblables aux mouches qui s'assembent autour du miel. Elles lui firent mille révérences à leur maniere, & mille complimens en lui témoignant la joie qu'elles avoient de son bonheur, avec des

louanges flatteuses, & des vœux pour sa prospérité.

La souris, enivrée de sa félicité, ne se contenta pas de parler de sa découverte à ses compagnes, comme une insensée; elle fit encore la libérale dans la croyance que le magasin ne désempliroit jamais, & que le bled couleroit incessamment par le trou comme du sable, & elle leur fit large table. Elle ne disoit pas: c'est assez pour aujourd'hui, gardons quelque chose pour demain. Elle ne pensoit qu'au temps présent, & l'avenir ne lui faisoit aucune peine. Au contraire, elle chantoit hautement, & le sens de sa chanson étoit: garçon verse nous à boire aujourd'hui; personne n'a vu le jour de demain.



Pendant que la souris & ses amies se régaloient ainsi avec profusion, une famine extraordinaire survint dans le pays qui mit tout le monde dans la dernière disette de vivres. Les cris du peuple qui souffroit, montoient jusqu'aux cieux, & l'on n'entendoit par-tout que des gens qui offroient de se donner pour du pain, & personne ne se présentoit pour accepter leur offre. D'autres mettoient tout leur bien en vente, pour en avoir un morceau, & ils ne trouvoient pas d'acheteur. La misère enfin étoit si grande, que tout étoit en désordre & en confusion, pendant que la souris faisoit bonne chère, sans se mettre en peine si le bled lui manqueroit, où s'il y avoit famine.

Au bout de quelques jours, le

laboureur, pressé par le mal qui devenoit plus grand, alla visiter son magasin. A l'ouverture, il fut fort étonné d'y trouver une diminution considérable, & il en fut d'autant plus affligé, qu'il en attribua la cause à sa négligence, & que la perte lui en étoit alors très-sensible. Il connut bientôt d'où le dommage étoit venu, & pour y remédier sans attendre davantage, il fit transporter le bled dans un lieu où il étoit sûr qu'il ne s'en perdrait pas un grain.

Dans le temps que cela se faisoit, la souris qui faisoit la maîtresse & la distributrice du bled, étoit plongée dans un profond sommeil, & les autres souris étoient tellement occupées à sauter & à danser, que le bruit & le tinta-

mare qu'elles faisoient , leur ôta la connoissance des allées & des venues des gens du laboureur occupés à vuidier le magasin. Une des plus avifées s'apperçut néanmoins de quelque chose ; curieuse de sçavoir ce que c'étoit , elle regarda par un coin de l'ouverture du magasin , elle vit qu'il étoit vuide. Elle courut avec précipitation annoncer cette triste nouvelle à ses compagnes, après quoi elle fut la première à disparaître ; & les autres ne demeurèrent pas après elle. Chacune prit son parti , & elles laisserent là leur bienfaitrice toute seule.

Voilà ce que la plupart des amis font ordinairement : ils se rangent auprès de vous , attirés par votre table ; ils vous abandonnent dès

que vos biens diminuent. Ils établissent leur bonheur sur le vôtre, & vous n'êtes pas plutôt dans la disgrâce qu'ils s'éloignent de vous avec la dernière lâcheté ; lâcheté que souvent ils poussent encore plus loin. Dans le temps même que vous les comblez de bienfaits, ils vous souhaitent du mal dans la vue de leur intérêt. N'attendez pas que ces amis dissimulés vous abandonnent, soyez le premier à vous éloigner d'eux.

Après un sommeil d'une longue durée, la souris s'éveilla, & ne vit plus d'amies auprès d'elle. Epouvantée de cette solitude, elle regarde à droite, à gauche, elle court de tous côtés ; pas une ne paroît. Alors le cœur outré de douleurs ; j'avois, dit-elle, des amies,

que sont-elles devenues : quel malheur peut les avoir obligées de m'abandonner ? Elle sort de son trou pour en avoir des nouvelles ; au lieu d'en entendre parler, elle vit que la famine étoit si grande, que tout le monde crioit généralement après du pain. Elle revient en diligence pour mettre en réserve quelque chose du bled, qu'elle croyoit être encore en sa disposition ; mais elle n'en trouva pas un grain. Elle entre dans le magasin par le trou qu'elle avoit fait ; elle furete par tous les coins, & ne trouve rien absolument. En ce moment, abandonnée à la confusion & à la douleur, elle se livra à un désespoir furieux, & se heurta la tête tant de fois contre tout ce qu'elle rencontra, qu'elle se

fit sortir la cervelle , & expira.

Mes enfans , ajouta le pere , le fruit que vous devez tirer de cette fable , c'est d'apprendre que la dépense doit toujours être proportionnée au revenu , de maniere qu'elle ne l'excede point , & qu'il ne faut jamais toucher au fonds , qui doit demeurer en son entier. Je vous recommande d'observer mes conseils , & de ménager si bien ce que je vous laisse , que vous n'ayez pas sujet de vous repentir de ne l'avoir pas fait.

Le second fils très-satisfait de tant de bons enseignemens , fit encore cette demande à son pere : je suppose , dit-il , qu'un homme ait fait un fonds raisonnable , & qu'il ait pourvu suffisamment à sa sûreté , je vous supplie de me dire , de

quels moyens convenables il doit se servir pour en dépenser le revenu à propos ?

Mon fils , répondit le pere , la médiocrité est louable en toutes choses , & particulièrement dans ce qui regarde l'économie. Un pere de famille après avoir reçu la rente de ses biens , ou retiré le profit de l'argent qu'il a en fonds , doit observer deux choses. La premiere , de ne faire aucune dépense inutile , parce qu'à la fin , elle ne cause que du repentir & du chagrin. De plus , comme la dépense inutile se fait ordinairement pour les plaisirs , rien ne marque davantage le peu de conduite , le peu de religion , & la foiblesse indigne d'un homme , que de succomber aux tentations du démon , en s'y

abandonnant. Il seroit, ce me semble, plus tolérable, d'être avare, avec de grandes richesses, que de tomber dans un excès si condamnable. Il est bon de remarquer encore une chose à ce sujet. Quoique rien ne soit si beau & si généreux, que de donner, même avec profusion, il faut le pratiquer néanmoins avec égalité & mesure.

La seconde chose à observer, c'est de s'abstenir de toute sorte d'avarice. L'avare est un objet de malédiction, également, par rapport au monde, & par rapport à la religion, & l'ennemi général de tous les pauvres, qui doivent être un objet de compassion pour tous ceux qui sont en état de leur faire du bien. A quoi sert à un avare d'avoir tant de trésors, dont il ne



fait pas bon usage? D'une maniere ou d'une autre, ils se consomment à la fin, & se dissipent misérablement. Considérez avec moi, un grand réservoir de maçonnerie, qui reçoit de l'eau en quantité, & qui n'a qu'une petite décharge pour la laisser écouler. Il se remplit, & l'eau non-seulement se déborde, elle mine même la maçonnerie, & s'écoule de maniere qu'il n'en reste plus. Il en arrive de même des richesses de l'avare, lorsque ses coffres sont pleins, ou il s'en voit privé dès son vivant, par quelque malheur imprévu, ou elles tombent en partage à des héritiers qui les prodiguent, & qui ne parlent jamais de lui qu'en détestant sa mémoire, ou qu'en faisant des railleries de sa simplicité.

Après avoir bien écouté les sages remontrances du bon vieillard, les deux fils pour en profiter, choisirent chacun une profession. Sans parler du cadet qui se contenta d'une vie plus tranquille, l'aîné se tourna du côté du négoce, & voyagea dans les pays éloignés. Pour le transport de ses marchandises, il se procura de deux bœufs les plus gros & les plus capables de lui rendre le service dont il avoit besoin, & nomma l'un Choutourbeh; c'est-à-dire *ressemblant au chameau*, & l'autre Mehterbeh, c'est-à-dire, *le grand* ou *le puissant* par excellence. Il les pansoit lui-même, il les nourrissoit grasement, & il en prenoit autant de soin que de sa personne. Mais à force de faire des voyages

continuels, de marcher jour & nuit chargés de pesans fardeaux, & de traverser des déserts affreux, ils perdirent peu à peu leur embonpoint, & devinrent maigres & fort foibles. En cet état, ils se trouverent un jour dans un chemin si fâcheux & si rompu, que Choutourbeh, fatigué & abattu, y demeura sans pøouvoir s'en tirer.

Le Marchand extrêmement affligé de cette disgrace, employa tout le monde de la caravane qu'il put assembler, pour tirer de-là Choutourbeh, & il en vint à bout. Mais comme il n'étoit pas en état de marcher, il le laissa avec un valet pour avoir soin de lui, & le ramener dès qu'il seroit un peu remis de sa lassitude. La frayeur qu'il causa au valet quand il se vit seul

au milieu d'un désert , & il en fut si peu le maître , qu'il abandonna Choutourbeh , & fit accroire au Marchand , lorsqu'il eut rejoint la caravane , que le pauvre animal étoit mort.

Au premier gîte où la caravane s'arrêta , Mehterbeh accablé de fatigues & de lassitude , & affligé de se voir séparé de Choutourbeh , fut tellement pressé de ses maux & de chagrin , qu'il en mourut. Choutourbeh , au contraire , dans le désert où il avoit été abandonné , se trouva dans d'excellens pâturages diversifiés de ruisseaux , & il reprit ses forces en peu de jours. Il s'y trouva même si agréablement , qu'il résolut de n'en point partir , & d'y faire sa résidence. Comme il se nourrissoit parfaitement bien ,

& qu'il vivoit fans soin , fans embarras & fans aucune fatigue , dans la plus grande liberté du monde , il devint gras & robuste au dernier point , & un jour il se mit à beugler d'une telle force , que tous les environs en retentirent.

Dans la même campagne , il y avoit un lion d'une force & d'une fierté non commune , qui avoit sous son obéissance une grande multitude d'autres lions , & de bêtes sauvages , dont il étoit reconnu pour Roi. Comme il étoit jeune , qu'il commandoit d'un ton absolu , & qu'il se voyoit une cour nombreuse , grand équipage , & des sujets soumis à ses volontés , il s'étoit persuadé que rien dans l'Univers , ne lui étoit comparable en grandeur ni en puissance. En

effet, sa réputation étoit si répandue, que les tigres les plus féroces & les éléphans les plus effroyables, le redoutoient dans tous les environs. Il s'étoit rencontré souvent avec ces animaux dans les combats; mais il n'avoit jamais vu de bœufs, ni entendu leur beuglement, de sorte qu'il fut dans une grande frayeur, lorsqu'il entendit beugler Choutourbeh. Ce qui lui fit le plus de peine, ce fut la crainte qu'il eut que les lions & ses autres sujets ne s'apperçussent de sa foiblesse. Il fit tout ce qu'il put pour la dissimuler; mais comme elle l'obligeoit de se priver de la chasse qu'il avoit coutume de faire aux bêtes sauvages, qui ne relevoient pas de lui, & de tout autre divertissement, un renard s'apper-

cut qu'il n'avoit pas l'esprit dans son assiette ordinaire. Il en avoit deux auprès de lui fort assidus à lui faire la cour, l'un nommé Kelileh, c'est-à-dire *couronné*, ou digne d'une couronne, & l'autre Demneh, c'est-à-dire *envieux*.

Ces deux renards avoient l'éloquence & la ruse en partage, conformément à leur naturel. Demneh néanmoins plein d'ambition, étoit plus propre à l'intrigue, & avoit plus de sçavoir faire. Aussi comme il avoit plus de pénétration, il fut le premier à s'appercevoir de la frayeur du lion. Il s'en expliqua à Kelileh : mon frere, dit-il, (la grande amitié qui étoit entr'eux, faisoit qu'ils se traitoient de freres) que dites-vous du Roi ? Ne vous appercevez-vous pas qu'il aban-

donne toutes fortes de divertissemens depuis quelques jours ; qu'il demeure dans une même place , & garde un profond silence. Il n'a plus même cette sérénité qui éclatoit sur son visage. C'est la marque d'une tristesse intérieure qui le ronge.

Bon Dieu , Demneh , répondit Kelileh : quelle hardiesse avez-vous de me tenir ce discours ? Que vous importe de prendre garde à ce que le Roi fait ou ne fait pas ? Dieu bénisse ceux qui , comme nous , sont persuadés de sa grandeur , qui sçayent l'étendue de sa puissance , & ne s'écartent ni de leur devoir , ni du respect qu'ils lui doivent. Nous jouissons du bonheur d'être les esclaves du trône de Sa Majesté , & c'est par sa libé-



ralité que nous subsistons vous & moi. Demeurons-en dans ces termes, & éloignons de nous la curiosité de pénétrer dans les actions & dans les secrets des Rois. Il n'appartient pas à nous de nous donner cette liberté. Contentons-nous d'être du nombre de ceux qui composent la cour de ce Sultan. Son estime doit nous tenir lieu de toute chose auprès de lui. Il est trop dangereux de se mêler d'approfondir les secrets des Souverains, & ce seroit une entreprise qui pourroit conduire à la fin tragique d'un singe, qui voulut se mêler de l'art d'un Menuisier. Demneh interrompit Kelileh en cet endroit, pour le prier de lui raconter cette fable, & Kelileh ne refusa pas de lui donner cette satisfaction.

## LE SINGE

ET

## LE MENUISIER,

FABLE.

UN Menuisier étoit assis sur une piece de bois qu'il scioit, & pour manier la scie avec plus de facilité, il avoit deux coins qu'il mettoit dans la fente alternativement, à mesure qu'il avançoit son ouvrage, & un singe le regardoit faire avec attention. Par hasard le Menuisier quitta son travail, & alla à quelque affaire. Le singe, pendant son absence, monta sur la piece de bois, & s'assit de maniere que sa queue pendoit au travers de

la fente. Quand il eût ôté le coin qui écartoit les deux côtés sciés, sans mettre l'autre auparavant, les deux côtés se resserrèrent si fortement, que sa queue en fut meurtrie & écrasée. Il fit de grands cris, & en se lamentant dans le fort de sa douleur : En ce monde, dit-il, il faut que chacun fasse son ouvrage, on ne fait que gâter celui d'un autre, en se mêlant de le faire ; mon métier est de manger des fruits, de quoi me suis-je mêlé de vouloir scier ; il en pend autant à ceux qui voudront m'imiter. Dans le temps qu'il se faisoit cette correction à lui-même, le menuisier survint, & vit le singe en ce pitoyable état : Voilà, dit-il, ce qui arrive à qui se mêle d'un métier dont il n'a pas fait apprentis-

sage. Et au lieu de le délivrer , il le battit si rudement , que les coups qu'il reçut , joints au mal qu'il souffroit déjà , le firent mourir.

Je vous apporte cette fable pour exemple , ajouta Kelileh , afin de vous faire mieux connoître que chacun doit se mêler de ce qui le regarde , & que l'on ne doit pas sortir de la circonférence du cercle où l'on se trouve enfermé. Le proverbe dit aussi fort à propos là dessus , que chaque entreprise demande un homme en particulier. Ainsi , cher Demneh , ne vous chargez pas d'une fonction qui ne vous convient pas.

Il ne faut pas , répartit Demneh , avoir la prévention où je vois que vous êtes , que l'on doit être à la cour des Rois , simplement pour boire ,

boire , pour manger & s'empêcher de mourir de faim. Quelque précaution que l'on prenne , on rend toujours le tribut à sa destinée , de quelque maniere que ce soit. L'estomac ne demeure jamais vuide pour peu que l'on mange , & une seule forte de viande le remplit. Il faut tenter la fortune ; l'on n'est que ce que l'on doit être. Sçachez que l'on n'a point d'autre avantage à la Cour, que celui, si l'on le peut, d'arriver à une dignité plus relevée que celle que l'on y possède. On doit y aspirer, afin d'être en état de faire du bien à ses amis , & d'empêcher par la force & par l'autorité , que les ennemis que l'on a ne puissent nuire. Qui n'a pour objet que les bons morceaux, doit être placé au dernier ordre des

bêtes. Ne voyez-vous pas que le chien naturellement affamé, est le plus content du monde, lorsqu'il ronge un os, & que le chat est dans la dernière joie, lorsqu'il tient un morceau de viande entre les dents. Mais, écoutez ce que dit un Poëte : » Ayez, dit-il, de » vastes desseins devant Dieu & » devant les hommes. Vous n'arri- » verez à la gloire, qu'à propor- » tion de vos entreprises. L'on » doit faire des efforts pour s'éle- » ver, quand l'élévation ne de- » vroit pas durer plus long-temps » que la saison des roses. La mé- » moire de celui qui agit si no- » blement, est en bonne odeur » auprès des gens d'esprit, qui le » distinguent de ceux qui vivent » plus long-temps, mais avec

» moins d'éclat. Quand on a une  
 » certaine élévation d'ame, on re-  
 » garde tous ceux dont les inclina-  
 » tions sont basses , comme s'ils  
 » étoient morts , & on ne les con-  
 » sidere que comme des épines se-  
 » ches, qui ne laissent pas de sub-  
 » sifter long-temps dans leur état  
 » de sécheresse. Qui s'est acquis de  
 » la gloire, jamais ne meurt ; mais  
 » qui jamais n'a fait une belle ac-  
 » tion , peut véritablement être  
 » compté pour mort «.

C'est à ceux , reprit Kelileh ,  
 qui sont d'une haute naissance, ou  
 qui ont un grand mérite, qu'il con-  
 vient d'aspirer à de hautes digni-  
 tés ; mais vous & moi , nous n'a-  
 vons ni l'un ni l'autre. Par quel  
 endroit prétendez-vous donc que  
 nous arrivions à ces grandeurs que

vous vous mettez dans la tête ?

Cher ami , répliqua Demneh , il ne s'agit ni de la naissance , ni de la valeur pour arriver aux grandes charges , il ne faut que de la vivacité d'esprit. Les esprits foibles & rampans s'éloignent de cette splendeur , & demeurent dans la poussiere. Mais il est permis d'aspirer à tout , lorsqu'on a de l'esprit , quand même il s'agiroit de grimper au haut des cieux , & de s'y établir. Les Philosophes moraux & politiques , disent qu'il faut beaucoup souffrir pour s'élever aux degrés d'honneur ; & que l'on en descend avec fort peu de peine. Il en est de même d'un gros marbre que l'on enleve de terre avec difficulté , & que l'on y peut faire tomber à la moindre impul-



sion. Ces difficultés empêchent de  
 s'élever ceux qui ne s'ébranlent  
 pas facilement. Mais pour me ser-  
 vir des termes qu'un Poëte met à  
 la bouche d'une amante : » Je ne  
 » veux pas d'un amant délicat &  
 » impatient , j'en veux un qui soit  
 » brave , & qui supporte avec pa-  
 » tience tous les affauts qu'il faut  
 » livrer , ou soutenir en amour.  
 » Quiconque se borne à une vie  
 » fainéante , & ne veut rien faire  
 » ni rien entreprendre , demeure  
 » dans le mépris. Mais celui qui ne  
 » se rebute pas des épines qu'il  
 » rencontre en marchant à la gloi-  
 » re , arrive infailliblement en peu  
 » de temps au comble de ses sou-  
 » haits. L'on n'acquiere de la gloi-  
 » re , qu'au milieu des souffrances  
 » & des dangers que l'on essuie ,

» & un cœur n'a de prix qu'autant  
» qu'il est teint de sang ; de même  
» qu'entre les rubis , les plus char-  
» gés en couleur , sont les plus pré-  
» cieux & les plus estimés. Il faut  
» donc marcher avec intrépidité ,  
» dans les routes qui conduisent à  
» la gloire , & dans la résolution  
» de souffrir , puisque l'on n'y ar-  
» rive qu'à ce prix «. Je vois bien  
» que vous n'avez pas connoissance  
» de l'histoire de ces deux amis ,  
» compagnons de voyage , dont l'un  
» parvint à être Roi , parce qu'il eut  
» le courage d'essuyer des dangers ,  
» pendant que l'autre demeura dans  
» l'obscurité , parce qu'il n'avoit pas  
» voulu s'y exposer comme lui. Ke-  
» lileh témoigna qu'il apprendroit  
» cette histoire avec plaisir , & pria  
» Demneh de la lui raconter ; ce qu'il  
» fit en cette maniere.

---

L E S

DEUX VOYAGEURS,  
C O N T E.

S A L E M & G A N E M , poursuivit Demneh , étoient amis , & faisoient ensemble un voyage de plusieurs journées. Un jour ils arriverent à une haute montagne , & en la cotoyant par le bas , ils rencontrèrent une fontaine , dont l'eau étoit fraîche & excellente. Près de la fontaine étoit un canal d'eau vive , bordé & ombragé de cyprès , de pins & de platanes , au milieu d'une prairie parsemée de fleurs , qui rendoit encore le lieu plus agréable. Tous ces agréments inviterent les deux voya-

geurs à s'y arrêter & à prendre un peu de repos , pour se remettre de la fatigue d'un fâcheux désert qu'ils venoient de traverser , ils choisirent un endroit commode , où ils s'affirent sur l'herbe. Après qu'ils se furent délassés quelque temps , ils se promenerent autour de la fontaine , & le long du canal. Ils s'approcherent aussi de l'endroit par où l'eau de la fontaine se jetoit dans un grand bassin , & sur le bord ils apperçurent un marbre blanc orné de caractères d'azur , si bien formés , qu'il étoit aisé de juger de l'excellence de l'ouvrier qui les avoit gravés ; l'inscription étoit conçue en ces termes : » Voyageur , qui honores » ce lieu de ta présence , nous » avons un logement magnifique

» pour te recevoir , si tu veux être  
 » notre hôte. Mais , à condition  
 » que tu passeras ce canal à la nã-  
 » ge , sans craindre sa profondeur,  
 » ni la rapidité du courant de l'eau.  
 » Quand tu seras sur l'autre bord ,  
 » tu chargeras sur tes épaules le  
 » lion de marbre posé au pied de  
 » la montagne , & sans hésiter , tu  
 » le porteras tout d'une course &  
 » tout d'une haleine , jusques au  
 » sommet , sans avoir égard ni aux  
 » lions rugissans que tu pourrois  
 » rencontrer , ni aux épines dont  
 » le chemin est jonché. Ces choses  
 » exécutées , tu seras heureux pour  
 » jamais. L'on n'arrive pas au gîte ,  
 » si l'on ne marche. Qui ne tra-  
 » vaille point , n'obtient pas ce  
 » qu'il souhaite. La lumiere du so-  
 » leil remplit tout l'Univers ; les

» moins délicats & les plus déter-  
 » minés en reçoivent & en souf-  
 » frent les rayons les plus vifs &  
 » les plus ardens «.

La lecture achevée : Venez, dit Ganem à Salem, entrons en cette lice, & surmontons le péril qu'on nous propose. Faisons nos efforts, éprouvons si la promesse de ce talisman est véritable ; tentons, voyons ce qui nous en arrivera.

Cher ami, répondit Salem, il y auroit peu de bon sens de s'exposer à un danger aussi évident, sur une simple écriture, qui promet un bonheur fort incertain. Un homme raisonnable ne voudroit pas hasarder sa vie, pour un bien aussi imaginaire que celui-là ; & jamais sage ne s'engagera à un danger présent & visible, pour un

plaisir qui n'a point d'apparence. Croyez-moi, mille années de délices ne valent pas la peine que l'on expose sa vie un seul moment pour en jouir.

Ganem ne se paya pas de ces maximes. Camarade, répliqua-t-il, la passion de vivre à son aise sans rien hasarder, est l'avant-coureur d'une vie méprisable & ignominieuse ; mais on court à la gloire & à la félicité, en s'exposant aux dangers. Qui donne dans la mollesse, ne goûte ni la joie, ni le plaisir d'avoir souffert, & qui craint le mal de tête, se prive de la douceur du bon vin. Qui a du courage, ne borne pas son bonheur à mener une vie privée & misérable. Le véritable repos est celui dont on jouit, lorsqu'on est

élevé au-dessus des autres. Ne délibérons pas plus long-temps. Il n'est pas moins de notre honneur que de notre intérêt, de ne pas continuer notre voyage que nous n'ayons monté au haut de cette montagne, malgré le courant rapide, malgré les lions & malgré les épines. Nous souffrirons quelque chose; mais après cela, il est à croire qu'en récompense de nos peines, & des déserts que nous aurons passés, nous trouverons de belles campagnes.

Faites ce qu'il vous plaira, répliqua Salem. Pour moi, je ne puis m'empêcher de vous dire encore, qu'il n'y a pas moins de folie d'entreprendre ce que vous prétendez, que de vouloir voyager par un désert, dont on n'est pas certain de



trouver bientôt l'extrémité, ou de naviger sur une mer, dont on ne trouve jamais le rivage. En quelque entreprise que ce soit, il ne faut pas moins sçavoir comment on en sortira, que l'endroit par où l'on doit la commencer, afin de ne pas travailler inutilement, & de ne pas exposer sa vie, que nous devons chérir plus que toutes choses du monde. Ecoutez encore le sentiment d'un Sage, qui dit : » En » quelque endroit que vous deviez » entrer, n'avancez jamais le pied, » qu'auparavant vous n'avez bien » affermi la place où vous voulez » le poser, & que l'ouverture par » où vous devez en sortir, ne soit » suffisamment large «.

De plus, peut-être que cette écriture n'est pas bien correcte,

ou qu'on l'a mise là simplement pour se divertir , & pour abuser de la simplicité des fots ; peut-être aussi que l'eau est insurmontable , & qu'il n'est pas possible de gagner l'autre bord. Je veux que vous la passiez ; mais quand vous l'aurez passée , peut-être que vous trouverez le lion de pierre si pesant , que vous ne pourrez pas seulement le lever de terre. Mais je veux que vous l'enleviez , êtes-vous sûr de l'emporter tout d'une course jusqu'au haut de la montagne ? A la fin de tout cela , vous ne savez à quoi aboutiront tant de difficultés. Pour moi , je vous déclare que je ne me suis pas joint à votre compagnie , pour partager , avec vous , un péril de cette nature. Ce que je puis faire , c'est de vous conju-

rer, comme je le fais, d'abandonner un dessein si mal conçu.

Cette instance de Salem étoit forte ; mais Ganem y résista : Je ne puis, lui dit-il, écouter votre priere, & rien n'est capable de m'empêcher d'exécuter la résolution que j'ai prise. Ni démons, ni esprits, quels qu'ils puissent être, ne m'en détourneront pas par leurs suggestions. Je sçais que vous ne vous êtes pas joint avec moi en ce voyage pour me suivre en cela, & je vois que vous ne voulez pas avoir cette complaisance pour moi. Venez au moins, approchez-vous seulement pour voir, & accompagnez ce que je vais faire, de vos prieres & de vos vœux. Permettez-moi de vous faire souvenir de ce que dit un Poëte : » je sçais que

» vous n'êtes pas d'un tempéra-  
» ment à boire du vin ; ne laissez  
» pas néanmoins de venir & d'en-  
» trer au cabaret, pour voir les bu-  
» veurs le verre à la main ».

Quand Salem vit la résolution de Ganem, il lui dit encore : par cette raillerie dont je ne m'offense pas, je connois assez que vous ne vous mettez pas en peine de mes avis, & que vous ne voulez pas vous désister de votre dessein, qui n'est appuyé sur aucun bon fondement. Je ne me sens pas l'esprit assez fort pour en soutenir l'exécution de mes yeux. De plus, je ne suis pas curieux de voir un spectacle pour lequel j'ai naturellement de la répugnance. Ainsi je vous laisse faire, & je m'éloigne d'un objet qui me feroit de la peine.

En achevant ces paroles, il prit sa besace, dit adieu à Ganem, & reprit son chemin.

Lorsque Ganem fut seul, il se remit à tout événement, & en s'approchant du canal; il faut, dit-il, que je me plonge en cette mer pour y périr, ou pour en rapporter la perle que j'espère. Avec cette résolution, il se jette dans l'eau qui étoit très-profonde & très-rapide; mais il se posséda si bien dans cette action courageuse qu'il aborda heureusement à l'autre bord. Il reprit haleine, chargea le lion de marbre sur ses épaules, & monta jusqu'au haut de la montagne, d'un même pas, nonobstant les difficultés qu'il rencontra, & la pesanteur du fardeau qu'il posa à terre en arrivant.

De l'autre côté, au pied de la montagne, Ganem apperçut une belle ville, dont les environs parsemés de maisons de campagne bien bâties, avec de grands jardins, faisoient un très-beau spectacle à voir. Dans le temps qu'il étoit attaché à considérer ces objets agréables, le lion de marbre poussa un cri si effroyable, que la montagne en trembla, & que toute la campagne voisine en retentit.

A ce cri, qui fut entendu de la ville, les habitans sortirent en foule, & s'acheminèrent vers la montagne, ce qui ne causa pas moins d'étonnement à Ganem, que le cri du lion. Les plus signalés & les plus distingués avancèrent à la tête des autres, & rendirent de pro-

---

fonds respects à Ganem , & lui firent de grands complimens , en lui souhaitant toute sorte de prospérités. Ensuite ils lui présentèrent un beau cheval , richement harnaché. Il monta dessus à leur priere , & ils lui firent cortége jusques à la ville , avec tout le peuple qui étoit forti au-devant , ils le conduisirent dans un palais magnifique , & le firent entrer dans un bain d'eau de roses , après quoi on le frotta avec des essences de musc & d'ambre. Ils le revêtirent enfin d'un manteau royal , le proclamèrent leur Roi , & lui prêtèrent foi & hommage en cette qualité.

Jusques-là Ganem n'avoit rien trouvé d'extraordinaire dans les honneurs qu'on lui avoit rendus , il les avoit regardés comme un

effet de la considération fingulière de ce peuple envers les étrangers ; mais quand il vit qu'on le proclamoit Roi , il demanda la raison du choix que l'on faisoit de sa personne pour commander , & pour régner. Sire, répondit un des chefs, les anciens Philosophes de ce pays ont posé un talisman à la fontaine que vous avez vue , & dressé, pour ce sujet, sous des constellations faites selon les regles de leur art. Lorsque quelque brave , après avoir passé l'eau à la nage , apporte au haut de la montagne , le lion de marbre ; ce qui arrive seulement quand le Roi de cette ville , & de l'Etat qui en dépend est mort , la ville , comme Votre Majesté a pu le voir , va au-devant de lui , au rugissement du



lion , & le met sur le trône à la place du défunt. Il y a nombre d'années , & mêmes plusieurs siècles , que cette coutume est en usage parmi nous.

A ce discours , Ganem connut que toutes les disgrâces & toutes les peines qu'il avoit souffertes , avoient été autant de degrés pour arriver à cette haute fortune , & que lorsque les belles actions ont la gloire pour but , la gloire , de son côté , fait réciproquement toutes les démarches nécessaires , pour être leur récompense.

En achevant ce conte ; de cette aventure , ajouta Demneh , vous pouvez aisément conclure , que l'on ne jouit des douceurs qu'après les amertumes. C'est une maxime aussi ancienne que le

monde , & vous la trouverez dans tous les livres de morale. Un Gannem qui a de hautes idées , ne peut jamais être un sujet de mépris , parce qu'il ne borne pas ses desirs à des objets bas & vils. De toutes les raisons que je vous ai apportées , je tire enfin cette conséquence , que je ne ferai jamais en repos , que je ne me sois infiné dans la faveur du lion , & que l'on ne me compte au nombre de ses favoris les plus intimes ; & je ne cesserai point d'agir conformément à ce dessein , que je n'en sois venu à bout.

Mais , dit alors Kelileh , par quelle ouverture prétendez-vous vous acheminer au but que vous vous proposez ? Quels moyens imaginez-vous , pour vaincre les

difficultés que vous avez à surmonter avant que d'y arriver?

Dans la conjoncture présente , répondit Demneh , que le lion a l'esprit embarrassé , je prendrai l'occasion de me présenter à lui ; peut-être que les bonnes choses dont je l'entretiendrai , jointes à l'éloquence dont je sçaurai les assaisonner , feront impression sur son esprit en ma faveur , & que les avis que je lui donnerai , sans perdre le respect que je lui dois , dissiperont les nuages de l'humeur sombre où nous le voyons , & lui feront reprendre l'air de sérénité qu'il n'a plus depuis quelques jours.

Votre vanité , répartit Kelileh , est à un point qui n'est pas supportable , d'avoir la pensée que vous

avez, & de vous flatter d'entrer dans la faveur & dans la familiarité que vous prétendez. Je veux bien convenir avec vous que cela puisse arriver. Mais comme vous n'avez jamais été au service des Rois, & que vous n'avez aucune teinture des égards respectueux qu'il faut avoir près de leurs personnes, vous ne ferez pas longtemps à vous voir déchu du fruit de vos peines & de vos soins, & votre disgrâce fera de nature que vous ne pourrez jamais la réparer.

Qui a du sçavoir faire, répliqua Demneh, trouve de la félicité dans le maniement des affaires des Grands, & qui a un génie transcendant, une circonspection parfaite, de la capacité & de l'adresse, réussit en tout ce qu'il entreprend.

L'histoire

L'histoire en fournit un exemple fameux en la personne d'un artisan , qui éleva sa fortune jusques à devenir Roi. Un Roi de ses voisins favoit qu'il avoit été menuisier & charpentier : curieux de sçavoir comment il avoit appris l'art de gouverner , dont il s'acquittoit parfaitement bien , il le pria , par une lettre, de vouloir bien l'en instruire. Ce Roi lui fit réponse que la même faveur du ciel , qui lui avoit donné de l'esprit en partage, & de la conduite pour arriver au trône, ne lui avoit aussi rien caché des leçons les plus particulières dont il avoit eu besoin pour bien gouverner , & que la prudence pour faire toutes choses avec droiture , ne lui manquoit pas dans les occasions.

Les Rois , infista Kelileh , ne prennent pas toujours pour leurs Ministres & pour leurs Favoris , ceux qui ont le plus de mérite & de capacité. La plupart de ceux qui ont eu cet avantage , sont au contraire arrivés à ce degré , parce qu'ils étoient fils de Favoris , ou par quelque service signalé , ou par une inclination particulière du Prince , qui les trouvoit plus conformes à son humeur. Mais vous n'êtes pas fils de Ministres ou de Favoris , à peine même êtes vous connu du Roi. Ainsi , il y a beaucoup d'apparence que vous ne réussirez pas dans vos prétentions frivoles. Considérez , si cela vous arrivoit , que vos ennemis s'en réjouiroient , que vos amis en auroient une affliction sensible , &

que vous vous attireriez un grand nombre d'autres ennemis.

Pour vous répondre là dessus, reprit Demneh, je vous dirai que ceux qui s'élevent à la Cour des Rois, le font par degrés, & avec une patience de longue durée, avant de mériter l'estime du Monarque, auquel ils se consacrent. C'est mon intention de les imiter & de me servir des mêmes moyens. Je suis donc résolu de m'attacher tout de bon à faire ma cour, & de travailler uniquement dans la vue de me faire considérer du Prince, & de mériter d'être employé pour son service. Les douceurs que je prévois, m'encouragent à effuyer les peines & les rebuts qui y conduisent. Pour y réussir, je sçais que les courti-

sans doivent indispensablement observer cinq choses : la première , de réprimer par la douceur & par la complaisance , le penchant qu'ils pourroient avoir aux emportemens ; la seconde , de ne pas se laisser séduire par le démon de l'orgueil ; la troisième , de n'être pas attachés à leur intérêt ; la quatrième , d'être sincères dans l'administration des affaires ; & la cinquième , de ne pas s'ébranler pour tous les contre-temps qui peuvent leur arriver. En telle Cour que ce soit , l'on ne peut pas manquer de venir à bout de ses desseins , en suivant ponctuellement ces maximes.

A la bonne heure , dit encore Kelileh , vous paroissez bien instruit des devoirs d'un courtisan ;



je veux que la pratique vous en soit heureuse , & que vous arriviez à la tête de tous les favoris du Sultan : mais en ce haut degré d'élévation , comment vous maintiendrez - vous dans son amitié , dans sa bienveillance & dans sa confiance ?

A cette nouvelle demande , Demneh répondit : dès que je serai parvenu à la faveur & à l'estime la plus intime de Sa Majesté , je me ferai une loi de pratiquer cinq autres préceptes. En premier lieu , je le servirai avec la fidélité la plus exacte ; ensuite , je serai attaché uniquement à sa personne ; en troisième lieu , j'applaudirai à toutes ses volontés & à toutes ses actions : de plus , lorsque j'apercevrai qu'il se portera à une chose,

qui aura la moindre apparence d'équité pour son bien particulier, & pour le bien de l'Etat, je lui en mettrai devant les yeux toutes les utilités, & tous les avantages dans leur jour, & j'employerai toutes les raisons qu'il me sera possible, pour lui persuader qu'il ne pourra rien faire de plus convenable à sa gloire, afin que l'événement lui donne la joie d'avoir bien rencontré. Lorsqu'au contraire il formera un dessein dont l'exécution pourroit être préjudiciable, tant à l'Etat qu'à ses intérêts, je lui en représenterai les conséquences fâcheuses avec douceur, & en même temps avec toute la force & toute l'amitié à quoi je serai obligé par mon devoir. J'espère que par cette conduite il fera bientôt convaincu

de ma capacité & de mes bonnes intentions. Alors, sans difficulté, il aura de la considération pour moi, il desirera de m'avoir toujours près de sa personne pour l'entretenir, & il recherchera mes conseils. J'aurai aussi, par ce moyen, l'avantage qu'aucune de mes bonnes qualités ne lui sera cachée. Qui se distingue par ces endroits, ne manque jamais d'être reconnu pour ce qu'il est, ni d'être chéri. La vertu ressemble au musc. Le musc, tout caché qu'il est, ne laisse pas de répandre son odeur aux environs. Vas, marche, dit un Philosophe moral, acquiers de la vertu, c'est le moyen de remplir incontinent l'Univers de ta réputation.

Par votre discours, reprit Ke-

Miv

lileh , je connois que c'est une affaire résolue , & que vous allez vous engager dans ce grand ouvrage. Je vois même que dans la spéculation , vous paroissez assez instruit des devoirs du haut emploi après lequel vous aspirez. Je crains fort que dans la pratique , vous ne trouviez plus de difficultés que vous ne croyez. Souffrez encore que je vous donne cet avertissement. Le service des Rois est plein de dangers , & c'est ce qui a fait dire aux Sages , qu'il y a trois choses qui ne sont pratiquées que par ceux qui sont dépourvus de bon sens : Rechercher la faveur des Sultans ; avaler du poison pour faire l'épreuve de la thériaque , & découvrir son secret à une femme. Ils comparent

---

aussi les Rois à une haute montagne couverte de pierreries, dont il ne faut pas s'approcher, parce que des tigres & des serpens y font leur retraite; ou à la mer, sur laquelle navigent des marchands, dont les uns font naufrage, & d'où les autres rapportent de grandes richesses. Je n'ai plus que ceci à vous dire : il est vrai que l'on trouve au fond de la mer des perles d'un prix excessif; si néanmoins vous voulez vivre en sûreté, croyez-moi, demeurez sur le rivage.

Demneh ne demeura pas encore sans réplique : J'avoue, dit-il, que vous me dites les meilleures choses du monde, & que l'on ne peut donner des conseils plus véritables ni plus salutaires. L'approche des

grands est périlleuse. C'est un feu auquel on se brûle. Je fais qu'un Poëte s'écrie là dessus, & dit : Gardez-vous de la fréquentation des Rois, avec le même soin que le bois sec doit s'éloigner du feu. Tout cela est vrai, j'en demeure d'accord ; mais écoutez ce qui me confirme encore dans ma généreuse résolution. Qui ne combat point, craint le danger, & n'arrive jamais à la gloire. Qui ne hafarde rien dans le négoce, ne gagne rien. Je conviens encore, comme on le dit, qu'il faut s'abstenir de trois choses, de l'amitié des souverains, de la navigation, & de s'attaquer à des ennemis supérieurs en forces & en nombre. Mais comme je ne me sens pas des forces inférieures à mon courage,

par quelle raison ne m'engagerois-je pas tout de bon , à m'avancer à la Cour de notre Sultan ? Je tiens presque pour assuré , que tout ce que je m'y promets , m'arrivera. Voulez-vous , dit encore un bon auteur , de l'honneur & de la gloire , employez le courage dont vous êtes partagé , vous en obtiendrez à proportion de la peine que vous y aurez mise.

Kelileh conclut ce long entretien par ces paroles : c'est contre mon sentiment & mon avis , que vous allez vous embarquer sur une mer des plus orageuses ; puisque vous voulez néanmoins faire à votre volonté absolument , je souhaite que vous ayez un succès plus heureux que le pressentiment que j'en ai ne me permet d'espérer.

C'est par un principe de l'affection & de l'amitié que j'ai pour vous , que je vous ai fait tant d'objections. Dieu vous garde de mal.

Demneh prit congé de Kelileh , partit , & se rendit auprès du lion. Lorsqu'il fut arrivé , il prit la hardiesse de s'approcher plus près qu'il n'avoit de coutume ; & après de profondes révérences du plus loin qu'il l'avoit apperçu , en lui souhaitant toute sorte de bonheur à haute voix , il demeura debout parmi les courtisans qui faisoient un cercle autour de sa personne : le lion demanda aux Ministres les plus voisins de son trône , qui étoit Demneh. Un d'eux qui prit la parole , répondit que c'étoit le fils d'un tel officier mort il n'y avoit pas long-temps , après de longs



services. Le lion qui le reconnut, le fit approcher : où est votre demeure ? Quelle est votre occupation ? Sire, répondit Demneh, je suis le plus humble de tous les serviteurs de Votre Majesté, & du nombre des esclaves qui ont le bonheur d'être à sa porte. J'y tiens la place de mon pere, & je borne toutes mes volontés aux ordres qui pourront venir jusques à moi. J'attends que quelque affaire à laquelle je puisse être employé se présente, & que Votre Majesté me fasse l'honneur de me commander. Je suis prêt, en l'exécutant avec tout le zele possible, de faire paroître la pénétration, la sagesse & la diligence dont je suis capable. Pendant que les Ministres de Votre Majesté, sont occupés aux

affaires les plus importantes , d'autres propres à être exécutées par des officiers subalternes peuvent se présenter. Un sage dit qu'il ne faut pas détourner personne d'une affaire , pour l'occuper à une autre ; la lance qui perce les cuirasses , ne doit pas être employée au ministère d'une aiguille , ni le sabre à faire la fonction d'un canif. Un Poète dit aussi qu'une corde ne peut servir d'aiguille , plus on se donneroit de peine à l'éguiser , & moins l'on avanceroit. Le sabre est fait pour faire couler le sang , & le diamant pour polir & percer les autres pierreries. On ne laisse pas même de tirer du service d'un serviteur foible & mal habile. Une épine foulée aux pieds dans un chemin , peut un jour être employée

utilement, quand ce ne feroit qu'à en faire un curedent.

Le lion écouta le discours de Demneh avec plaisir, & ne fut pas moins surpris de son éloquence, qu'il en fut charmé. Qui a de l'esprit, dit-il, en s'adressant à ses courtisans, fait paroître dans l'occasion de quoi il est capable, nonobstant la bassesse & l'obscurité de sa naissance. C'est ainsi que le feu porte toujours sa flamme en haut, en quelque bas lieu qu'il se trouve. La vertu éclate comme le musc, qui se fait sentir, quelque soin que l'on prenne de le cacher. L'amour caché dans le cœur d'une maîtresse, que la pudeur empêche de se déclarer, paroît à l'amant plus clairement que les cheveux qui font l'ornement de sa tête.

Demneh entendit ces paroles avec d'autant plus de joie, qu'elles lui firent connoître que son discours avoit plu au lion, & qu'il en étoit content. Cela lui donna la hardiesse de reprendre la parole, & de profiter de l'occasion pour lui insinuer quelque chose de plus engageant en sa faveur, en y mêlant adroitement des conseils pour la conduite des Rois, & voici ce qu'il lui dit : Sire, il est de la sagesse & de la justice des Rois, de donner généralement à tous leurs serviteurs, de l'emploi dans les affaires, pour l'avantage de leurs Etats, chacun selon la force de leur esprit, leur pouvoir, leur sagesse, & la sincérité de leurs intentions. Personne ne se met en peine de la semence cachée sous

la terre ; mais dès qu'elle commence à pouffer , qu'elle fait paroître sa verdure , & que l'on connoît à ses feuilles que c'est un arbre fruitier , l'on en prend grand soin , & l'on en recueille du fruit dans la suite. De même , il est de l'intérêt des Rois , de cultiver & de favoriser les personnes vertueuses , parce qu'ils en reçoivent des services proportionnés aux bienfaits dont ils prennent soin de les récompenser. En cela , ils ressemblent au soleil qui darde ses rayons sur les épines & sur la terre , & qui produit des roses & des tulipes.

Demneh n'avoit pas encore achevé ce qu'il avoit à dire ; mais le lion l'interrompit pour lui demander de quelle maniere il croyoit que l'on pouvoit élever

les personnes de vertu, pour en tirer les avantages qu'il disoit.

Sire, répondit Demneh, la première maxime qu'un Monarque doit observer là dessus, c'est de ne pas s'arrêter à la naissance peu illustre, mais de s'attacher uniquement au mérite. Quelque noblesse éclatante qu'un sujet puisse avoir par une longue suite d'aïeux, un Roi ne doit pas en faire estime, lorsqu'il ne répond pas à cette splendeur, par des vertus & par de belles qualités. La raison en est évidente; c'est que la vertu doit rendre l'homme recommandable, & que ce n'est pas une vertu d'avoir une grande naissance; un Auteur dit merveilleusement bien sur cette pensée : Fais parade de ta vertu, ne te fondes pas sur l'an-

cienneté de ton origine , ne produis pas un vivant par un mort , & ne donne pas un mort pour un vivant. Jeune homme ne vante pas ton pere qui n'est plus , & n'imité pas le chien , qui se fait un magasin d'os à ronger. Quoique les souris demeurent avec les hommes sous un même toit , on les poursuit néanmoins , & on les détruit autant que l'on peut , à cause du mal & de l'incommodité que l'on en souffre ; mais l'on porte le faucon sur le poing ; tout incônnu & tout étranger qu'il est , à cause du grand avantage que l'on en tire. C'est pour cela qu'un Roi ne doit pas user de ces termes : celui-ci m'est familier , je le connois , & je suis fait à ses manieres ; je ne connois pas celui-là , c'est un étranger.

Le bien de ses Etats demande qu'il recherche les personnes distinguées par leur mérite, & qu'il fasse une grande différence entre eux & ceux qui n'ont aucune connoissance des affaires, ni aucune bonne qualité qui les rende considérables. Le plus grand inconvénient où il peut tomber, c'est de conférer à des personnes inhabiles, des charges qui doivent n'être confiées qu'à des personnes d'expérience. La couronne est faite pour la tête, & les entraves sont destinées à arrêter les pieds. C'est un aussi grand mal de faire du bien à ceux qui ne le méritent pas, que de faire du mal aux gens de bien. En tout Etat où les personnes de vertu sont rebutées & méprisées, & où les ignorans au contrai-



te, occupent les charges & font en estime, les Rois & les sujets sont également malheureux. Le Huma, le plus noble entre toutes les especes d'aigles & tous les autres oiseaux, n'honore jamais de sa présence un pays où le vautour est plus estimé que le rossignol.

Ce dernier discours de Demneh, étoit extrêmement hardi, & tout autre Roi que le lion, qui n'eût pas eu les intentions droites comme lui, n'eût pû écouter tant de vérités sans s'en offenser, Mais le lion qui connut par là le mérite de Demneh, lui en sçut bon gré : Il le lui témoigna même en l'admettant dès-lors au nombre de ses Ministres, & de ceux qui approchoient le plus près de sa personne. Demneh de son côté employa son

effet si puissant sur lui , que Demneh se seroit apperçu de ce qui la causoit , quand il eût persisté à le diffimuler plus long-temps ; il lui avoua la chose comme elle étoit : C'est , lui dit-il , le bruit que vous venez d'entendre , qui fait le sujet de mon trouble. Je ne fais pas qui peut être celui qui le fait ; mais j'avoue que j'en suis alarmé , & qui que ce puisse être , ma pensée est que sa force est égale à sa voix : si cela étoit , il faudroit abandonner ces lieux.

Demneh qui avoit beaucoup d'expérience , & qui méritoit le poste qu'il occupoit , s'il eût eu moins d'ambition , chercha à rassurer le lion. Il lui demanda si quelque autre sujet l'obligeoit de prendre cette résolution. N'est-ce pas,  
répartit

répartit le lion , un sujet suffisant pour la prendre , que d'être continuellement dans la frayeur & dans l'inquiétude ? On ne sçauroit prendre trop de précaution , lorsqu'il s'agit de se mettre en état de ne rien craindre.

Sire , répliqua Demneh , il ne seroit pas honnête à Votre Majesté d'abandonner, pour si peu de chose , un Etat qui lui appartient par succession , & où elle a pris naissance. Voix , bruit , cri , tintamare , rien de tout cela ne doit jamais réduire un Monarque à abandonner son royaume , son héritage & sa patrie : Ceux qui sont dans les hautes dignités , & les Rois particulièrement , doivent être aussi fermes & aussi inébranlables que les montagnes , & ne s'effrayer

de rien. Les Sages disent que l'on ne doit s'arrêter ni à bruit épouvantable, ni à grosseur de corps, parce que le plus souvent cela ne signifie rien, & qu'il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait du mystere caché en tout ce que l'on ne comprend pas d'abord. Quelque gros que soit un roseau, on le met aisément en pieces. La grue est grande & grosse; mais le faucon, tout petit qu'il est, ne laisse pas de la maltraiter avec son bec & ses griffes. Qui se laisse prévenir par la grosseur, peut tomber dans la même disgrâce qu'un certain renard qui fut pris pour dupe. Le lion témoigna qu'il desiroit d'entendre cette fable, & Demneh la lui raconta.

LE RENARD

ET

LE TAMBOUR;

FABLE.

UN renard, continua-t-il, pressé de la faim, rôdoit dans un bois & cherchoit quelque proie. Par hasard il arriva près d'un arbre, où l'on avoit attaché un tambour. Une branche agitée par le vent frappoit dessus de temps en temps, & faisoit un grand bruit en cet endroit-là, il apperçut un coq orné d'une belle crête & d'un beau plumage, qui marchoit gravement sur l'herbe, avec un nombre de poules. Le renard ne courut pas d'av

bord sur le coq, il n'étoit pas encore à portée, il se mit seulement en embuscade pour prendre son temps, & ne le pas manquer. En ce moment, ses oreilles furent frappées du son du tambour, qu'il n'avoit pas encore entendu. Il regarda du côté d'où il venoit, & il apperçut un gros corps qu'il prit pour quelque chose de propre à s'en bien régaler. Il cessa d'observer le coq, & il sortit de l'embuscade pour aller droit à l'arbre. Comme il ne put le faire sans bruit, le coq l'entrevit, & se fauva avec ses poules.

Le renard monte sur l'arbre avec beaucoup de peine, & se pose sur le tambour, qu'il brisa avec ses dents. Mais il ne trouva que du vent, & rien autre chose que du

bois sec , & une peau qui n'avoit aucun goût , & qui étoit incapable de le raffaier. Le dépit & la douleur succéderent à sa vaine joie : Malheureux que je suis , dit-il , pourquoi me suis-je laissé tromper par une chose qui devoit me tromper le moins , pour abandonner une proie dont j'étois comme le maître ? Il ne faut pas se fier aux apparences ; le tambour avec le bruit qu'il fait , n'est rempli de rien.

Sire , ajouta Demneh , j'ai apporté cet exemple à Votre Majesté , afin qu'elle ne s'étonne pas de la voix extraordinaire qu'elle a entendue , & que cela ne la prive pas du divertissement de la chasse. Si elle veut me charger de la commission , j'irai voir moi-même qui

en est l'auteur , & je lui en rapporterai la vérité en peu de temps. Le lion agréa la bonne volonté de Demneh , qui partit sur le champ , & marcha du côté d'où la voix s'étoit fait entendre.

A peine Demneh ne paroïssoit plus , que le lion se plongea dans une profonde rêverie , & se repentit de ce qu'il venoit de faire. Je viens de commettre une grande faute , dit-il en lui-même , & je m'expose à un inconvénient terrible. Les politiques , sur toutes choses , recommandent aux Souverains de ne pas communiquer les secrets qui regardent leurs personnes , à neuf sortes de gens , & de bien se garder de les admettre dans aucune de leurs affaires personnelles. Ce sont ceux qui ont



reçu quelque mauvais traitement à leur cour, fans avoir rien fait qui le méritât ; ceux qui ont perdu leurs biens ou leur réputation à leur service, & qui sont demeurés dans le mépris ; ceux qui, après avoir été chassés & privés de leurs charges, ont été absolument éloignés des affaires de l'Etat, sans espoir de jamais y rentrer ; les séditioneux & les médifans ; ceux qui sçavent que l'on a fait grace à d'autres qui avoient commis la même faute qu'eux, dans le temps qu'on leur a fait subir le châtement ; les criminels d'Etat qui ont été châtiés plus rigoureusement que leurs complices ; ceux qui, après de longs services & une fidélité reconnue, demeurent privés des graces & des bienfaits du Prince,

pendant que ceux qui ont moins fait qu'eux , sont récompensés & honorés ; ceux qui ont préféré leurs propres intérêts aux intérêts du Prince ; ceux enfin qui , après avoir méprisé l'honneur de servir leur Prince , se sont jetés dans le parti des ennemis , & qui ont eu de l'emploi parmi eux.

Non - seulement les Princes ne doivent pas se découvrir à ces sortes de personnes ; ils doivent user des mêmes précautions à l'égard de tous ceux qui les approchent , jusqu'à ce qu'ils aient éprouvé plusieurs fois leur religion , leur droiture & leur sincérité. Je ne suis donc pas excusable d'avoir été si prompt à déclarer à Demneh , ce que je tenois caché , avant de l'avoir bien examiné. Il paroît fin &

adroit, & il y a du temps qu'on ne le voyoit pas à ma cour. S'il avoit le cœur offensé de quelque mécontentement que je ne puis connoître, il pourroit bien se servir de cette occasion pour causer du trouble. En effet, si celui que Demneh va trouver est mon ennemi, & qu'il reconnût en lui plus de forces que je n'en ai, ne pourroit-il pas abandonner mon service, se donner à lui, & lui révéler le secret de ma frayeur, dont il a connoissance? Quoi qu'il en soit, mon imprudence peut lui donner lieu d'imaginer beaucoup de méchancetés, auxquelles il me seroit impossible de m'opposer. Je devrois n'avoir pas oublié la maxime qui enseigne que c'est procurer sa sûreté, que de se méfier; ni celle

d'un Sage , qui dit : N'ayez pas la conscience méchante ; mais ayez de la méfiance , vous ne ferez ni surpris , ni trompé. Si , après la démarche que je viens de faire , il m'arrive du malheur , j'ai fait le mal moi-même , & j'aurois tort de me plaindre de personne. Ces pensées l'agiterent long-temps , & il en étoit si fort épouvanté , & dans un si grand chagrin , qu'il ne pouvoit demeurer en place. Il s'afféyoit , il se levoit & marchoit à grands pas avec la plus grande inquiétude. On vint lui annoncer enfin que Demneh étoit de retour de sa commission , & qu'il n'étoit pas loin. Cela le remit , & dissipa un peu l'embarras où il se trouvoit.

Demneh arriva quelques momens après , & en s'approchant il

dit respectueusement au lion : Sire, le ciel soit toujours favorable à Votre Majesté. Que la félicité éclate à la porte de son palais comme un soleil, & que rien ne traverse jamais son bonheur. L'animal de qui Votre Majesté a entendu la voix si terrible, & qui a troublé son repos, n'est autre chose qu'un bœuf qui paît dans le voisinage de cette forêt. Il est puissant, de haute taille, d'un abord facile, d'une couleur agréable, & d'un embonpoint qui fait plaisir à voir : mais son courage ne répond pas à une si belle apparence. Sa passion dominante est de manger, de boire & de dormir ; & toute son ambition se borne à mener une vie tranquille.

A quoi, demanda le lion, avez-

vous connu que cet animal , aussi puissant que vous le représentez , a peu de forces ?

Sire , répondit Demneh , c'est qu'avec cette belle apparence , comme je l'ai dit à Votre Majesté , je n'ai rien remarqué en lui , qui m'oblige de croire qu'il soit vaillant , & je suis caution que ce n'est pas un animal redoutable , ni qui mérite que l'on prenne des précautions pour se garder de lui.

Afin de ne pas se tromper , reprit le lion , il est mieux de ne pas croire qu'il est si foible. Quoique le vent ne fasse pas de mal à l'herbe qui plie devant lui , il arrache néanmoins les arbres les plus gros & les plus puissans. Les plus braves ne font paroître ce qu'ils sont ,

que dans le champ de bataille ,  
tête à tête devant leurs ennemis.  
Le faucon ne vole pas sur les per-  
drix , qu'il n'ait des aîles & des  
plumes , & le griffon ne s'amuse  
pas à chasser aux mouches.

Sire , répartit Demneh , ce que  
j'ai eu l'honneur de rapporter à  
Votre Majesté , n'est que trop vé-  
ritable , & elle peut s'affurer que  
j'ai assez de pénétration , pour  
avoir connu d'abord cet animal à  
fond. Si elle le juge à propos , &  
si elle me l'ordonne , j'espère de  
faire si bien par mes discours , que  
je l'amenerai au pied de son trô-  
ne. Alors , elle en disposera à sa  
volonté , & je suis garant qu'il fera  
tout ce qu'elle pourra souhaiter  
pour sauver sa vie. Le lion joyeux  
de cette assurance , lui donna ordre  
de le faire venir.

Demneh, qui sçavoit bien comment il se tireroit d'affaire, ne s'en fit pas une d'obéir au lion; sans autre détour, avec une grande confiance sur son éloquence, & appuyé de l'autorité du lion, il alla droit à Choutourbeh, qu'il salua civilement, & lui demanda d'où il venoit, ce qui l'avoit obligé de quitter son pays, pourquoi il étoit venu en ces quartiers, & quelle raison il avoit de s'y arrêter. Choutourbeh répondit de point en point à toutes ces demandes avec naïveté, en exposant son aventure par le détail. Quand il eut achevé, Demneh prit un ton grave & sérieux : Le Roi de ce pays, lui dit-il, est un lion si vaillant, que le lion même du Zodiaque n'est rien en compa-



raison de lui , & que l'éléphant tremble à le voir. Je viens de sa part vous signifier de venir le trouver , & vous déclarer que la diligence que vous apporterez à venir vous présenter devant lui , l'obligera de vous pardonner la négligence que vous avez eue de ne vous pas acquitter plustôt de ce devoir , & sur votre refus , j'ai ordre de retourner incessamment pour lui en donner avis.

Au nom d'un lion tel que Demneh venoit de le dépeindre : je suis prêt , répondit Choutourbeh , d'obéir au commandement que vous m'apportez. Je n'eusse pas attendu si long-temps à m'acquitter de mon devoir , si j'eusse pu deviner que j'étois sur les terres d'un Monarque si puissant. Je vous

supplie de me le rendre favorable, & d'employer votre crédit pour me procurer l'honneur d'être de sa cour. Demneh lui donna là dessus toute sorte d'assurance avec joie, & d'une maniere qui le persuada de sa sincérité. Ils se mirent en chemin, & ils arriverent bientôt au palais du lion; Demneh prit le devant, & après avoir annoncé à son maître le succès de sa commission, il revint avec l'ordre de faire entrer le bœuf. Choutourbeh entra, & rendit ses respects au lion, avec protestation d'une soumission entiere à ses volontés. Le lion lui fit un accueil aussi honnête qu'il pouvoit souhaiter, & lui demanda depuis quand il étoit arrivé dans le pays, & quel motif il avoit eu d'y venir, à quoi Choutourbeh

répondit , en lui faisant le même récit qu'il avoit fait à Demneh : Vous êtes le bien venu , lui dit le lion , j'aurai soin que l'on vous rende tous les honneurs dûs à un hôte de votre considération. La paix & le bonheur vous accompagnent. Vous pouvez demeurer avec nous. Vous y trouverez toute sorte de faveurs & de bienveillance de notre part. Nos bienfaits s'étendent généralement sur tous ceux qui composent notre cour. Personne aussi n'a sujet de se plaindre dans l'étendue de nos Etats , par le soin que nous prenons de faire en sorte que chacun soit content. A ce discours obligeant , Choutourbeh répondit seulement par des vœux pour la prospérité du lion , par des louanges , & par

la protestation du desir de lui donner des marques de son zele par son assiduité & par la fidélité de ses services.

En effet , le lion n'oublia rien pour rendre le séjour de sa cour agréable à Choutourbeh. Il lui donna d'abord un rang parmi ceux qui l'approchoient. Peu de temps après il l'avança & l'honora davantage , à mesure qu'il reconnut l'affection avec laquelle il étoit attaché à lui plaire.

Comme il avoit toujours les yeux sur lui , & qu'il l'observoit & l'examinoit jusques dans les moindres choses , il s'apperçut qu'il étoit non-seulement irréprochable en ses mœurs & en ses actions ; mais même qu'il avoit infiniment d'esprit , de la pénétration ,

une conduite admirable , & de plus une grande expérience en toutes choses , après l'avoir consulté & éprouvé en plusieurs affaires. Cela l'obligea de lui donner toute son estime , & de l'employer en plusieurs charges considérables , & enfin de le déclarer son grand Visir , son premier Ministre , & de lui confier tous les secrets de l'Etat. Il lui conféra en même-temps l'autorité nécessaire pour gouverner sous ses ordres.

Choutourbeh remplit si bien tous les devoirs de sa charge par une application également juste , exacte & régulière sur toutes les affaires , que le lion à la fin n'eut plus rien de réservé pour lui , & qu'il n'agissoit plus que par son canal à l'exclusion de tous les autres

Ministres & Conseillers d'Etat ,  
qui en murmurèrent & en témoi-  
gnèrent leur mécontentement.

Le dépit de Demneh, à l'occa-  
sion de l'élévation de Choutour-  
beh à son préjudice, fut au-dessus  
de tout ce que l'on en pourroit  
dire. Lorsqu'il se vit supplanté par  
un étranger, à la fortune duquel  
il avoit contribué lui-même, il ne  
put souffrir qu'il possédât lui seul  
la faveur & les graces du lion.  
L'envie & la jalousie s'emparèrent  
de son cœur si fortement, qu'il  
passoit les nuits sans dormir, &  
les jours dans des agitations con-  
tinuelles, qui le tourmentoient &  
lui ôtoient le repos. Il ne put enfin  
se contraindre davantage, il cher-  
cha à se soulager, en déclarant son  
ressentiment, & en se plaignant de

son malheur en toute liberté. Pour se contenter, il s'adressa à Kelileh, & lui parla en ces termes :

Mon frere, n'admirez-vous pas le peu de bon sens & d'esprit que j'ai eu. Je m'étois proposé de me mettre entièrement dans les bonnes graces du Roi, & je croyois y avoir assez bien réussi par mon adresse à lui amener & à lui livrer Choutourbeh, qu'il redoutoit. Mais Choutourbeh s'est emparé de l'esprit de Sa Majesté, d'une maniere qu'elle ne me regarde plus, ni personne de ses courrisans, & qu'elle n'a de considération que pour cet étranger. Ainsi me voilà chassé & éloigné du premier rang que j'occupois à sa cour.

A qui vous plaignez-vous, répondit Kelileh ? Ne vous êtes-vous

pas attiré cette disgrâce vous-même ? Pourquoi vous êtes vous mis cette épine au pied ? Il vous est arrivé justement la même chose qu'à un certain Derviche. Qu'arriva-t-il à ce Derviche , demanda Demneh ? Ecoutez , reprit Kelileh , je vais vous l'apprendre.

---

## LE DERVICHE

E T

LE VOLEUR,

C O N T E.

**U**N Roi , dit Kelileh , fit un jour présent d'une robe de grand prix à un Derviche ; un voleur des plus fins & des plus adroits en eut nouvelle , & conçut aussi-tôt le



dessein de la lui enlever. Pour le faire réussir, il alla trouver le Derviche à son hermitage, & le pria de le recevoir à son service & sous sa discipline, en feignant qu'il vouloit abandonner le monde, & apprendre de lui les maximes de la vie spirituelle. Le Derviche le reçut avec beaucoup d'humanité; mais au bout de quelques jours, le voleur abusa de l'estime & de la confiance qu'il s'étoit déjà acquise auprès du Derviche, il s'empara de la robe une belle nuit, & disparut.

Le lendemain matin quand le Derviche ne vit plus ni le novice, ni la robe, il n'eut pas de peine à juger que le novice étoit un voleur, & qu'il l'avoit emportée. Pour tâcher d'en avoir nouvelle, il sortit aussi-tôt de son hermitage,

& prit le chemin de la ville. Occupé de la perte qu'il avoit faite, comme il marchoit avec action, il rencontra deux beliers qui se battoient & qui se heurtoient la tête si furieusement l'un contre l'autre, que le sang ruisseloit des blessures qu'ils se faisoient, & un renard qui se trouva là par hasard, léchoit le sang répandu sur le champ de bataille. Les beliers animés continuoient le combat, & ils avançaient tête baissée l'un contre l'autre. Après plusieurs affronts, le renard se rencontra entre eux, ils le heurtèrent en même-temps chacun d'un coup si furieux par le milieu du corps, qu'ils lui creverent le cœur, & qu'il demeura mort sur la place. Un accident si peu ordinaire, surprit le  
Derviche

Derviche qui en fit le profit qu'il devoit, & passa outre.

Il étoit si tard lorsqu'il arriva à la ville, qu'il trouva les portes fermées, & qu'il fut obligé de chercher un logement dans le fauxbourg. Une femme, qui par hasard avoit la tête à la fenêtre, se douta qu'il cherchoit un lieu de retraite, elle l'appela & lui offrit de le recevoir chez elle. Le Derviche accepta l'offre, & la femme, après l'avoir régala à souper, l'introduisit dans un endroit, où il se mit à réciter ses prieres avant que de se coucher.

La femme, qui l'avoit appelé & reçu avec tant de charité, n'étoit pourtant pas de celles qui menent une vie réglée, & qui ont soin de leur réputation. Elle faisoit au

contraire profession de tenir chez elle de belles filles pour le plaisir des jeunes débauchés. Une de celles qu'elle avoit alors dans sa maison , étoit aimée par un cavalier du voisinage , avec tant de passion , qu'il ne vouloit pas que personne que lui la vît. Comme la maîtresse du logis n'y trouvoit pas son compte , & que le cavalier , par sa jaloufie , éloignoit toutes ses pratiques , elle chercha le moyen d'exécuter un dessein détestable , dont l'occasion se présenta la même nuit qu'elle venoit de retirer le Derviche chez elle , mais sa méchanceté retomba sur elle-même.

Elle avoit trouvé le secret d'enivrer le cavalier & sa maîtresse : lorsqu'elle les vit endormis , &

qu'elle crut que tout le monde dormoit chez elle, elle mit du poison dans un tuyau de roseau, prit le tuyau à la bouche par un bout, & porta l'autre au nez du cavalier pour y souffler le poison, afin qu'il lui montât au cerveau, & qu'il l'étouffât. Mais dans le moment qu'elle alloit souffler, le cavalier éternua avec tant de véhémence, que son souffle fit entrer tout le poison dans la bouche de la femme jusqu'au gosier. Le poison fit son effet avec tant de violence, qu'elle mourut en peu de momens, & par sa mort elle confirma la maxime qui porte, que celui qui creuse une fosse pour y faire tomber son frere, y tombe lui-même.

Le Derviche, témoin de cette

aventure , trouva cette nuit si funeste , extraordinairement longue , & il n'en vit la fin qu'avec des peines inconcevables ; le jour parut enfin , & il sortit d'un lieu si pernicieux. Il entra dans la ville , & comme il cherchoit un autre gîte , il rencontra un cordonnier , qui , par vénération envers les Derviches , se fit un plaisir de le mener chez lui , & d'ordonner à sa famille de prendre soin de lui , & de le bien régaler , pendant qu'il étoit obligé de faire compagnie à quelques amis qui l'avoient invité à un régal.

La femme du cordonnier avoit une intrigue d'amour avec un cavalier , qui n'avoit pas moins d'amour pour elle , qu'elle en avoit pour lui. Leur entremetteuse étoit

la femme d'un chirurgien, si adroite & si insinuante, qu'elle eût été capable, par ses discours, d'accorder le feu & l'eau, de faire descendre les étoiles du ciel en terre, d'amollir l'acier comme de la cire, & de réduire en poussière le rocher le plus dur, si elle s'en fût mêlée. La cordonniere ne vit pas plutôt que son mari s'absentoit, qu'elle prit cette occasion pour se divertir, & qu'elle manda à la chirurgienne de donner avis à son amant de venir la nuit suivante, en l'assurant que rien ne troubleroit leurs plaisirs, que les mouches ne l'empêcheroient pas de goûter le sucre dont elle vouloit le régaler, & qu'elle seroit seule avec lui.

La nuit vint, & sur l'avis le cavalier ne manqua pas de venir au

rendez-vous. Mais dans le temps qu'il étoit à la porte, & qu'il attendoit que la cordonnere ouvrit, le cordonnier arriva, & l'aperçut. Comme il avoit déjà du soupçon de ce qui se passoit, il ne fut pas plutôt entré chez lui ardent de colere, qu'il pensa assommer sa femme de coups; non content de ce traitement, il l'attacha à un pilier, & il se coucha.

Cela scandalisa fort le Derviche, qui crut d'abord que le cordonnier battoit sa femme par caprice, ou parce qu'il avoit bu, & il se reprocha de ne s'être pas présenté pour empêcher ce désordre. Il étoit encore occupé de cette pensée, lorsqu'il entendit la voix de la chirurgienne qui avoit trouvé la porte ouverte, par la précé-



piration du mari qui ne l'avoit pas fermée. Voisine, crioit-elle à la cordonniere d'une voix basse : voisine, à quoi pensez-vous, pourquoi vous faites-vous attendre si long-temps ? C'est une honte, venez vite, & ne perdez pas l'occasion. La cordonniere l'appela d'une voix triste, & quand elle fut près d'elle : Voyez, lui dit-elle, l'état où je suis, & si vous êtes raisonnable de me reprocher ma négligence : Mon mari a vu l'ami à la porte, il est venu à moi comme un démon enragé, il m'a battue cruellement, & liée comme vous voyez, & il dort présentement. Elle ajouta avec de grands soupirs : Si, dans ce misérable état, je pouvois vous toucher de compassion, vous me détacheriez, & vous

souffririez que je vous attachasse à ma place , pendant que j'irois m'excuser d'avoir fait attendre mon amant si long-temps , & je reviendrois d'abord vous délivrer, & me remettre à la même place, vous feriez aussi plaisir à celui que j'aime , qui ne manqueroit pas de vous en témoigner de la reconnaissance. Par amitié & par compassion , la chirurgienne lui accorda ce qu'elle demandoit , & se laissa attacher. La cordonniere alla trouver le cavalier qui l'attendoit avec impatience ; & alors le Derviche , qui entendoit tout ce qui se passoit , comprit le sujet de la colere du mari , & jugea qu'il n'avoit pas tort.

Pendant que la cordonniere étoit dehors , le cordonnier s'éveilla &

l'appela ; la chirurgienne se garda bien de répondre , parce qu'elle eut tout gâté. Après avoir appelé plusieurs fois sans tirer aucune parole , l'impatience prend au cordonnier , il se leve , court à la chirurgienne qu'il croyoit être sa femme , avec un couteau à la main , lui coupe le bout du nez , & le lui met dans la main : Envoie cela à ton galant , lui-dit-il , c'est un beau présent à lui faire. La pauvre chirurgienne , de la peur qu'elle avoit d'être découverte , souffrit cet outrage sans ouvrir la bouche , en disant en elle-même : Etrange aventure ! Le personnage que je fais est singulier ; la cordonniere se divertit , & moi j'en porte la peine.

La cordonniere enfin revint ,

& fut extrêmement affligée, quand elle fçut que son amie étoit fans nez. Comme elle ne pouvoit réparer ce qu'elle venoit de souffrir pour elle , elle lui en demanda mille pardons les larmes aux yeux. Elle se remit à fa place , & se fit attacher comme auparavant. La chirurgienne , qui n'avoit pas d'autre parti à prendre , retourna chez elle dans une inquiétude extrême de fçavoir de quelle maniere elle déguiseroit la chose à son mari.

La cordonniere rattachée au pilier , rompit le filence au bout d'une heure , & adreffant cette priere à Dieu à haute voix , afin que son mari l'entendît : Seigneur, dit-elle , qui commandez dans tout l'Univers, Dieu créateur de toutes

choses, Dieu tout-puissant, qui maintenez & qui conservez toutes les créatures, rien ne vous est caché; la vérité vous est connue; vous sçavez que mon mari m'a fait ce mauvais traitement par une action condamnable, & pour un fait dont je suis innocente. C'est pour cela que j'implore votre bonté & votre miséricorde. Je vous supplie de rétablir cette partie de mon visage, qui en faisoit l'ornement, comme elle étoit auparavant. Faites paroître mon innocence avec éclat; ôtez le voile de l'imposture qui la cache, & délivrez-moi d'une infamie qui va me déshonorer pour jamais, si je parois devant le monde en l'état où je suis.

Le mari qui s'étoit éveillé, &

qui avoit entendu cette priere d'hypocrite : Effrontée , lui cria-t-il , infame , quelle sorte de priere adresses-tu à Dieu ? Ne sçais-tu pas que les prieres des femmes impures ne sont pas reçues à son tribunal , & que la Cour céleste est une Cour où les impudiques ne sont pas écoutées ? Pour être exaucée , il faudroit que tu eusses la bouche pure & le cœur net.

La femme sûre de son fait , interrompit le mari : Leve-toi , cruel , s'écria-t-elle ; viens & vois une marque de la puissance infinie de Dieu , qui a eu pitié de mon malheur , & qui a exaucé ma priere , afin que mon innocence soit connue. Qui , Seigneur , vous sçavez que je suis innocente , & je vous remercie mille fois de la grace que

vous me faites , & de ce que vous me lavez du déshonneur dont j'allois être noircie.

A ce discours , le mari qui ne sçavoit pas le fin de l'aventure , & qui jamais ne se fût douté d'une si grande malice , se leve avec grand étonnement , se procure de la lumiere , & voit en effet que sa femme avoit le nez en son entier : J'ai tort , lui dit-il , en la déliant , & je vous demande pardon : Jamais il ne m'arrivera de vous traiter de la sorte , je vous laisse le gouvernement du ménage , & la liberté entiere de faire ce que vous voudrez.

La chirurgienne avec le nez coupé , étoit chez elle dans une grande inquiétude , & elle cherchoit de quelle maniere elle ca-

pourquoi il avoit traité sa femme d'une maniere si barbare , & parce qu'il ne put apporter une cause légitime , il alloit le condamner à la mort , si le Derviche , qui sçavoit son innocence , ne se fût approché & n'eût pris la parole : Seigneur , dit-il au Cadis , cette affaire mérite plus d'attention que vous n'en donnez. Ce n'est pas le voleur qui a emporté ma robe , les beliers n'ont pas tué le renard , ce n'est pas aussi le poison qui a fait mourir la méchante femme , ni le cordonnier qui a coupé le nez de la chirurgienne. Nous sommes tous nous-même la cause de ces différens événemens. A ces mots le Cadis se tourna de son côté : Ce que vous venez de dire , lui dit-il , est une énigme que l'on ne peut



entendre , si vous ne l'expliquez.

Pour développer toute l'affaire, le Derviche raconta ce qui lui étoit arrivé , & toutes les choses dont il avoit été témoin ; & en finissant , il ajouta : Si je ne me fusse pas laissé prévenir par l'ambition de faire des disciples , je n'eusse pas reçu un voleur dans mon hermitage , & je ne lui eusse pas donné lieu de me faire le vol qui m'a amené ici. Si le renard n'eût pas été gourmand & avide de sang , les beliers ne l'eussent pas écrasé ; la méchante femme ne se fût pas donné la mort à elle-même , si elle n'eût pas entrepris de faire mourir le cavalier ; & le cordonnier n'eût pas coupé le nez à la chirurgienne , si elle ne se fût pas mêlée du négoce infame que

je viens de vous raconter. Pour conclusion , rien n'est plus vrai que ce que nous sçavons tous : Ne faites pas de mal , on ne vous en fera pas. Par le récit de cette histoire , ajouta Kelileh en achevant , vous pouvez comprendre que vous vous êtes attiré le mal dont vous vous plaignez. Il falloit demeurer dans l'état où vous étiez , cela ne vous fût pas arrivé. De qui avez-vous à vous plaindre , si ce n'est de vous-même ?

Vous avez raison , répartit Demneh , je suis moi-même la cause du mal que je sens. Mais , cela ne doit pas empêcher que vous ne me disiez là dessus , quel est votre avis , & ce que vous croyez que je devrois faire pour réparer mon malheur.

Vous sçavez, répliqua Kelileh, que je n'ai nullement consenti à ce que vous avez fait, & que je vous ai déclaré que je ne voulois pas m'en mêler. Je vous répète la même chose, & je me garderai bien de le faire, en quelque manière que ce soit. Songez-y vous-même, c'est votre affaire. Vous n'ignorez pas le bon mot qui dit, que chacun fait mieux ses affaires qu'aucun autre.

Quand Demneh vit que Kelileh ne vouloit pas s'ouvrir davantage: Et moi, lui dit-il, je déclare que mon dessein est d'employer tous mes efforts pour faire chasser le bœuf, non-seulement du poste où il est, & le faire éloigner de la présence du Roi, mais même pour le faire bannir hors de l'Etat, &

peut-être qu'il pourra bien en arriver un plus grand malheur. Je ne prétens pas que l'on puisse me reprocher d'avoir manqué de courage en cette occasion. Les habiles politiques & les gens d'esprit ne me le pardonneront jamais, si j'en demeurois-là. A le bien prendre, ma cause est juste. Je demande à rentrer dans un bien que je puis dire m'appartenir. Je cherche ce que je possédois déjà, & ce qui est d'ailleurs à ma bienséance. En bonne politique, l'on peut faire cinq choses librement, avec l'approbation de tout le monde : demander la charge dont on étoit en possession; se garder de retomber dans l'inconvénient où l'on est une fois tombé; conserver ce que l'on a acquis; employer toute

son industrie à se délivrer du mal que l'on souffre ; & enfin amasser du bien ; & repousser le mal lorsque l'occasion s'en présente. L'intention que j'ai, est aussi de tâcher de rentrer dans la charge que j'avois ci-devant , & de me voir dans la même situation où j'étois. Pour cela , il faut que je réduise le bœuf à l'extrémité ou de perdre la vie , ou de quitter la place. Je ne suis pas de pire condition que le moineau qui se vengea d'un épervier , dont je vous raconterai l'histoire si vous le souhaitez. Voyons, dit Kelileh, je vous écoute.



---

L E S  
D E U X M O I N E A U X  
E T  
L'É P E R V I E R ;

F A B L E.

**D**EUX moineaux , poursuivis Demneh , avoient leur nid sur un arbre où ils vivoient ensemble , & se contentoient du grain & de l'eau qu'ils trouvoient dans le voisinage. Mais l'arbre étoit au pied d'une montagne , hérissée de rochers escarpés , au haut de l'un desquels un épervier s'étoit niché. L'épervier s'étoit fait une coutume de venir fondre sur leur nid ,

& d'enlever leurs petits l'un après l'autre , si-tôt qu'ils avoient des plumes , & qu'ils commençoient à voler. Nonobstant cette traversée , l'amour de la patrie étoit si fort dans le cœur des moineaux , qu'ils ne pouvoient se résoudre de l'abandonner , & qu'ils aimoient mieux souffrir le mal que l'épervier leur faisoit , que de changer de demeure.

Un jour leurs petits commençoient de voltiger , & ils les regardoient faire leur premier essai , avec un plaisir incroyable ; mais la pensée de l'épervier , qui leur vint à l'esprit en ce moment , changea leur joie en tristesse & en des lamentations. Celui des petits qui avoit plus de vivacité que les autres , s'appêrçut de ce change-

ment, & leur en demanda le sujet. Le mâle prit la parole : Cher fils, répondit-il, portion de notre cœur, ce n'est pas à nous qu'il faut faire cette demande, adresse-toi aux larmes qui coulent de nos yeux ; elles seront nos interprètes, & elles suppléeront à notre défaut. Alors il lui fit comprendre la cause de leurs pleurs, en lui apprenant la cruauté de l'épervier.

Le petit moineau qui avoit déjà beaucoup de connoissance pour son âge : Mon pere, reprit-il, agréez je vous prie ce que je prends la liberté de vous dire. Quoique les créatures de Dieu ne doivent pas se soustraire à la soumission due aux décrets de sa toute-puissance ; ce même Dieu néanmoins qui a donné l'être à  
toutes



toutes choses , a aussi assigné un remede à chaque mal , & à chaque plaie , une maniere de la guérir : au lieu que jusques à présent , il ne paroît pas que vous ayez rien fait pour détourner le mal , qui renouvelle votre douleur , & que vous craignez encore ; si vous faites au moins ce qui sera en votre pouvoir , il y a à espérer que vous empêcherez qu'il n'arrive plus , & que vous vous délivrerez de ce chagrin.

Cet avis plut aux moineaux , & le mâle , pendant que la femelle resta pour prendre soin des petits , prit son vol , résolu de chercher quelque moyen d'arrêter le cours de l'insolence de l'épervier. Il vola quelque temps , & dans la pensée qu'il avoit : De quel côté , disoit-il ,

tournerai-je ? A qui m'adresserai-je, pour raconter mon affliction ? En ce moment, par une disposition de Dieu, il apperçut une Salamandre qui sortoit d'un lieu souterrain, dont des flammes s'élevoient, & qui prenoit son chemin par la campagne. En la voyant, je veux, dit-il, m'adresser à cet animal ; nonobstant ce qu'il a d'affreux & de surprenant en sa figure, peut-être me dira-t-il quelque chose qui servira à me tirer d'affaire. Il vola vers la salamandre, s'approcha d'elle, & la salua avec respect ; la salamandre de son côté lui fit de grandes civilités. La salamandre n'attendit pas que le moineau lui parlât, elle prit la parole la première. A vous voir, lui dit-elle,

il paroît que vous êtes triste , & que vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine. Si vous êtes fatigué , vous pouvez vous arrêter , & vous reposer près de moi , ou si vous avez quelque mal , vous pouvez me le découvrir , j'aurai peut-être quelque remede à vous donner. Le moineau lui fit le récit du sujet de ses douleurs , d'une maniere si touchante , que les rochers les plus durs y eussent été sensibles. Elle en fut touchée , & indignée de la cruauté de l'épervier : Ne vous affligez pas davantage , lui dit-elle , je vous délivrerai de cette tyrannie , & dès cette nuit j'irai mettre le feu à son nid , & je vous suis caution que lui & le nid seront consumés. Dites-moi

seulement où je vous trouverai , afin que vous me serviez de guide , & sans vous arrêter ici plus long-temps , retournez chez vous , vous y apprendrez de mes nouvelles. Le moineau lui donna son adresse , & après avoir pris congé d'elle , il retourna à ses petits avec grande joie.

Lorsqu'il fut nuit , la salamandre à la tête de plusieurs autres salamandres armées de soufre & de bithume enflammé , se mit en chemin , & prit en passant le pere & la mere des petits moineaux, qui la conduisirent au nid de l'épervier , plongé alors dans un profond sommeil lui & ses petits. Les salamandres y mirent le feu , & comme il étoit de matiere fort seche , il prit flamme aussi-tôt ,

de sorte qu'en peu de temps il fut réduit en cendre avec l'épervier & sa famille. Une étincelle de la colere de Dieu, excitée par la malice de l'épervier, causa cet embrasement : Pour peu que l'on fasse d'attention, ajouta Demneh, & que l'on prenne son temps & les mesures nécessaires, cet exemple fait voir, si foible que l'on puisse être, qu'il y a des moyens de se venger, même des ennemis les plus puissans.

Quand je serois capable, dit Kélileh, d'approuver un dessein aussi pervers que le vôtre, qu'aucun exemple ne peut autoriser, je ne crois pas qu'il soit aisé de l'exécuter. En l'état où je vois que les choses sont présentement, que le Roi fait distinction de

Choutourbeh par-dessus tous ceux qui forment sa cour, vous entreprenez inutilement de l'obliger à changer de sentiment. Les Rois n'abandonnent pas sans sujet un favori qu'ils ont une fois élevé au premier degré de leur faveur. Il faut que le favori soit très-coupable avant d'en venir à cette extrémité ; sçavez-vous pourquoi le bois va au-dessus de l'eau, & ne coule pas à fond ? C'est que l'eau croiroit faire une injustice, d'abaisser ce qu'elle a nourri & élevé.

Ne trouvez-vous pas, répliqua Demneh, que c'est un sujet suffisant pour travailler à la destruction de Choutourbeh, que le Roi lui donne toute sa confiance, qu'il ne veut plus voir que lui, & que

par cette préférence il rebute généralement tout ce qu'il y a de plus considérable à sa cour ? Qu'il ne fait rien que par son avis, & n'écoute plus les conseils de ses autres Ministres ? L'état & la personne même du Roi seroient exposés à de trop grands dangers, si cela continuoit. Je ne vous dis rien de moi-même ; ce sont les politiques qui remarquent que la ruine d'un royaume, & d'un Roi qui le gouverne, peut être causée en six manières.

1. Par le désespoir des courtisans privés de charges, ou négligés ; & par le mépris des personnes sages & expérimentées, lorsqu'on les éloigne des conseils.

2. Par une guerre déclarée sans sujet, & par un gouvernement

inégal, & purement de caprice.

3. Par le dérèglement des passions ; c'est-à-dire en se donnant aux femmes , à la chasse , à la débauche du vin , au jeu , aux concerts.

4. Par les disgraces du temps , comme par la peste , par la famine , par les incendies , par les enfoncemens des terrains que causent les tremblemens de terre , ou par les inondations.

5. Cela arrive encore par une trop grande sévérité , en faisant tout par colere , & en châtiant trop rigoureusement.

7 6. Enfin , en prenant le contrepied de toutes choses ; c'est-à-dire en faisant la paix lorsqu'il faut faire la guerre , en faisant la guerre lorsqu'il faut faire la paix ;



en usant de clémence , lorsqu'il faut être sévère , & en donnant des récompenses à ceux qui mériteroient d'être punis.

Kelileh interrompit Demneh en cet endroit : C'en est assez , dit-il , je vois bien , Demneh , que ce n'est ni l'intérêt du Roi , ni l'intérêt de l'état qui vous touche. Vous êtes animé par le seul ressentiment que vous avez dans le cœur contre Choutourbeh , de qui vous avez résolu la perte. Ne vous y trompez pas ; la fin de ceux qui font le mal , n'est pas heureuse , & les mauvais desseins des envieux retombent sur les envieux mêmes. C'est une vérité constante : Qui fait le mal , trouve le mal. Il ne jouit pas long-temps de sa malice , il en reçoit bientôt

le châtement. Si l'on veut profiter de ce qui se passe tous les jours dans le monde , le bien est suivi de la récompense , & le châtement fuit les méchantes actions. Un tyran en profita comme il le devoit , & il fut le Roi le plus juste de son temps. Demneh voulut sçavoir cette histoire , & Kehleh la lui raconta en ces termes :

---

L E

T Y R A N ,

C O N T E .

U N Roi des siècles passés , gouvernoit ses Etats avec tant de barbarie , que ses sujets ne pouvoient plus le supporter , & n'a-

voient d'autre recours qu'à Dieu, qu'ils prioient de l'ôter de ce monde, ni d'autre consolation, que de le combler de mille imprécations. Il étoit même si connu au-dehors, que jamais ses voisins ne parloient de lui, qu'en le nommant le tyran. Au retour d'une chasse, ce Roi, par un changement d'autant plus surprenant que personne ne s'y attendoit, envoya des hérauts par les carrefours de la ville faire cette proclamation de sa part : Mon peuple, mon insensibilité a été jusques à présent un voile qui m'a empêché d'appercevoir la droiture que je devois suivre en régnant, & ma cruauté m'a fait plonger le poignard dans le sein des innocens. Ce que je vous annonce doit vous

réjouir. Je vous déclare que désormais je serai ferme & constant à vous procurer toute sorte de bonheur, & à vous rendre fidèlement la justice que je vous dois. J'ai assez de confiance sur la sincérité de la conduite que je me propose, pour assurer que dans la suite personne ne souffrira le moindre dommage. Toute la terre fera remplie du bruit de ma modération, & la joie sera dans tous mes Etats par les libéralités & les bienfaits que j'y répandrai.

Cette proclamation causa une joie inexprimable à tout le peuple, & encore plus l'effet qui la suivit. Tous les sujets goûterent un repos qui leur étoit inconnu ; la justice fut observée si exacte-

ment pendant le reste du regne de leur Roi, que l'on voyoit les faons & les agneaux sucer le lait des lionnes ; le lievre se jouer avec le lévrier ; le faucon & la perdrix dans le même nid, & l'oie voler de compagnie avec l'aigle. L'on ne parla plus même de la justice qui rendoit la mémoire de Nouschirvan si fameuse, sa place fut remplie par ce Roi, avec le surnom de *Juste*.

Ce changement parut d'autant plus admirable à tout le monde, que l'on en ignoroit la cause, & que l'on ne pouvoit comprendre comment l'on pouvoit si subitement passer de tant de vices à tant de vertus, & montrer tant de constance à y persévérer. L'on en fut éclairci par l'entremise d'un

favori du Roi , qui le supplia un jour d'agréer la liberté qu'il prenoit de lui demander le motif d'un retour si surprenant . En voici la raison , répondit ce Monarque. Dans la derniere chasse que je fis , comme je pouffois un lievre , je vis qu'un chien avoit pris le change , & poursuivoit un renard. Il l'attrapa par une jambe , & la lui rompit. Le renard échappa , & se fourra dans une taniere. Le chien , qui vit que le renard ne fortiroit pas de-là , pour venir se jeter entre ses pattes , le laissa & se remit sur les voies du lievre avec les autres chiens. Un passant , qui vit le chien traverser son chemin , lui jeta une pierre avec tant d'adresse , qu'il lui rompit une jambe.

de même qu'il avoit rompu celle du renard. Peu de temps après, un cheval marcha sur le pied du passant, & vengea le chien. Mais le cheval n'eut pas fait quelques pas, qu'il fourra le pied dans un trou, & se blessa si dangereusement, qu'il en fut boiteux. Témoin de ces exemples : Vois-tu, me dis-je à moi-même, que ces différens sujets ont reçu chacun la récompense de leur méchante action ? La perdrix mange la fourmi, le faucon punit la perdrix, & l'aigle traite le faucon de la même manière que celui-ci a traité la perdrix. Qui tue enfin est tué. Rien ne demeure impuni ou sans récompense, soit que l'on fasse le mal ou que l'on fasse le bien. Un exemple comme celui-ci, ajouta

Kelileh , devrait vous détourner du dessein que vous avez de vous venger , de crainte que vous n'ayez pas le succès que vous attendez.

Demneh ne profita pas d'une remontrance si vive : Je ne suis pas , insista-t-il , l'agresseur dans cette affaire ; je suis l'offensé & le maltraité. Pourquoi voulez-vous que celui que l'on attaque mérite châtiment en cherchant à se venger de l'agresseur ? L'offensé est-il coupable en repoussant le mal par le mal ?

Puisque je ne puis vaincre votre opiniâtreté , répondit Kelileh , je veux que vous ayez toutes les raisons imaginables de vous venger. Mais comment pourrez-vous venir à bout de faire périr Chou-



tourbeh ? Vos forces ne sont pas égales aux siennes. Il aura beaucoup plus d'amis & de gens qui prendront son parti , que vous n'en avez.

Ce n'est point par la force , répartit Demneh , ni par les puissans secours que l'on réussit , même dans les affaires les plus périlleuses. La prudence & la sagesse y operent davantage. Dans la morale , comme vous le sçavez , la sagesse est préférée à la force ; parce qu'elle exécute des choses dont la force ne peut venir à bout. Le Sage , dit un Poëte , exécute des choses par ses paroles , que cent armées jointes ensemble ne pourroient pas exécuter. N'avez-vous jamais oui dire , de quelle maniere un corbeau fit

détruire un ennemi, l'on s'y prend d'une manière à ne pas exposer sa vie comme vous l'exposeriez en exécutant votre projet. Il pourroit vous arriver la même chose qu'à un certain oiseau de riviere, grand mangeur de poissons, qui périt lui-même entre les serres d'une écreviffe, en voulant la faire périr. Le corbeau pria le renard de lui raconter de quelle manière la chose étoit arrivée, & le renard le satisfit.



---

LE HÉRON,  
L'ÉCREVISSE

ET

LES POISSONS,

FABLE.

UN héron, dit le renard, demeu-  
roit sur le bord d'un étang, &  
faisoit un grand butin de poissons,  
dont il pêchoit chaque jour ce qui  
lui suffisoit pour sa subsistance; &  
de cette maniere, il passoit sa vie  
avec toutes les commodités &  
tout le plaisir imaginables. Il la  
continua plusieurs années; mais  
enfin, parvenu à une grande vieil-  
lesse, ses forces diminuerent con-

fidérablement , & il s'apperçut qu'il n'avoit plus la même agilité pour pêcher qu'il avoit autrefois ; effrayé de cette disgrâce : Infortuné que je suis , dit-il en lui-même , mes ans sont écoulés , & ne retourneront plus. Ne devois-je pas dans la force de mon âge , connoître mieux le bon usage que j'en devois faire , & amasser dès-lors , de quoi vivre dans ma vieillesse ? Présentement les forces me manquent absolument , & je ne suis plus propre à rien. Il faut vivre cependant , ou m'attendre à mourir de faim. Ne pourrois-je pas trouver quelque moyen de suppléer au défaut de ma vigueur passée ? Il faisoit ce raisonnement sur le bord de l'étang , fort triste & fort mélancolique , & il étoit

en cette dernière pensée , lorsqu'une écreviffe qui l'avoit aperçu , s'approcha de lui : Ami , lui dit-elle , vous voilà bien triste & rêveur ! Peut-on vous demander quel sujet vous avez de n'avoir pas l'air gai & content ?

Le héron profita de cette demande , & inventa en même-temps une fausse nouvelle : comment voulez-vous , répondit-il à l'écreviffe , que je ne sois pas triste , ou plutôt comment voulez-vous que je ne meure pas de chagrin ? Vous sçavez que le bonheur de ma vie consistoit à pêcher chaque jour un certain nombre de poissons , dont je vivois sans leur faire une trop grande persécution , parce que j'avois la retenue de n'en pas prendre au-delà de ce

que j'en avois besoin. Mais un de ces jours, deux pêcheurs qui passoient le long de cet étang, s'entretenoient de la grande quantité de poissons qu'il renferme, & disoient qu'il falloit y remédier. L'un des deux ajoutoit; il y a plus de poissons dans un tel étang, que dans celui-ci; nous viendrons à ce dernier, quand nous aurons vuidé celui-là. Si cela arrive, continua le héron, c'est-à-dire, qu'il faut songer à fortir de ce monde, & me résoudre à subir bientôt la mort.

L'écreviffe épouvantée de cette nouvelle, alla sur le champ l'annoncer à tous les poissons de l'étang, qui en eurent une grande alarme. Dans leur consternation, ils vinrent tous au héron conduits

par

par l'écreviffe , & l'un d'eux prit ainsi la parole : L'écreviffe que voici , dit-il , nous a annoncé une nouvelle qu'elle a apprise de vous , & qui nous jette dans la dernière affliction. Plus nous nous efforçons de chercher comment nous pourrions parer le coup , plus nous sommes dans l'irrésolution , & nous venons à vous pour vous supplier de nous aider de votre conseil. Il est vrai que vous êtes notre ennemi ; mais un ennemi sage comme vous l'êtes , ne refuse pas d'écouter ses ennemis , lorsqu'ils ont recours à lui , sur-tout dans une affaire comme celle-ci , où il a quelque intérêt. Vous tombez même d'accord , que votre conservation dépend de la nôtre. C'est pour cela que nous n'hésitons pas de vous

demander ce que vous croyez que nous pouvons faire pour éviter le mal dont nous sommes menacés.

Le rapport que l'on vous a fait, répondit le héron diffimulé, est très-véritable. J'ai entendu moi-même la nouvelle de la bouche des pêcheurs, & autant que j'ai pû juger au ton dont ils parloient, rien n'est capable d'empêcher qu'ils n'exécutent leur résolution. J'ai pensé avec soin au remede que l'on pourroit y apporter; mais je n'en vois pas d'autre que celui que je vais vous proposer : Il y a dans le voisinage un autre grand étang, dont l'eau est la plus nette & la plus claire que l'on puisse voir, jusques-là que l'on distingue tous les grains de sable qui sont au fond, quoique



les plongeurs les plus habiles ne puissent pas y arriver. Les pêcheurs n'y touchent aussi jamais, parce qu'il n'y a pas d'issue pour en faire écouler l'eau. C'est justement la retraite qui vous convient. Trouvez seulement le moyen de vous y faire transporter, & vous passerez le reste de votre vie tranquillement, & le plus agréablement du monde.

Votre conseil est admirable, dit le poisson qui avoit déjà parlé, nous vous en sommes obligés ; mais nous ne pouvons passer à l'étang que vous dites, si vous ne voulez bien nous secourir en cela, & nous prêter votre assistance.

Je ne refuse pas, répartit le héron, d'employer le peu de forces

qui me restent pour vous obliger en cette occasion. Convenons donc de la récompense que vous me donnerez, & hâtons-nous de faire diligence. Il est à craindre que les pêcheurs ne viennent, & que leur arrivée ne rende nos résolutions inutiles, si nous ne profitons du temps.

Les poissons le prièrent avec instance & les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner. L'accord se fit enfin de part & d'autre, & le héron se chargea d'en prendre chaque jour ce qu'il pourroit, & de les transporter à l'étang qu'il leur avoit marqué. Ainsi il se présentoit le matin chaque jour, & les poissons venoient à lui en foule. Il en prenoit autant qu'il vouloit, & les transportoit dans

un bocage voisin , où il en mangeoit une partie , & faisoit un magasin des autres pour sa provision. Chaque fois qu'il retournoit à l'étang , il trouvoit les poissons assemblés qui se pressoient à qui seroient transportés les premiers , & son plaisir étoit de voir comment ils se hâtoient d'arriver eux-mêmes à leur perte. De-là , il est aisé de remarquer avec quel aveuglement ceux qui se fient trop facilement à leurs ennemis , se jettent eux-mêmes dans le précipice.

Au bout de quelques jours , l'écrevisse qui avoit aussi une forte envie d'être transportée au nouvel étang , se présenta , & supplia le héron de la prendre. Il s'approcha d'elle , & après l'avoir prise sur

son col , il la porta non pas à l'é-  
tang , mais au cimetièrè des pois-  
sons. L'écreviffe apperçut de loin  
les arrêtes des poissons , & com-  
prit d'abord la trahison & la four-  
berie. Qui connoît , dit-elle , en  
elle-même , que son ennemi va lui  
ôter la vie , & ne le prévient pas  
quand il a la puissance de le faire ,  
devient homicide de soi-même.  
S'il fait succomber son ennemi ,  
il s'acquiert une gloire immortelle  
dans la postérité ; s'il succombe ,  
la postérité l'excuse & le loue d'a-  
voir fait voir qu'il ne manquoit  
pas de courage. En achevant ce  
raisonnement , l'écreviffe se colla  
au col du héron , & le pinça si  
vivement de ses ferres , qu'elle  
n'eut pas de peine à l'étouffer. Il  
tomba du haut de l'air en terre ,

où l'écrevisse ne le quitta point , qu'il n'eût perdu tout mouvement. Enfin , quand elle vit qu'il étoit mort , elle lâcha prise , & retourna à l'étang en grande diligence. Là , en présence du reste des poissons étonnés de la revoir , & qui s'assemblerent autour d'elle , elle fit l'oraison funebre des amis & des camarades qu'ils avoient perdus , & les consola en même-temps de cette peste , en leur faisant connoître le danger dont ils étoient délivrés , par la vengeance qu'elle avoit prise de leur ennemi commun. Les poissons regretèrent les morts , comme ils le devoient , & détestèrent la perfidie du héron ; mais ils eurent deux grands sujets de joie , l'un de ce qu'ils vivoient , & l'autre de ce

que leur ennemi mortel n'étoit plus. Cette fable , ajouta le renard , en adressant toujours la parole au corbeau , nous apprend que la plûpart de ceux qui entreprennent de tromper , périssent par les mêmes fourberies dont ils se servent. Mais je veux vous mettre en un chemin par où vous viendrez à bout infailliblement de ce que vous fouhaitez , sans courir aucun risque.

Le corbeau joyeux de l'affection avec laquelle le renard entroit dans ses intérêts : Vous pouvez , lui dit-il , m'ordonner tout ce que vous jugerez à propos , je suivrai exactement votre conseil.

Il faut , reprit le renard , que vous preniez votre vol du côté des maisons les plus voisines , &c

que là élevé en l'air , vous observiez s'il n'y a rien d'exposé sur les terrasses que vous puissiez enlever , comme du linge , ou autre chose. Prenez en votre bec ce qui se présentera , & continuez de voler , mais de maniere que l'on ne vous perde pas de vue. Lorsque vous ferez arrivé à l'endroit où sera le serpent , laissez tomber la chose enlevée , en présence de tous ceux qui vous auront suivi. Il est certain qu'en courant pour la recueillir , ils appercevront le serpent , & le tueront. Voilà un moyen très-sûr pour vous délivrer de votre ennemi , sans rien hasarder de votre part.

Le corbeau instruit par le renard , prit son vol du côté de la ville , où il apperçut sur une ter-

rasse , une femme qui , prête à savonner du linge , ôta de son col un talisman d'or , & le posa dans un coin pour être plus libre. Elle n'eût pas plutôt le dos tourné , que le corbeau fondit sur le talisman , & l'enleva. Au bruit qu'il fit , la femme se retourna , cria au secours , & pria que l'on observât le voleur. Le corbeau vola avec la précaution que le renard lui avoit marquée , arriva à l'endroit où étoit le serpent , & laissa tomber le talisman sur lui. Ceux qui l'avoient suivi apperçurent le serpent , & ne manquerent pas de l'écraser , & de rendre au corbeau ce service signalé qu'il attendoit d'eux. De ce que je viens de rapporter , ajouta Demneh , vous voyez que l'on obtient par adresse



ce que l'on ne peut obtenir par la force.

Il faut avouer, répliqua Keli-leh, que vous avez un talent particulier pour dire les plus belles choses du monde, mais Choutourbeh est plus robuste que vous & a plus d'esprit que vous n'en avez. Quelque chose que vous puissiez tenter pour le surprendre par votre malice, sa prudence lui fournira des moyens pour s'en apercevoir, & pour y remédier, & quelques ruses que vous mettiez en usage, jamais vous ne viendrez à bout de faire autant de nœuds que vous voudrez, qu'il ne les dénoue par sa sagesse. Je vois bien que l'histoire du lievre qui tomba dans le piège qu'il avoit tendu, vous est inconnue. Demneh

avoua qu'il n'en avoit point de connoissance, & témoigna qu'il l'apprendroit avec plaisir; Kelileh la lui raconta ainsi.

---

L E L O U P ,

L E L I E V R E ,

E T

L E R E N A R D ,

F A B L E .

**U**N loup, dit-il, que la faim avoit contraint de sortir hors du bois, marchoit par la campagne, & cherchoit de quoi se rassasier. En passant près d'un buisson, il aperçut un lievre qui dormoit au milieu d'un profond sommeil.

Ravi de son bonheur, il s'approche à petits pas & sans bruit, autant qu'il lui étoit possible. A son souffle néanmoins, & au bruit qu'il faisoit en marchant, le lievre s'éveilla, & fit un saut pour prendre la fuite. Le loup le prévint, & l'arrêta : Viens, viens, dit-il, ne t'éloigne pas, j'ai besoin de ta présence pour ma consolation dans l'état où je me trouve. Le lievre effrayé de l'aspect affreux du loup, eut recours aux prières pour le fléchir, & en baissant la tête à ses pieds : Seigneur, dit-il, qui tenez un des premiers rangs parmi les animaux, je sçais que vous avez une faim des plus ar dentes, qu'elle vous prend souvent, & que vous ne pouvez être long-temps sans manger. Mais

quel repas pourriez - vous faire d'un morceau d'aussi peu de conséquence que je suis ? Un renard gros & gras demeure dans ce voisinage. C'est bien plutôt votre fait , si vous voulez prendre la peine de venir avec moi , j'aurai l'honneur de vous conduire au lieu de sa retraite , & là , par un tour de mon adresse , je promets de le mettre entre vos pattes. Si cette bonne fortune vous agrée , à la bonne heure , si elle ne vous plaît pas , je suis toujours prêt de subir mon destin. Vous ne perdrez rien à différer de quelques momens , & vous avez à espérer d'y gagner beaucoup davantage.

L'espérance d'un meilleur butin , fit que le loup se laissa persuader , & qu'il suivit le lievre

jusques à la taniere du renard. Mais ce renard étoit le plus intelligent , le plus fin , le plus adroit & le plus rusé de tous les renards d'alentour , & il eût pû faire des leçons de fourberies à ceux qui se piquoient d'y exceller. Le lievre avoit un démêlé avec lui depuis long - temps , & vouloit profiter de l'occasion pour en prendre vengeance sans y rien mettre du sien. Il laissa le loup à l'entrée , entra dans la taniere , & salua le renard avec beaucoup de civilité. Le renard de son côté lui rendit civilité pour civilité : Vous êtes le bien venu , lui dit-il , d'où venez-vous ? Approchez , prenez place , j'ai bien de la joie de vous voir.

Il y a long temps , dit le lievre , que je desirois de vous voir ; mais

différens obstacles , caufés par de fâcheufes conjonctures , & ma mauvaife fortune m'ont privé malgré moi du plaifir que je me propofois. Il y a je ne fçais quel démon en ce monde , qui fe fait une loi de mettre barrières fur barrières entre les meilleurs amis , & de leur ôter la fatisfaction de fe rencontrer & de jouir les uns des autres. Mais enfin , un faint personnage d'entre les animaux nos confreres , d'un mérite très-rare , & d'une vertu confommée , qui honore cette contrée de fa préfence au retour d'un pelerinage , defire de vous voir en paffant , & de profiter de votre exemple fur le bruit d'une retraite telle que la vôtre. Il s'eft adreffé à moi pour lui fervir d'introducteur auprès de

vous. C'est ce qui me donne lieu en même - temps de vous affurer de mon amitié , & de vous demander la continuation de la vôtre. Le personnage dont je viens de vous parler attend à votre porte. Si vous voulez bien lui faire l'honneur de le recevoir , & si vous en avez la commodité , il vous en fera sensiblement obligé. Si quelque occupation vous en empêche , ce sera pour une autre fois , & nous prendrons mieux notre temps.

Le renard se doutant de quelque tromperie cachée sous ce discours étudié , ne balança pas à prendre son parti , & résolut de rendre tromperie pour tromperie. Mais en cachant son dessein : Nous faisons profession , répondit-il au

flatte d'un heureux succès , il lui exagéra l'embonpoint du renard , & lui fit comprendre que jamais il n'avoit mangé rien de plus délicieux. La faim du loup étoit si grande , que l'eau lui en vint à la bouche , & le lievre croyoit lui-même si fermement que c'étoit une affaire faite , qu'il s'imaginoit déjà avoir la vie sauve ; en considération du service qu'il rendoit au loup ; mais il s'abusa vainement dans sa folle imagination.

Le renard , naturellement prévoyant en tout ce qui regardoit sa conservation & sa sûreté , avoit creusé une fosse au milieu de sa tanière , qu'il avoit couverte de broussailles , & avoit préparé une issue secrète pour sortir & se sauver dans la nécessité. Ainsi du mo-



ment que le lièvre fut sorti pour rejoindre le loup, il disposa les broussailles d'une manière à faire l'effet qu'il s'étoit proposé; prêt à sortir par la porte secrète, il appella le lièvre & le loup: Chers hôtes, leur cria-t-il, prenez s'il vous plaît la peine d'entrer. Dès qu'il eut entendu qu'ils entroient, il sortit & gagna la campagne. Le lièvre & le loup entrèrent avec précipitation, & en mettant le pied sur les broussailles, ils tombèrent dans la fosse l'un sur l'autre. Le loup s'imagina que le lièvre l'avoit joué & le mit en pièces, & en le laissant en cet état, il se retira de la fosse pour aller chercher fortune ailleurs. Selon cette histoire, dit encore Kelileh, jamais le Sage ne néglige rien pour

détourner les tromperies , & sa vigilance empêche qu'on ne le surprenne.

Je ne doute pas , reprit Demneh , que ce que vous venez de dire , ne puisse arriver quelquefois ; mais Choutourbeh est ébloui de l'éclat de sa grandeur à un tel excès , qu'il ne se connoît pas lui-même. Il ne soupçonne pas que je puisse jamais avoir de l'inimitié contre lui , ni que personne ait intention de le surprendre. Jugez si je ne dois pas profiter de son aveuglement , & me servir de la facilité que je trouve pour le précipiter du haut de sa gloire. Moins un ennemi craint d'être découvert , mieux il porte son coup. Mais en reconnoissance de l'histoire que vous venez de me raconter , je

veux vous parler d'un autre lièvre qui eut plus d'adresse à faire périr un lion , si vous n'en êtes déjà informé. Non , répartit Kelileh , elle n'est pas venue jusques à moi , vous pouvez m'en faire le récit. Demneh continua de parler , & dit.

---

L E L I O N ,

T R O M P É P A R

L E L I È V R E ,

F A B L E .

AUX environs de Bagdad , plusieurs fortes d'animaux habitoient une campagne extrêmement agréable par les pâturages , les bocages , les fontaines & les ruisseaux dont

elle étoit arrosée, & ils y avoient été attirés par tous ces avantages. Mais leur repos étoit furieusement troublé par la cruauté d'un lion sanguinaire, qui les dévoroit chaque jour en grand nombre.

Après plusieurs assemblées & plusieurs délibérations sur le remède qu'ils apporteroient à cette persécution, les animaux en corps se présentèrent à lui avec un grand respect, & après une révérence profonde, celui qui avoit été député pour porter la parole, parla en ces termes : Sire, nous sommes tous courtifans, domestiques, ou sujets de Votre Majesté; en quelque qualité que nous ayons l'honneur d'être auprès d'elle, nous sommes en des craintes continuelles, tant lorsqu'elle poursuit quel-  
qu'un

qu'un de nous pour en faire son repas, que lorsqu'elle nous laisse en repos, dans l'attente où nous sommes d'un semblable destin. Pour la délivrer de la peine qu'elle se donne, & nous d'une inquiétude mortelle, nous avons pensé de lui envoyer chaque jour suffisamment de quoi vivre, & cette pitance ne lui manquera jamais à l'heure qui nous sera marquée, si elle veut bien agréer l'offre que nous lui faisons.

Le lion voulut bien accepter cette proposition ; les animaux pour s'acquitter de leur promesse, tiroient tous les jours au fort, & lui envoyoient régulièrement celui d'entre eux sur lequel il étoit tombé. Cela dura long-temps de cette manière, jusqu'à ce que le

fort tomba sur un lièvre qui le reçut avec une grande fermeté. Il demeura néanmoins quelque temps la tête baissée, en faisant réflexion sur sa destinée, & en cherchant quelque moyen pour se tirer d'affaire. Ensuite il tint ce discours aux animaux qui étoient encore assemblés : Je ne vous demande pas, leur dit-il, que vous me dispensiez d'aller me présenter au lion comme une victime ; le sort m'y oblige, je ne veux pas que l'on puisse me reprocher d'avoir moins de résignation que mes confrères, qui m'ont précédé dans ce sacrifice. Permettez-moi seulement de différer de quelques momens l'exécution de mon devoir auquel je me soumets de bon cœur. J'ai un dessein dont le succès peut vous

délivrer tous de l'insolence du tyran, & le peu de retardement que je demande contribuera peut-être à le faire réussir. Les animaux se firent un plaisir de lui accorder ce qu'il demandoit, & l'encouragèrent par mille bénédictions, à faire ce qu'il jugeroit à propos pour un si grand bien. Le temps qu'il avoit demandé étoit uniquement pour attendre que l'heure du repas du lion fût écoulée. Lorsqu'elle fut passée, & qu'il vit que sa pitance n'étoit pas arrivée, il entra dans une très-grande colere, il frémit, il grinça les dents, & se mit à rugir d'une force épouvantable. Il étoit en cet état, lorsque le lièvre arriva, & remarqua qu'il frappoit la terre de sa queue, marque de l'excès de la vengeance

qu'il méditoit. Il s'approcha, & le saluant avec de grandes humiliations : D'où viens-tu , lui demanda le lion , d'un ton qui faisoit assez connoître son emportement ? Que font tes freres ? Quel motif ont-ils d'avoir été aujourd'hui si négligens ?

Sire , répondit le lièvre , ils avoient député votre esclave que voici , pour amener à votre cuisine un de mes camarades que le fort avoit destiné à Votre Majesté ; mais par malheur en passant par la forêt voisine , un autre lion nouvellement venu , me l'a enlevé malgré moi. J'ai voulu lui remontrer qu'il enlevait ce qui appartenait au Roi de ces campagnes , mais inutilement. Il n'a pas eu d'égard à mes instances ; il m'a réparti



en vomissant mille injures , & des  
 blasphêmes horribles : malheureux  
 & insensé , m'a-t-il dit , ignores-  
 tu que cette forêt est la garenne  
 de réserve de ma Majesté , & ne  
 sçais-tu pas que chaque forêt a son  
 lion pour Seigneur ? A ce discours  
 insolent il a ajouté des railleries  
 piquantes contre le respect dû à  
 Votre Majesté , qui n'eussent pas  
 été impunies , si ma force eût éga-  
 lé mon courage. Mais le danger  
 où j'étois moi-même , m'a obligé  
 de m'éloigner au plus vite de sa  
 présence , & de venir rendre  
 compte à Votre Majesté de la  
 violence de son procédé.

Le lion furieux & comme en-  
 ragé , au récit de cette nouvelle :  
 C'est moi , dit-il , qui apprend le  
 devoir aux lions , lorsqu'ils ont la

témérité de m'insulter : Où est ce rebelle , qui a osé mettre la patte sur un morceau qui m'appartenoit ? Pourrois-tu me conduire où il est , afin que tu voyes comment je te ferai bonne justice , & de quelle maniere je me vengerai ?

Oui , Sire , répondit le lièvre , je sçais le lieu de sa retraite , & je suis prêt de vous y servir de guide. Après sa malhonnéteté , & les paroles insolentes dont il a maltraité votre personne royale , je me fusse repû de son sang avec autant de plaisir que les bons buveurs avalent le vin , si j'eusse pû le faire , & je vous eusse apporté son crâne pour vous servir de tasse. Mais j'espere de le voir bientôt réduit à la raison par votre valeur incomparable. En disant cela , il

marchoit devant le lion, & le lion qui n'entendoit pas de finesse, & qui croyoit tout ce qu'il venoit d'entendre, le suivoit. Ils arrivèrent près d'un puits dont l'eau étoit très-profonde; & comme elle étoit très-claire, elle représentoit tous les objets qu'elle recevoit avec une netteté admirable. Sire, dit alors le lievre au lion, c'est ici que l'ennemi de Votre Majesté a fait sa retraite; mais je crains de me présenter devant sa face redoutable, & je ne puis le lui montrer, qu'elle ne veuille bien me prendre sur son dos pour ma sûreté. Le lion le prit sur ses épaules, & regarda dans le puits, où il se vit lui & le lièvre. Animé comme il étoit, il crut que ce qu'il voyoit étoit le lion qu'il cherchoit, & le

lièvre qui lui avoit été enlevé, & pouffé par le desir de vengeance, il donna seulement au lièvre le temps de se retirer de dessus son dos; & d'un saut léger, il se jeta dans le puits, où il se noya.

Le lièvre, sain & sauf, alla rejoindre les animaux, leur fit le récit de la belle action qu'il venoit de faire; & les animaux après mille remerciemens, rémédiguerent par autant d'exclamations, la joie qu'ils avoient de pouvoir vivre désormais dans une liberté entière. Quelle douceur, s'écrierent-ils, d'être vengés d'un ennemi! Quel plaisir de pouvoir passer la vie en ce monde sans obstacles! Cette histoire, ajouta Demneh, vous fait voir que l'on peut surprendre, & vaincre un ennemi

quelque puissant qu'il soit , & lui donner le coup mortel , malgré les avantages & les ressoutces qu'il peut avoir : je tombe d'accord , lui dit encore Kelileh , que l'on pourroit en quelque maniere vous excuser chez les Politiques , s'il étoit possible de faire périr Choutourbeh , sans risque de la personne du Roi ; mais si cela ne se peut sans l'inconvénient que je vous marque , croyez - moi , je vous en supplie , abandonnez cette pensée , & n'exécutez pas un dessein si criminel. Vous deviendriez l'exécration de tout l'univers , si le moindre mal étoit arrivé à votre bienfaiteur par votre faute.

Leur entretien finit en cet endroit , & Demneh se retira chez

288 C O N T E S , &c.

lui , où il demeura pendant un  
temps considérable sans aller ren-  
dre ses respects au Roi.

*Fin de la premiere Partie.*

---

---

# T A B L E

Des Chapitre, Contes & Fables contenus  
en cette premiere Partie.

<b>A</b> VENTURE d'Humaiounfal, page 1	
<i>Histoire de Dabchelim &amp; de Bidpaï,</i>	41
<i>Testament du Roi Houschenk,</i>	57
<i>Les deux Pigeons, Fable.</i>	77
<i>Le Vautour &amp; le jeune Faucon, Fable.</i>	110
<i>La Vieille &amp; le Chat maigre, Fable.</i>	124
<i>Le Fils d'un Artisan, Conte.</i>	141
<i>Le jeune Léopard, Fable.</i>	157
CHAPITRE I. <i>Qu'il ne faut pas écouter</i>	
<i>les discours des médisans.</i>	178
<i>D'un Marchand &amp; de ses deux Fils,</i>	
<i>Conte.</i>	181
<i>Le Roi &amp; le Derviche, Conte.</i>	188
<i>Le Derviche &amp; la petite Corneille, Conte.</i>	207
<i>La Souris prodigue, Fable.</i>	218
<i>Le Singe &amp; le Menuisier, Fable.</i>	238
<i>Les deux Voyageurs, Conte.</i>	247
<i>Le Renard &amp; le Tambour, Fable.</i>	291
<i>Le Derviche &amp; le Voleur, Conte.</i>	310

<i>Les deux Moineaux &amp; l'Epervier</i> , Fable.	334
<i>Le Tyran</i> , Conte.	346
<i>Le Corbeau, le Serpent &amp; le Renard</i> , Fable.	354
<i>Le Héron, l'Ecreviffe &amp; les Poissons</i> , Fable.	357
<i>Le Loup, le Lièvre &amp; le Renard</i> , Fable.	372
<i>Le Lion trompé par le Lievre</i> , Fable.	383

Fin de la Table.





